This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

~~NS. 5. d. 35~~
~~29 f. 16~~
ST. GILES, OXFORD OX1 3NA

DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA

Taylor Institution.

REP.F.14063(2)
~~H/V 8277 A.2~~

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

J. AUTRAN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

II

LA VIE RURALE

Digitized by Google

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS.

OEUVRES COMPLÈTES

DE

J. AUTRAN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Sept forts volumes in-8°.

Chaque volume forme un ouvrage à part et se vend séparément.

I. Les Poëmes de la mer.

II. La Vie rurale.

III. La Flute et le Tambour.

IV. Sonnets capricieux.

V. La Lyre a sept cordes.

VI. Drames et Comédies.

VII. Lettres et Notes de voyage.

Digitized by Google

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

J. AUTRAN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

II

LA

VIE RURALE

JOURNAL DE CAMPAGNE

M · L

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1875

Droits de reproduction et de traduction réservés

Digitized by Google

Digitized by Google

LA VIE RURALE

JOURNAL DE CAMPAGNE

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE

Je publiais, il y a quinze ans environ, un petit livre intitulé *la Vie rurale,* qui eut une fortune singulière pour un simple recueil de vers. Cinq mille exemplaires s'écoulèrent en quelques semaines, et, si l'éditeur n'en donna pas immédiatement d'autres éditions, c'est que, mécontent de mon œuvre, malgré son succès, je coupai court moi-même à sa publicité, afin de pouvoir, avec plus de loisir, la refondre et l'amplifier.

J'ai, depuis lors, en effet, écrit un grand nombre d'autres poésies, inspirées comme les premières par le spectacle des champs et par une vive sympathie pour le

Digitized by Google

peuple qui les cultive. Je réunis aujourd'hui les nouvelles et les anciennes, et je forme de ces divers petits poëmes tout un ensemble qui a son ordre et en quelque sorte sa logique.

Ce livre, à dire vrai, n'aura guère de commun que le titre avec celui qui le précéda. Le mince volume de 1856 est devenu, en se développant sous ma plume, un recueil assez semblable à un « journal de campagne » où seraient reproduites, au jour le jour, sous une forme à la fois lyrique et familière, les impressions changeantes de la vie rustique.

Il s'ouvre avec les premiers beaux jours, se continue sous les soleils d'été, et s'achève à l'époque où recommence aux champs le grand sommeil de l'hiver. Il comprend, en un mot, toute la période annuelle que passent d'ordinaire à la campagne ceux qui ne font pas profession d'agriculture.

De cette division résulte une sorte de poëme des saisons qui n'a rien de la gravité didactique et se rapproche, au contraire, le plus possible, des libres mouvements de la nature.

Le lecteur trouvera, à la suite du *Journal de campagne,* les *Épîtres rustiques* qui en sont comme l'appendice et le complément naturels. Même fond de paysage,

Digitized by Google

même inspiration familière, relevée çà et là d'un grain de morale et de philosophie.

L'heure ne me semble pas trop défavorable pour offrir au public ces petits poëmes.

Il est des époques malheureuses, soit lorsque les liens de la morale se détendent et qu'un luxe effréné se développe à l'ombre d'un despotisme aveugle et complaisant, soit au lendemain des grandes catastrophes nationales, inévitable suite de cette dissolution publique; il est, disons-nous, des temps infortunés où la poésie aime à se réfugier aux champs. Désespérant alors de réveiller dans les cœurs les énergiques sentiments, les vieilles croyances, les saintes ou viriles passions qui en étaient la vie, elle peut du moins encore essayer d'y faire renaître l'amour des joies de la nature, des émotions paisibles de la solitude, des simples drames de la famille champêtre. Le désenchantement des esprits et leur lassitude semblent même favoriser ce retour aux contemplations et aux travaux de la vie rurale. C'est alors un besoin, c'est un devoir pour le poëte de montrer un lieu de retraite aux âmes fatiguées et désabusées, d'ouvrir un asile aux naufragés des grandes crises sociales, de dire enfin à tant d'existences agglomérées au foyer corrupteur des villes: « Sortez de cet air vicié;

Digitized by Google

venez vivre dans une atmosphère plus saine ; venez voir fleurir la terre, venez la cultiver. Le pays y gagnera, et votre corps et votre âme s'en trouveront mieux. »

Telle était la mission que s'imposait la muse latine à l'aspect des défaillances de l'antique vertu romaine. L'ancien monde tremblait encore sur ses bases, quand Virgile tailla son premier pipeau.

Ce livre, malheureusement, n'est pas celui d'un Virgile. Ce n'est, comme son titre l'annonce, qu'un journal sincère, libre et naïf des impressions de la vie aux champs.

La France, moins riche en ce genre que l'Angleterre, n'avait eu longtemps d'autre poésie rurale que celle de Saint-Lambert et de l'abbé Delille. Écrire *d'après nature* était un art à peu près inconnu chez nous. C'est de nos jours seulement qu'on s'est avisé de le pratiquer, et si l'auteur de ce livre avait quelque titre aux encouragements qu'il a reçus, ce serait peut-être pour avoir cherché des premiers à revenir aux sources. Il fut de ceux qui travaillèrent à ouvrir la voie où d'autres sont venus à leur tour chanter le poëme des champs.

On me reprochera peut-être certaines familiarités de ton, certains oublis de gravité que je me suis permis çà et là, au courant de ces pages, et particulièrement dans celles

Digitized by Google

qui contiennent de simples récits. Qu'il me suffise de dire pour ma justification — si c'en est une — qu'il y a eu là propos délibéré. La familiarité, ce me semble, n'a jamais été trop ennemie de notre poésie. Les noms de nos plus glorieux maîtres sont là pour l'attester. Est-ce bien, d'ailleurs, quand le siècle tend de plus en plus à la prose qu'il conviendrait de s'isoler superbement sur les hauteurs du lyrisme? S'il est une muse, enfin, à qui certaines franchises doivent être accordées, c'est apparemment la muse agreste, celle qui va causant avec le bûcheron à la lisière du bois, avec la faneuse au bord du pré, et qui mettrait volontiers sa gloire à être écoutée des paysans de sa vallée.

Un mot en finissant sur la contrée où se passent les principales scènes de ce livre :

Le Luberon est une montagne du midi de la France qui, par la beauté sauvage de ses pentes et par l'éclat de la lumière dont se revêtent ses flancs couverts de bois, aurait des droits à la célébrité. Si cette chaîne s'élevait dans la Phocide, dans l'Attique ou dans la Thessalie, elle figurerait sans doute parmi les montagnes aux noms immortels dont le groupe des muses fréquentait les ombrages et les fontaines.

Telle qu'elle est, elle n'a guère de chance d'attirer les

Digitized by Google

yeux du monde. Les noms de l'Œta, du Pinde, de l'Hymette resteront à jamais glorieux; celui de ma montagne ne cessera pas d'être obscur.

J. A.

Paris, octobre 1872.

Digitized by Google

LIVRE PREMIER

PENDANT QUE LA TERRE EST EN FLEURS

Digitized by Google

Digitized by Google

I

CE QUE DIT L'HIRONDELLE

Faites-moi bon accueil, j'arrive!
Du soleil, de la gaîté vive
Je vous ramène la saison.
Jour et nuit, j'ai fendu l'espace :
A la voyageuse un peu lasse,
Vieux amis, laissez prendre place
Sous le toit de votre maison !

C'est bien là : voici la fenêtre,
La tuile, aisée à reconnaître,
Où fut posé mon premier nid.
Fermière, pour moi toujours bonne,
Chez vous ne manque-t-il personne ?

Digitized by Google

Bien ! fêtons le jour qui rayonne
Et l'heure qui nous réunit.

Depuis que, par un soir de brume,
Je partis, secouant ma plume,
J'ai traversé les cieux entiers ;
J'ai vu bien des mers, bien des plages.
Abritée ici des orages,
Je vous dirai tous mes voyages,
Car je babille volontiers !

De sa voix, sonore merveille,
Le rossignol ravit l'oreille ;
Moi, je n'ai pas d'aussi doux chants ;
Je ne sais que jaser sans cesse,
Jaser pour amuser l'hôtesse,
Et pour écarter la tristesse
De l'homme qui travaille aux champs.

Dans l'air du matin qui m'enivre,
Sur le coteau j'aime à le suivre,
Rasant de l'aile ses cheveux.
Par quelques mots d'heureux présage,
Gaîment je l'excite à l'ouvrage :..

Digitized by Google

« Brave homme, lui dis-je, courage!
Les blés répondront à tes vœux. »

Aux gens dont le toit m'est propice
Je rends plus d'un utile office :
Abusés par un temps serein,
S'ils ont laissé leurs foins à terre,
Je dis à propos : « Qu'on les serre ! »
Et, sans merci, je fais la guerre
Aux vers qui rongent le bon grain.

Que le faucon, l'œil sur sa proie,
Que l'épervier là-haut tournoie,
Prompte à les voir, je pousse un cri.
A mon signal, on se rassemble ;
La poule et son poussin qui tremble,
Et les pigeons, qui vont ensemble,
S'empressent tous vers leur abri.

Je saisis au vol ma pâture,
Je bois au vol dans une eau pure,
J'y prends un bain, toujours au vol !
Je suis l'essor, l'aile rapide,
Je ne me plais que dans le vide,

Digitized by Google

Et je plains l'homme, cœur timide,
Qui n'ose pas quitter le sol !

Faites-moi bon accueil, j'arrive !
Du soleil, de la gaîté vive
Je vous ramène la saison.
Jour et nuit, j'ai fendu l'espace :
A la voyageuse un peu lasse,
Vieux amis, laissez prendre place
Sous le toit de votre maison !

Digitized by Google

II

ERATO

Dans les vils pensers, dans les œuvres viles,
Quand la décadence, hélas ! est partout ;
Quand de plus en plus, au tableau des villes,
Le cœur se soulève empli de dégoût ;

Des princes du jour quand l'impure bande
Exploite au comptoir la guerre et la paix ;
Que la nation, si fière et si grande,
N'est plus qu'un troupeau de marchands épais ;

Quand le vieil honneur fléchit sous la honte ;
Des instincts mauvais, des grossiers penchants,
Quand l'invasion de toutes parts monte,
Il n'est plus d'abri, si ce n'est aux champs.

Digitized by Google

Si ce n'est parmi les forêts lointaines,
Sous la profondeur des arceaux fleuris;
Si ce n'est au bord des claires fontaines,
Pour l'âme blessée il n'est plus d'abris.

De cœurs purs alors cherchant ce qui reste,
Pour eux tu reprends tes attraits connus,
O muse rustique, ô chanteuse agreste
Qui dans nos prés verts marches les pieds nus.

Tes yeux ont encor leur douce magie;
Le sourire aux pleurs s'y mêle toujours;
De la chanson folle ou de l'élégie
Tu fais, à ton gré, le chant des amours.

Le front ceint d'épis, légère tu passes
Le long des blés mûrs, et, comme autrefois,
On voit en cortége aller sur tes traces
Les pâtres mêlés au nymphes des bois.

Et tu viens t'asseoir sous les aubépines;
Et, charmant au loin bergers et troupeaux,
Tu jettes au vent des tièdes collines,
Tu jettes les sons de tes frais pipeaux.

Digitized by Google

III

AUX PAYSANS

A ceux qui vous diront la ville et ses merveilles
N'ouvrez pas votre cœur, paysans, mes amis !
A l'appel des cités n'ouvrez pas vos oreilles ;
Elles donnent, hélas! moins qu'elles n'ont promis.

Laissez chanter le chœur des machines stridentes ;
Laissez les noirs engins hurler à pleins ressorts.
De vos sages aïeux gardez les mœurs prudentes ;
Et, comme ils ont vécu, vivez — calmes et forts !

La cité pour son peuple en vain se dit féconde ;
Le pain de ses enfants est rude à presque tous.
Sous un luxe qui ment, tel rit aux yeux du monde
Qui tout bas porte envie au dernier d'entre vous.

Digitized by Google

Paisibles et contents, la tâche terminée,
A votre cher foyer vous rentrez chaque soir.
Combien de citadins, au bout de leur journée,
Ne rapportent chez eux qu'un morne désespoir !

De beaux enfants vermeils, une chaste compagne,
Voient se pencher sur eux votre front adouci.
Pour le pâle ouvrier que la misère gagne,
La femme et les enfants sont un âpre souci.

A vos champs, à vos bois demeurez donc fidèles :
Aimez vos doux vallons, aimez votre métier.
Auguste est le travail de vos mains paternelles :
C'est à votre sueur que vit le monde entier.

De l'air qui vous entoure une sagesse émane ;
La plante vous conseille et le sol vous instruit :
« Restez, » dit le sillon dont vous cueillez la manne ;
Et le frêne du seuil : « Malheur à qui me fuit ! »

Les saisons, il est vrai, vous sont parfois cruelles ;
Aux caprices des cieux vos labeurs sont soumis.
Les blés, tendres encor, sont broyés par les grêles ;
Les vergers sont battus par les vents ennemis.

Digitized by Google

Le désastre pourtant n'est jamais sans remède;
Avant peu, sous vos toits, la douleur s'interrompt.
L'olive a fait défaut, les prés viendront en aide;
Si les blés ont manqué, les pampres donneront.

Redoutez seulement la misère des villes!
De quels affreux haillons ses membres sont vêtus!
Que d'opprobres en elle et de passions viles! —
La pauvreté rustique est mère des vertus.

Elle a sa dignité; sans envie et sans haine,
Elle va poursuivant le travail de ses bras.
Virile et bienfaisante, elle ressemble au chêne,
D'autant plus généreux sur des sols plus ingrats.

C'est elle qui revêt d'une indomptable force
Vos fils, durs à la neige, insensibles au feu;
Par elle vous gardez, sous une rude écorce,
Les tendresses du cœur et la croyance en Dieu.

Si la France un matin vous aligne en phalange,
Fiers, vous faites honneur à votre humble berceau,
Vous tous, les héritiers des gloires sans mélange,
Frères de Jeanne d'Arc, de Hoche et de Marceau!

Digitized by Google

Vous allez, votre foule aux frontières se rue;
Pieds nus, vous bondissez, vous courez en sarraux;
Et le fer se transforme, et, d'un soc de charrue,
Vous forgez en chemin la lance des héros!

A ceux qui vous diront la ville et ses merveilles
Fermez bien votre cœur, paysans, mes amis!
A l'appel des cités fermez bien vos oreilles;
Elles ne donnent pas ce qu'elles ont promis.

Digitized by Google

IV

AU LEVER DU JOUR

Sur la montagne errant, je vois le jour éclore,
Il plonge ses rayons dans l'azur éclairci ;
Les sommets sont en feu, la forêt se colore.
Je pense à Dieu; le front incliné, je l'adore ;
Jour de l'âme, dans moi vas-tu renaître aussi ?

Les fleurs à la rosée ouvrent leur fine gaze;
Purs calices bercés par un vent adouci,
Chacune a son rubis, sa perle ou sa topaze.
Je me sens le cœur plein d'amour, de foi, d'extase :
Fleurs de l'âme, allez-vous en moi renaître aussi ?

Digitized by Google

L'alouette s'envole en chantant vers la nue ;
La caille, le bouvreuil sont cachés près d'ici.
Dans l'humide buisson j'entends leur voix connue.
La joie est dans mon cœur, de bien loin revenue :
Voix de l'âme, allez-vous en moi chanter aussi ?

Digitized by Google

V

LES IMAGES D'UN SOU

Salut, Vierge! — tableau qui n'es d'aucune école;
Pierre, muni des clefs que Jésus te donna!
Salut, jeune vainqueur, passant le pont d'Arcole!
Salut, bon saint Joseph! — Salut, fier Masséna!

Je vous aime, dessins naïfs, simples ébauches,
Suspendus au foyer du travailleur des champs.
Dures sont vos couleurs, vos traits sont lourds et gauches;
Mais vous n'en êtes pas à mes yeux moins touchants.

Murat sous le dolman a l'épaule un peu torte
Ney, devant l'ennemi, fait un saut de tremplin;
Sainte Agathe a vraiment trop de rouge. — N'importe,
D'un respect attendri je me sens le cœur plein.

Digitized by Google

Le riche en son palais montre des toiles rares ;
Van Dyck, Rembrandt, Corrége en décorent les murs.
Le pauvre n'a que vous pour tableaux et pour lares ;
Seuls vous lui souriez sous ses lambris obscurs.

Aux petits comme aux grands il fallait des ancêtres,
Des exemples sacrés et de vivants blasons.
Vous, aimés des petits, chers aux groupes champêtres,
Vous êtes leurs aïeux, les chefs de leurs maisons !

Ils se content, le soir, près de l'âtre qui brille,
Les faits par qui vos noms devinrent glorieux ;
Et vous initiez la modeste famille
A toutes les grandeurs de la terre et des cieux.

Dans notre vieille France il n'est pas de chaumière
Où l'on ne vous retrouve au mur crépi de chaux,
Symboles de foi pure ou de vertu guerrière,
Apôtres et martyrs, et vous, fiers maréchaux !

De deux religions vous nourrissez les flammes ;
Chacun de vous répand de sublimes leçons :
Vierges, à la pudeur vous élevez les femmes ;
Soldats, vous enseignez la bravoure aux garçons.

Digitized by Google

Ah ! sur cet humble mur, que rien ne vous remplace.
Devant nos paysans restez, naïfs dessins :
Faites vivre à jamais chez cette forte race
Le culte des héros et le culte des saints !

Entre le lit de serge et l'indigente armoire,
Que la mère toujours les montre à ses enfants,
Et que, chaque printemps, l'héroïsme et la gloire
Croissent dans nos pays avec les fleurs des champs !

Digitized by Google

VI

JOURNAL DE CAMPAGNE

A UN JOURNALISTE.

Tu demandes, cher indiscret,
Ce que je fais du temps qui passe ?
J'écris au bord de ma forêt,
Et j'ai toute la plaine en face ;

J'écris le journal du printemps,
Dont l'arbre me fournit les feuilles,
Et les zéphyrs seront contents
Si, par eux offert, tu l'accueilles !

Digitized by Google

Parmi la verveine et le thym,
Parure de mon frais pupitre,
Nous le fondâmes un matin,
Dès que j'en eus trouvé le titre.

Journal des prés, journal des bois,
Courrier de la saison nouvelle,
Pour l'écrire, un oiseau parfois
Donne une plume de son aile.

Quoique riche en morceaux fleuris,
C'est un journal modeste et sage;
Il n'a pas de premier-Paris,
Mais il a son premier-village.

On y travaille à prix divers :
Nous payons faiblement la prose,
Et ne donnons rien pour les vers.
Chez vous, comment fait-on la chose?

Il a pourtant vingt rédacteurs,
L'arbre, l'oiseau, le vent lui-même.
Aura-t-il autant de lecteurs?
Ah! voilà l'éternel problème.

Digitized by Google

Nous l'écrivons, quoi qu'il en soit,
L'espoir nous soutenant encore,
Et, de bonne heure, on le reçoit
Tout mouillé des pleurs de l'aurore.

Est-ce un journal officiel ?
Quelle est sa couleur et sa ligne ?
Il est de la couleur du ciel,
Malgré plus d'un qui s'en indigne.

Comme il n'a jamais dit de mal
Du Dieu, père de la nature,
On l'a traité de clérical,
Mais il a ri de cette injure.

La franchise est dans ses penchants.
Il est pour tout dire et bien faire.
La vieille liberté... des champs
Est l'ancien parti qu'il préfère.

Aussi, là-haut, présentement,
Lui cherche-t-on parfois querelle.
Il eut un avertissement
En avril, sous forme de grêle [1].

1. Écrit en 1866.

Digitized by Google

On a parlé de la prison,
Ce qui nous a rendus très-sages.
Notre gérant est un pinson
Qui n'aime pas encor les cages.

Donc, les sujets trop palpitants,
En quarantaine on les renvoie;
Mais de la pluie et du beau temps,
On peut s'en donner à cœur joie.

Nous adorons les faits divers ;
Tout nous est bon... surtout le crime.
Car il convient à l'univers
Qu'on le réprime... et qu'on l'imprime !

On trouve encore à chaque pas
Des faits de nature émouvante,
Et ceux que l'on ne trouve pas,
Ma foi, tant pis, on les invente.

Le scandale étant recherché,
Nous l'admettons : si quelque rose
A commis dans l'ombre un péché,
Vite, nous divulguons la chose.

Digitized by Google

Un roitelet, à l'entre-sol,
Écrit chez nous : c'est le critique.
Il n'entend pas un rossignol
Sans le trouver faible en musique.

« Tout s'en va, dit-il, de travers,
Avril exhale une odeur rance.
Les arbres jadis étaient verts ;
Aujourd'hui, quelle différence ! »

Nos feuilletons de main en main
Sont enlevés, ils font merveille,
Remettant sans cesse à demain
Ce qu'ils pourraient dire la veille.

L'annonce avant eux fait son bruit.
Nous préparons un vrai modèle,
Avec ce titre qui séduit :
« L'Enlèvement d'une hirondelle. »

Bref, nos efforts sont redoublés.
Le journal puise à chaque source.
Il dit comment poussent nos blés,
Ce sont ses hausses de la Bourse.

Digitized by Google

Et puis les eaux, et puis les fleurs,
Et puis la mode et ses caprices.
Il est bon d'avoir des lecteurs,
Il est mieux d'avoir des lectrices.

Prends cette feuille de bon ton,
Je ne la vends pas, je la donne;
Et pour tout dire... un hanneton
De temps en temps s'y désabonne !

Digitized by Google

VII

CLAIRON

Sur sa mule au pied sûr, qui marche empanachée,
Regardez-la venir souriante et penchée.
Collier d'or, blanche robe et longs rubans au front,
La reconnaissez-vous? C'est elle, c'est Clairon.
Dans ses nouveaux atours elle est vraiment si belle,
Que chacun dit tout haut: « C'est une demoiselle !
Où prend-elle cet air délicat et discret ?
Fille de paysans, comment, par quel secret
A-t-elle ce teint blanc qu'on ne voit chez aucune ?
Sort-elle seulement la nuit, au clair de lune ?
Ou bien, pour s'y baigner, connaît-elle un ruisseau,
Quelque source enchantée ? Ah ! sans doute au berceau

Digitized by Google

Elle reçut les dons d'une fée ou d'un ange! »
Telle est, sur son chemin, l'unanime louange.
De parents et d'amis un cortége la suit,
Tous joyeux, tous riant au frais matin qui luit,
Tous en habits de fête, ayant aux boutonnières,
Aux corsages lacés, mille fleurs printanières.
Sur sa mule fringante, au grelot argentin,
Regardez-la passer. Elle vient, ce matin,
D'épouser, à l'autel de son humble paroisse,
Cyrille, dont l'amour fut longtemps une angoisse.
De tous les alentours, Cyrille était pourtant
Le plus riche parti. Quand, troublé, palpitant,
Il osa demander cette fille à son père :
« Je te donne, lui dit le fermier débonnaire,
Je te donne avec elle un arpent de terrain
Où tu recueilleras cent épis pour un grain.
Cinq figuiers sont autour, dont les branches prodigues
S'inclinent sous le fruit, et Dieu sait quelles figues!
En outre, mon enfant, tu seras possesseur
D'une vache qui joint la force à la douceur.
Enfin, pour compléter la dot, j'offre une mule
Qui ne sait pas broncher, qui jamais ne recule;
Elle a l'air d'un cheval et vaut mieux, à mon gré.
Rare bête! je l'aime et la regretterai.

Digitized by Google

— Père, lui répondit le fortuné Cyrille,
Vos cinq figuiers sont beaux, votre arpent est fertile,
Votre vache a le flanc lustré comme un émail ;
Elle est féconde en lait, vigoureuse au travail.
Gardez les cinq figuiers, gardez l'arpent de terre,
Gardez la vache aussi ; je suis propriétaire.
J'ai d'ailleurs mes deux mains, elles travailleront.
Ce n'est pas une dot que je veux, c'est Clairon ! »
Puis il balbutia cette courte formule :
« Pour promener Clairon, j'accepterai la mule. »
Au beau-père attendri le gendre ainsi parla.
Regardez maintenant la belle, admirez-la :
Le long des prés, dont l'herbe au soleil étincelle,
Comme elle a l'air heureux, et qu'elle est bien en selle !

Digitized by Google

VIII

BULLETIN

A MADAME ***.

Vous plaît-il, ce matin, de savoir, noble dame,
Ce que devient chez moi votre sublime époux?
Ce mortel glorieux, refait de corps et d'âme,
Passerait pour heureux s'il n'était loin de vous.

A mon tiède vallon, à ma sûre hygiène,
Quand vous l'avez remis au nom de l'amitié,
En ferai-je l'aveu? je n'ai pas vu sans peine
Le malade à guérir qui m'était confié.

Digitized by Google

Hélas! il est de ceux que brûle trop de flamme.
Invalide de l'art, peut-être de l'amour,
C'est un de ces fourreaux fatigués par la lame,
Qui, faute de repos, se décousent un jour.

Quand il vint, la pâleur accusait l'insomnie;
La ride sur le front se dessinait trop tôt,
Et le débile corps, charpente dégarnie,
Reprochait son ampleur au large paletot.

Aujourd'hui, tout revient; le jarret est plus ferme,
La peau brune reprend son coloris ancien.
Après quelques soleils encor sur l'épiderme,
Je vous le renverrai signé par Titien.

Il fait ses cinq repas gaîment, Dieu lui pardonne.
A peine a-t-il fini son second déjeuner,
Il adresse un regard à l'horloge, et s'étonne
Qu'elle ne sonne pas encore le dîner.

A chaque heure du jour, promeneur sans faiblesse,
« Il va du lac au pic et de la grotte au pont. »
Ce vers n'est pas de moi; si son accent vous blesse,
Il est de Jocelyn qui sans doute en répond.

Digitized by Google

Le médecin qui fit une cure si belle,
Marquise, croyez-moi, n'a rien de triste à voir.
Il n'a ni l'air profond, ni la voix solennelle,
Il n'est pas du tout fier de son vaste savoir.

Il soigne également, dans sa bonté suprême,
Tout être endolori qu'il rencontre en chemin.
Riche ou pauvre, et la plante, et l'insecte lui-même
Attendent les bienfaits qu'il verse à pleine main.

Il porte un habit vert avec des bandes roses;
Il a dans les cheveux des papillons flottants.
Il ne dit en entrant que d'agréables choses;
Je vous le recommande, il s'appelle Printemps.

Il marche dans le thym, il se coiffe de lierre.
S'ils avaient pu se voir sous l'orme et le bouleau,
Celui-là, je le crois, eût désarmé Molière,
Dans le jardin d'Auteuil de son ami Boileau.

Le grand air du matin, sans rhubarbe ni mauve,
Est l'unique julep qu'il revienne ordonner.
Pas un mot de latin débité dans l'alcôve;
Il n'a qu'une formule : « Allez vous promener ! »

Digitized by Google

Il sourit au client, il l'attire et l'emmène,
Et le couche à midi dans un lit de gazon.
Souvent il ne lui faut pas plus d'une semaine
Pour transformer, gratis, la fièvre en guérison.

Bref, quand vous reverrez l'ami sur qui je veille,
Vaillant, la main plus ferme et le regard plus doux,
Il vous racontera de sa lèvre vermeille
Ce que Dieu fit pour lui, c'est-à-dire pour vous.

Et peut-être qu'un jour, — faut-il qu'on vous en prie?
Si jamais l'air vital manquait à votre sein,
Vous viendrez au vallon, sur la pente fleurie,
Vous confier vous-même à ce grand médecin.

Digitized by Google

IX

L'INCONNU

Petit sentier de mousse
Qu'ombrage l'églantier,
Par une pente douce,
Où vas-tu, vert sentier ?

Le long de la charmille,
Tu suis, au bruit des eaux,
Une onde qui babille
A travers les roseaux.

De tremblante lumière
Et d'ombres revêtu,
Sans bruit et sans poussière,
Où donc me mènes-tu ?

Digitized by Google

Vas-tu vers la vallée
Où l'œil aime à revoir
Le lac, nappe isolée,
Immobile miroir ?

De clairière en clairière,
Vas-tu, par le coteau,
Vers l'aimable chaumière
Ou le sombre château ?

Vas-tu vers la colline
Où surplombe, au levant,
Le vieux cloître en ruine
Qui penche sous le vent ?

Tracé par le caprice,
Vas-tu, chemin fleuri,
Vers le noir précipice
Ou le tranquille abri ?

Après tout, que m'importe ?
A ta guise j'irai.
J'aime tout ce qui porte
Vers un but ignoré.

Digitized by Google

A la banale route
Que foulent tous les pieds,
Je préfère le doute
Des sentiers non frayés.

Par la montagne ardue
Ou par les gazons gras,
Va donc, route perdue,
Va donc où tu voudras.

Dans la peine et la joie
Et l'espoir ingénu,
Ici-bas, toute voie
Nous mène à l'inconnu !

Digitized by Google

X

UN JOUR DE VACANCE

Le vieux maître d'école est mort, un homme austère :
Il est mort aujourd'hui, c'est demain qu'on l'enterre.
La nouvelle a déjà du pays fait le tour.
La classe, en attendant, a congé tout le jour.
Les petits écoliers, que ce trépas délivre,
Jettent là, dans un coin, le cahier et le livre ;
Sur le coteau voisin ils courent, réunis,
Et ce sont des clameurs et des jeux infinis.
Il s'agit de gravir, du côté de l'aurore,
Un rapide versant qui monte et monte encore,
Magnifique tapis de gazons drus et courts,
Qui s'élève en talus comme un mur de velours.
Puis, quand de cette pente on a touché le faîte,

Digitized by Google

Il faut la redescendre avec des cris de fête,
Et, pour en revenir par des moyens moins longs,
On s'assied sur le drap des pauvres pantalons.
Et cela continue, et cela recommence:
Querelles et défis, triomphe, joie immense.
« Tiens, me voilà parti, je glisse mieux que toi.
—Non!—Je suis le plus fort.—Ce n'est pas vrai, c'est moi! »
C'est gai, c'est amusant, c'est hardi, c'est superbe!
Si les chausses, hélas! se verdissent dans l'herbe,
Si la chemise en sort, déchirée en lambeau,
Si les mères, le soir, près d'un humble flambeau,
Après les mots amers des premières surprises,
Auront dans les tissus à faire des reprises,
Tant pis; l'air du matin provoque aux vifs ébats.
La pelouse est glissante, et puis, ne faut-il pas,
Puisque la vie est triste et si rapide en somme,
Se consoler un peu de la mort du digne homme!

Au village prochain, bâti sur le rocher,
La cloche cependant tinte dans le clocher.
Plaintive, elle gémit sous le battant qui pèse;
Et je ne connais rien de mieux, pour l'antithèse,
Que ce rapprochement, singulier à l'esprit,
De la cloche qui pleure à la bande qui rit!

Digitized by Google

XI

CONTRE LE VULGAIRE

Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous!
Je demande un instant de trêve.
Moineaux tapageurs, laissez-nous
Recueillir ce chant qui s'élève.

C'est la plus belle des chansons,
C'est l'hymne pur, c'est la merveille
Que le poëte des buissons
Jette à l'aurore qui s'éveille!

Aussitôt qu'un soleil a lui,
Vous faites, vous, un grand tumulte.
Pourquoi ces cris poussés vers lui?
Est-ce un hommage, est-ce une insulte?

Digitized by Google

De nos rameaux et de nos toits
Partez, fuyez, troupe honnie!
Je prends en horreur ce patois,
Lorsque j'entends cette harmonie.

J'arrive et je suspends le pas,
Mon âme à ce chant s'éprend toute :
Bavards, si vous n'écoutez pas,
Permettez du moins qu'on écoute.

Je ne demande qu'un moment
Pour me livrer au divin charme;
Après, vous pourrez librement
Recommencer votre vacarme.

Alors, il vous sera permis
De tout oser et de tout faire,
De vous jeter en ennemis
Sur mes sillons et sur mon aire.

Vous pourrez, sans honte et sans frein,
Piller le champ, piller la grange,
Et dans ma vigne, grain à grain,
Faire d'avance ma vendange.

Digitized by Google

Dans le parc, moineaux odieux,
Au scandale des bois augustes,
Vous irez insulter les dieux
Dont je vous livre les vieux bustes.

Enfin, par mes volets ouverts,
Vous entrerez, si bon vous semble,
Et sur la table où sont mes vers
Vous irez sautiller ensemble.

Oui, tu pourras effrontément,
Sans avoir peur que je sévisse,
Peuple railleur, lascif, gourmand,
Te promener de vice en vice.

Mais à cette heure, au nom des bois,
Au nom des lys, au nom des roses,
De grâce, écoutons cette voix
Du plus charmant des virtuoses! —

Eh bien, non, je supplie en vain;
L'aurore rentre sous la nue,
Le chant se tait, l'hymne divin...
Et le vacarme continue!

Digitized by Google

XII

TOUT EST ROMPU

Savez-vous la nouvelle, une grande nouvelle?
La petite Margot, celle que l'on appelle
Fleur de lys, pour l'éclat singulier de sa peau,
Et qui n'a qu'un mouton pour unique troupeau ;
Margot, que l'ami Jean courtisait au village,
En est pour son espoir de brillant mariage.
Tout est rompu, dit-on. Au suprême moment,
L'ami Jean s'est conduit comme un piteux amant.
Une évolution triste, et qui n'est pas neuve,
A fait pencher son cœur vers une riche veuve.
Margot n'a qu'un mouton broutant sur le coteau.
La veuve a six arpents près de l'ancien château;

Digitized by Google

En fourchettes, en linge, elle est bien assortie;
Donc, on laisse la fleur pour aller à l'ortie.
Que ne fais-tu point faire, ô vieille soif de l'or!
Nos pères t'accusaient, nous t'accusons encor.
Tu passas des cités aux hameaux : le rustique
Ignore tout; il sait au moins l'arithmétique.
Margot pousse des cris. Console-toi, Margot!
Après tout, belle enfant, l'ami Jean n'est qu'un sot :
La veuve qu'il épouse est avare et ridée;
Elle a de faux cheveux; et puis j'ai dans l'idée
Que ta fraîche beauté, que tes yeux purs et doux
Trouveront un plus digne et plus loyal époux.
Ce n'est pas à seize ans, quand on est la plus belle,
Qu'on est la sœur du lys et de la tourterelle,
Non, ce n'est pas si tôt qu'il faut se désoler
Pour un perfide amour qui vient de s'envoler.
Dieu punit, tôt ou tard, les âmes fugitives.
Le riant avenir a d'autres perspectives :
Et l'on a vu des rois, venus dans nos vergers,
Épouser en passant des filles de bergers!

Digitized by Google

XIII

A UNE VIEILLE HAIE

Avril qui redescend des prochaines collines
Te récrépit de fleurs, muraille d'aubépines,
Clôture où, pêle-mêle, on voit se marier
Le troëne et la ronce et le vert coudrier :
A tes plus vieux rameaux il rend des feuilles fraîches,
Il répare avec soin tes plus anciennes brèches,
Et, comme aux plus beaux jours de ta jeune saison,
Te voilà verdissant et croissant à foison!
Je t'aime ainsi, rempart qui, sur ta double ligne,
Protéges nos figuiers et gardes notre vigne!
Enfant, j'aimais déjà ton ombre : que de fois,
Veillant à quelque piége, ouvrage de mes doigts,

Digitized by Google

Sous ta feuille où l'aurore avait semé ses perles,
J'épiai tout un jour les bouvreuils et les merles!
Que de fois j'y revins plus tard! — Jeune rêveur,
Bachelier qui des arts a goûté la saveur,
Je tenais à la main, soit roman, soit poëme,
Ce livre où l'écrivain nous raconte à nous-même,
Et nous conduit, bercés de vagues passions,
Dans le pays d'azur des belles fictions.
Oh! les riants matins, oh! les tièdes soirées;
Oh! les heures d'extase et d'amour enivrées;
Oh! les poëtes chers, dont l'immortelle voix
Se mêlait aux chansons des ruisseaux et des bois!
Couché sous tes rameaux, et comme eux plein de séve,
Souvent j'interrompais ma lecture ou mon rêve :
Téméraire écolier, j'essayais à mon tour
De moduler un chant de tristesse ou d'amour.
Et, de son frais murmure à travers le feuillage,
Le vent encourageait ces rhythmes du bel âge;
Le vent leur promettait la gloire et l'avenir.
C'était promettre, hélas! plus qu'il ne peut tenir!
Me voici, maintenant, au retour de la fête;
Et celui qui revient, ce n'est plus le poëte,
C'est le prudent fermier, c'est l'agreste colon
Qui visite, en passant, les fruits de son vallon,

Digitized by Google

Et vient voir si la haie, autour d'eux bien tissue,
A de furtives mains ne laisse aucune issue.

Et pourtant, vieille haie aux bourgeons frais éclos,
Le sol que tu défends n'est pas un riche enclos :
Au Rhin, à la Gironde, aux coteaux de la Loire,
Il ne dispute pas leur fortune et leur gloire.
Le vin qu'on y recueille, humble dans ses destins,
N'est pas de ceux qu'on boit dans les brillants festins,
Et dont l'heureux convive, incliné vers son hôte,
La coupe en main, redit la louange à voix haute!
Non, c'est un vin modeste, et sobre, et familier,
Qu'on ne méprise pas cependant au cellier.
On sent à sa couleur, à la fois chaude et blonde,
Qu'il est fils d'un climat où le soleil abonde;
Et l'on boit avec lui, dans le mince cristal,
Un peu de cet esprit qui tient du feu natal.
Après quelques saisons de repos dans la tonne,
Volontiers on le goûte aux premiers froids d'automne,
Avec de vieux amis en cercle, — illuminés
Par un feu de sarments que sa vigne a donnés!

O mur qui refleuris quoique ébréché par l'âge,
Protége-les donc bien, ces plants de mon cépage :

Digitized by Google

Garde-nous des oiseaux, garde-nous des larrons;
Surveille l'inconnu qui rôde aux environs.
S'il passe un maraudeur, la main faite aux rapines,
Arme-toi contre lui de toutes tes épines;
Fléau de nos sillons, s'il passe un braconnier,
Au piége de tes nœuds qu'il reste prisonnier;
Mais si, par aventure, au feu d'un ciel qui darde,
Quelque enfant altéré s'arrête et te regarde,
Afin de l'inviter fais chanter tes oiseaux,
Et, pour mieux l'introduire, écarte tes réseaux.
Ou bien, vers la Toussaint, rêvant à son épreuve,
S'il passe, en cheveux gris, quelque indigente veuve
Qui glane en son chemin, pour les longs soirs d'hiver,
Un peu de bois tombé sur le coteau désert,
Ouvrez-vous devant elle, églantiers de l'enceinte!
Entre les ceps noueux qu'elle glane sans crainte,
Et qu'avec sa ramée elle récolte encor
Une dernière grappe au fruit nuancé d'or!

Digitized by Google

XIV

LA PORTE DU PRESBYTÈRE

Petite porte close,
Où se balance au vent
Une liane rose
Qui s'accroche à l'auvent!

Porte de bois rustique
Au cintre surbaissé,
Dont le marteau gothique
N'a plus qu'un son cassé;

Je t'aime et te salue,
Voisine du saint lieu,

Digitized by Google

Par qui toute âme élue
Communique avec Dieu.

Le sage qui demeure
Dans cette humble maison
S'y compose chaque heure
De paix et d'oraison.

Pour mieux songer au terme
Des terrestres efforts,
Solitaire, il te ferme
Sur les bruits du dehors.

Que la fortune passe,
Cherchant où s'adresser,
Modeste porte basse,
Tu la laisses passer.

Mais, si quelque misère
Vient, lasse de souffrir,
Tu ne résistes guère
Au besoin de t'ouvrir.

A celui qui te pousse,
Sur les pieux degrés,

Digitized by Google

Une voix grave et douce
Dit aussitôt : « Entrez ! »

Béni soit, porte aimée,
Ce bienfaisant accueil.
Ta bonne renommée
Se répand loin du seuil.

Petite et secourable,
Il n'existe à mes yeux
De porte préférable
Que la porte des cieux !

Digitized by Google

XV

PRIÈRE DU MATIN

Sortons : voici le jour; l'aube perce la nue.
Les cimes, les plateaux, les bois, la roche nue,
Tout revêt ses couleurs, tout s'éclaire à son feu.
La rivière au flot clair brille sous la feuillée.
Des ombres de la nuit la terre dépouillée
Murmure en s'éveillant : « Je crois en vous, mon Dieu ! »

La fleur, dans le ravin qu'une ombre voile encore,
Attend l'heure du jour qui doit la faire éclore.
L'oiseau cherche le grain laissé par le glaneur;
La plante, pour sa soif, demande une onde fraîche;
Le taureau, le cheval, des herbes pour la crèche :
Toute cette nature espère en vous, Seigneur!

Digitized by Google

Du penchant des coteaux, de la plainc fumante
Une tiède vapeur monte; le sol fermente,
Il frémit sous le pied d'un tressaillement sourd.
Mon âme jette aussi vers vous son étincelle;
O Dieu, père de tout, tendresse universelle,
Le monde entier reçoit et vous rend votre amour!

Oui, tout, l'oiseau qui chante et le vent qui soupire,
Tout vous aime, Seigneur, et tend à vous le dire.
Une voix monte à vous du brin du sénevé;
Pour mieux vous adorer, il cherche un mot suprême,
Et ce mot, dans mon cœur, je le cherche moi-même,
Et je ne veux mourir qu'après l'avoir trouvé!

Digitized by Google

XVI

LE VERGER

Agile, adroit, — cheveux livrés aux folles brises,
L'aîné de la famille, enfant de quatorze ans,
Oublieux de l'école et des heures assises,
Grimpe à cheval dans l'arbre aux longs rameaux luisants
Où pendent les cerises.

Les autres sont au pied, jeunes fronts plus petits,
Accourus cependant comme un essaim d'abeilles.
Ils regardent là-haut, l'un par l'autre avertis,
Cette branche, ce brin, dont les grappes vermeilles
Tentent leurs appétits.

Digitized by Google

« A toi, dit l'écolier, à toi, Pierre, et sois leste!
A toi, Rose! à deux mains ouvre ton tablier.
Jeanne! ton frais butin n'est pas le plus modeste.
Enfin, toi, cher petit, que j'allais oublier,
Attrape ce qui reste! »

De ce petit, hélas! qui tend la main trop tard,
L'espérance est déçue, et l'écolier s'en joue.
Mais Rose, tendre cœur et limpide regard,
Vient à lui, dont les pleurs déjà mouillent la joue,
Et lui donne sa part.

Non loin, sur le banc vert, immobile en sa pose,
La mère voit le groupe et reste l'admirant :
Et, tandis que son cœur tout entier s'y repose,
L'ombrelle sur son front, asile transparent,
Jette un beau reflet rose!

Auprès d'elle, un oiseau perche dans le buisson,
Gai bouvreuil dont la voix donne toute sa gamme :
La mère, à ce refrain, sent comme un doux frisson,
Et croit du bonheur pur qui chante dans son âme
Entendre la chanson!

Digitized by Google

XVII

HOSPITALITÉ

La villa, qui de haut regarde la vallée,
Par le rideau des bois est à demi voilée.
Autour d'elle, un massif de fleurs, des chants d'oiseaux,
Et des conques de marbre où murmurent les eaux.
En face, un vert gazon qui, d'une molle pente,
Descend jusqu'à la plaine où le fleuve serpente.
L'horizon se termine aux montagnes d'azur.
Partout un calme heureux, un air suave et pur,
Un air si bienfaisant, à chaque heure et sans cesse,
Que l'âme le reçoit ainsi qu'une caresse!
Or, c'est là qu'elle vit, c'est là, sous l'œil de Dieu,
Que respire la reine et l'ange de ce lieu.

Digitized by Google

De ses magiques mains tout y porte la trace.
Chaque meuble y conserve un reflet de sa grâce;
Ces rideaux au salon, ce jour plus adouci,
Ces fleurs dans le cristal, tout parle d'elle ici;
Toute cette maison, silencieuse et claire,
Est moins une maison qu'un chaste sanctuaire;
Et l'on se sent au cœur. dès qu'on franchit le seuil,
Je ne sais quel frisson que tempère l'accueil.

Moi donc, poëte errant, sous ce toit diaphane
J'ai trouvé place un jour; je suis l'hôte profane,
Je suis le passager qui s'arrête en chemin,
Et qui repart bientôt... peut-être dès demain!

Le matin, la villa s'éveille de bonne heure.
Sans bruit, les serviteurs errent dans la demeure,
Vaquant aux premiers soins que réclame le jour.
Les seuls bruits du dehors animent ce séjour :
Son de l'heure qui chante à la tour du village,
Murmure des jardins dont frémit le feuillage,
Concert des nids chanteurs sans cesse renaissant.
Par l'escalier muet, l'hôtesse enfin descend.
Au frôlement confus de sa jupe de gaze,
De loin, je la devine et sens venir l'extase.

Digitized by Google

Pénétrant au salon d'un pas aérien,
Son familier bonjour y devance le mien.
Elle a du mot charmant l'art et le privilége.
Moi, j'hésite et me tais : d'ailleurs, que lui dirais-je?
Quand on tremble du cœur, on tremble de la voix.
Des nouvelles du jour, un moment toutefois,
Nous causons. Messager qui monte de la plaine,
Ce matin, le facteur est venu la main pleine.
L'entretien suit sa pente, il effleure au hasard
Les deux grands intérêts, la politique et l'art :
De son sommeil, dit-on, cygne qui se réveille,
Rossini rêve encor sa prochaine merveille...
Hugo médite un drame au bord des vastes mers.
Préférez-vous sa prose? aimez-vous mieux ses vers?...
Qu'est devenu le temps où chantait Lamartine?...
L'errante causerie, abeille qui butine,
Ainsi vers toute fleur promène son essor.
Enfin, l'heure au cadran sonne de sa voix d'or.

Ayant rompu le pain sur la table modeste,
Au soleil de midi, la maison fait la sieste.
Silence et quiétude : à peine un tiède vent
Soulève la persienne en éventail mouvant.
Il répand, sous le toit où son souffle pénètre,

Digitized by Google

Le chaud parfum des fleurs qui bordent la fenêtre.
Plongé dans cet arome où le rêve se fond,
Je vois de temps en temps courir sous le plafond
Des grands tilleuls du parc l'ombre qui se balance,
Et les moires de l'eau qui passent en silence.
O langueurs de midi, rêverie à longs flots,
Vagues sommeils qu'on dort les yeux à demi clos,
Dieu sait de quels frissons vous agitez une âme,
Quand flotte dans votre air le souffle d'une femme!
Du clavier tout à coup j'entends vibrer le son,
Une voix retentit, qui charme la maison.
Elle est fraîche et limpide, et fière et caressante :
Ce n'est pas une voix, c'est une fleur qui chante.
Murmures de l'enclos, feuillages, taisez-vous;
Et que tout oiseau garde un silence jaloux!
L'instrument, sous la main rapide qui l'effleure,
Tantôt vibrait de joie, et le voilà qui pleure;
Et la docile touche et l'éloquente voix
Tour à tour font silence ou parlent à la fois.
Et moi, de ces accents auditeur solitaire,
Ce que j'entends alors, plongé dans mon mystère,
C'est tout ce qu'au passage une âme peut saisir,
C'est le frémissement des ailes du désir,
C'est l'appel du ramier qu'entendra la colombe,

Digitized by Google

C'est le cri de l'espoir qui s'élève ou retombe;
D'un cœur, d'un faible cœur qui défaille à moitié,
C'est la prière à Dieu réclamant sa pitié!

L'heure pourtant décline, et du soleil qui passe
Les dernières ardeurs meurent sur la terrasse.
Il est temps de sortir, il est temps de revoir
Les jardins, l'horizon, dorés au feu du soir.
On s'accoude aux piliers rangés en colonnade :
Où dirigerons-nous ce soir la promenade?
Par les sentiers étroits qui longent le coteau,
Irons-nous visiter cet antique château
Dont les pâtres voisins racontent la légende?
Plus haut, par les tapis de sauge et de lavande,
A travers les parfums qu'on soulève en marchant,
Irons-nous contempler la gloire du couchant?
On part : chaque rayon que cette heure recèle
A sa vive pensée ajoute une étincelle.
Esprit jeune et charmant, à tout sujet dispos,
Un beau rire argentin se mêle à ses propos.
Ce n'est pas une femme, instinct qui se refuse,
C'est un enfant joyeux que toute chose amuse,
Un folâtre écolier qui chante en son chemin,
Et qui sur toute fleur porte sa blanche main. —

Digitized by Google

La voilà qui s'arrête, et, brusque et familière,
Orne ses longs cheveux de quelque brin de lierre.
Le classique rêveur, éperdu cette fois,
Pense voir face à face une nymphe des bois :
« Est-ce vous, ô Daphné, blonde enfant de la Grèce?
Ou bien vous nomme-t-on Diane chasseresse?
Ce rocher vaut le Pinde, et vous êtes la sœur
De ces êtres divins qu'adorait le chasseur! »
Faut-il passer un gué, franchir une broussaille?
Il n'est pas de chevreuil si léger qui la vaille;
Si bien que moi, tardif, qui la suis pas à pas,
Je l'admire à distance... et ne l'imite pas.
« Eh bien, dit la rieuse, à qui sied l'ironie,
A quoi rêve ce soir votre austère génie?
Me laisserez-vous seule, affrontant ces déserts?
Marchez d'un pas plus leste... et dites-moi vos vers! »

La nuit vient cependant; déjà l'étoile brille :
Il convient de rentrer sous le toit de famille.
L'aïeule en cheveux blancs qui garde le salon
A compté le retard, le trouvant déjà long.
Nous rentrons. D'une main savante à chaque chose,
Elle arrange en bouquets les fleurs que je dépose,
Cherche, compare, assemble, entrelace avec art

Digitized by Google

Les jasmins aux pavots, — la pâleur et le fard, —
Incline un brin d'iris, redresse une corolle,
Puis mêle à tout cela quelque brindille folle!
Cet odorant faisceau, dans l'humide cristal,
Conservera demain tout son charme natal.
Les fleurs, vivant près d'elle, ont plus d'un jour à vivre.
La lampe est rallumée, il faut choisir un livre :
Que lirons-nous ce soir, poésie ou roman?
Nous abreuverons-nous des larmes d'Oberman?
Lisons plutôt Chénier : que sa tendre élégie
Des plus doux sons humains nous verse la magie.
Sur le même feuillet laissant errer nos yeux,
Elle et moi demeurons charmés, silencieux;
Et, le front vers le sien, de si près je le touche,
Que ma tempe frémit au souffle de sa bouche.
Ainsi pourtant, un jour, le cœur au cœur uni,
Lisaient Paul et Françoise, enfants de Rimini,
Quand, de leurs doigts tremblants et pâles de délire,
Le volume tomba, qu'ils cessèrent de lire!

L'heure enfin sonne encore, elle vibre neuf fois,
Et toute la maison se rassemble à sa voix.
Famille et serviteurs, que son timbre rappelle,
Se rangent en silence aux bancs de la chapelle.

Digitized by Google

Sur la dalle pieuse, ils s'agenouillent tous;
Même les laboureurs venus au rendez-vous,
Même des journaliers la troupe mercenaire;
Ceux-ci de leurs haillons vêtus à l'ordinaire,
Ceux-là, les gardiens sauvages du troupeau,
Drapés d'un pan de laine ou d'un sayon de peau.
Alors, écoutez-la prier, la noble femme :
Ce n'est plus une voix qui parle, c'est une âme;
C'est un cœur plein de foi qui s'élève au Seigneur,
C'est un encens qui monte et qui lui rend honneur.
Elle sait de chacun les besoins, les souffrances;
Elle exprime de tous les saintes espérances,
Et tous, à la prière unis de plus en plus,
Accompagnent sa voix d'un murmure confus.
Telle au désert, jadis, par une nuit d'étoiles,
Rachel ou Rebecca priait sous ses longs voiles,
Et, réunis près d'elle autour des grands palmiers,
Ainsi chefs et pasteurs chantaient aux jours premiers!
Humbles gens, cœurs touchés par la voix ingénue,
La trêve des labeurs maintenant est venue;
Que chacun, jeune ou vieux, dans un grave maintien,
Retourne à son chevet : je gagne aussi le mien...

Mais, dans la veille alors qui pour moi recommence,

Digitized by Google

Je me sens comme pris d'une vague démence.
Celle qui tient mon cœur, peut-être à son insu,
Sous son paisible toit celle qui m'a reçu,
Quelle est-elle? me dis-je. O créature étrange,
Est-ce une argile humaine? Est-ce une forme d'ange?
L'aveu que je contiens, demain, si je le dis,
Va-t-elle m'emporter dans quelque paradis?
Ou, de ce rêve d'or fait en pleine lumière,
Me laisser retomber dans l'ombre et la poussière?...
Ainsi la nuit s'envole, ainsi, de jour en jour,
Je vais m'alanguissant à l'air de ce séjour.
Pourrai-je enfin briser ce charme qu'elle ignore?
Pour le salut, peut-être, il reste une heure encore :
L'espace est toujours libre et voici le chemin.
Partirai-je ce soir?... Ne partons que demain!

Digitized by Google

XVIII

APRÈS L'ORAGE

L'aimable ciel d'été n'est pas toujours en fêtes.
L'orage, cette nuit, a plané sur nos têtes :
Sur les sommets voisins la foudre parlait haut;
La pluie, à flots bruyants, ruisselait des nuées.
Temps farouche. Nos murs, nos portes remuées
Cédaient aux éléments qui leur livraient assaut.

Voici qu'autour de nous la paix est revenue :
Le souffle d'une brise a replié la nue;
Dans un ciel frais et clair le matin s'est levé.
Sortons, ô mon amie! allons sur la terrasse
Voir les prés reverdis, la forêt, tout l'espace
Briller comme un tableau que l'éponge a lavé.

Digitized by Google

Regarde : les oiseaux mouillés lustrent leurs ailes,
Mille gouttes aux fleurs pendent en étincelles ;
Le vallon se dilate au rayon du beau jour ;
L'insecte aux ailes d'or fait le tour de ses roses...
C'est le tressaillement, c'est le réveil des choses,
C'est l'aube d'un cœur sombre où se lève l'amour !

Digitized by Google

XIX

EMBLÈME

On dit que, loin de nous, aux plages de ce monde
Qui du marin génois attira le vaisseau,
Pays où la nature, éclatante et féconde,
Des âges primitifs a conservé le sceau,

On dit qu'au fond des bois fermés à l'œil profane,
Où passe à peine un cerf allant à l'abreuvoir,
Au milieu des gazons qu'aucun hiver ne fane,
Il existe une fleur miraculeuse à voir.

Sa pareille ne croît sur aucune pelouse ;
Dans ses jardins royaux Paris l'attend encor ;
Et le jardin qu'Isaure entretient à Toulouse
N'ose lui comparer ses églantines d'or.

Digitized by Google

Tant que l'astre du jour luit sur sa tige verte,
La fleur, par un secret qu'ignore tout savant,
Aspire la lumière en sa corolle ouverte,
Et des rayons captifs devient l'écrin vivant.

Puis la magique plante, à la nuit revenue,
Brille de tous les feux recueillis dans le jour,
Et l'homme qui peut voir la merveille inconnue
Songe infailliblement à son plus cher amour.

Il contemple, ravi, ce calice qui semble
Un astre détaché du lointain firmament,
Cette fleur qui, parfums et vifs rayons, rassemble
Tout ce que Dieu pour l'homme a fait de plus charmant.

Ah! faut-il soulever l'allégorique voile?
Réponds-moi, le faut-il, ô mon bien le meilleur!
Fleur qui répands sur moi les clartés d'une étoile,
Étoile qui répands les parfums d'une fleur!

Digitized by Google

XX

LE LONG DES FUTAIES

Baignés d'un air tiède, attentifs au chant
Qui sortait des nids pleins de rouges baies,
Vous en souvient-il? au soleil couchant,
Nous allions tous deux le long des futaies.

L'air, les eaux, les bois, vous en souvient-il?
Rayonnaient au loin de lumière blonde.
Je ne sais quel souffle, ardent et subtil,
Courait ce soir-là sur la terre et l'onde.

Dans l'étroit chemin vous me précédiez,
Foulant violette, iris et pervenche;
Et parfois le vent, caressant vos pieds,
Soulevait un peu votre jupe blanche.

Digitized by Google

L'aurore aux yeux d'or
Égayait la plaine :
A ma souveraine,
Moi, rêvant encor,
J'admirais à peine
L'aurore aux yeux d'or !

J'ai vu sous la pluie
Renaître les fleurs.
Les yeux sous les pleurs,
Les yeux qu'on essuie
Sont, comme les fleurs,
Plus beaux sous la pluie.

J'ai revu l'azur
Après le nuage ;
Ainsi d'un orage
L'amour sort plus pur ;
L'amour en dégage
Son plus vif azur.

Un peu de fumée
Sort du plus beau feu.
O ma bien-aimée,

Digitized by Google

Écoute ce vœu :
Soufflons sur le feu...
Et sur la fumée !

J'ai cueilli le lis,
J'ai cueilli la rose;
Je les ai cueillis,
Et je les dépose
A tes pieds de rose,
A tes pieds de lis !

Digitized by Google

XXII

SOUS LES TROËNES

Arbustes penchés sur les claires eaux
Du ruisseau d'argent qui dans l'herbe glisse !
De rameaux en fleurs mobiles réseaux,
Où l'avide abeille erre avec délice !

Vous vîtes un jour, — ô cher souvenir
Dont leur âme encore est tout embaumée ! —
Vous vîtes un jour lentement venir
L'hôte souriant et la bien-aimée.

A son frais corsage un œillet vermeil,
Dans ses blonds cheveux une hémérocale;
Qu'elle était charmante, et que le soleil
Illuminait bien sa beauté royale !

Digitized by Google

Au penchant du mont ils vinrent s'asseoir;
Et, sous les rameaux dont l'odeur enivre,
Inclinant leurs fronts dorés par le soir,
Ils lurent tous deux dans le même livre.

C'était un beau livre, un livre divin,
De vie et d'extase immortel poëme.
Tant que le cœur dort on l'épelle en vain,
On ne le comprend que du jour qu'on aime.

Les feuilles tournaient sans fin sous leurs doigts,
Riches d'harmonie et riches d'images,
Et le tiède vent qui soufflait des bois
En semait les fleurs sur toutes les pages!

Digitized by Google

XXIII

LES CHEVRES

La verte Normandie a sur ses promontoires
De grands bœufs accroupis sur leurs épais genoux,
Des bœufs au manteau blanc semé de taches noires,
Des bœufs aux flancs dorés, marqués de signes roux.

Aux heures de la trêve et du sommeil des vagues,
Paisiblement couchés dans le souple gazon,
Ils rêvent en silence, et laissent leurs yeux vagues
D'un regard nonchalant se perdre à l'horizon.

A quoi songent ainsi, dans leur calme attitude,
Ces anciens du troupeau, semblables à des dieux ?
Est-ce au maître inconnu de cette solitude?
Est-ce à l'immensité de la mer et des cieux ?

Digitized by Google

Quand ils errent, le soir, au sommet des rivages,
Quand leur front vers les eaux se tourne pesamment,
L'Océan, qui déferle à ces côtes sauvages,
Mêle sa voix profonde à leur mugissement.

Quand l'ouragan d'été, sous les falaises mornes,
Entre-choque les flots à travers les récifs,
Eux aussi, furieux, souvent croisent leurs cornes,
Et, d'un effort jaloux, heurtent leurs fronts massifs.

Or, si la Normandie a les bœufs, la Provence
Garde au flanc de ses monts les chèvres en troupeaux,
Les chèvres dont le pied, libre et hardi, s'avance,
Et dont l'humeur sans frein ne veut pas de repos.

La montagne au soleil, où croissent pêle-mêle
Cytise et romarin, lavande et serpolet,
Enfle de mille sucs leur bleuâtre mamelle;
On boit tous ses parfums quand on boit de leur lait.

Tandis qu'assis au pied de quelque térébinthe,
Le pâtre insoucieux chante un air des vieux jours,
Elles, dont le collier par intervalles tinte,
Vont et viennent sans cesse et font mille détours.

Digitized by Google

En vain le mistral souffle et chiffonne leur soie,
Leur bande au pâturage erre des jours entiers.
Je ne sais quel esprit de conquête et de joie
Les anime à gravir les plus âpres sentiers.

Ton gouffre les appelle, ô Méditerranée!
Qu'un brin de mousse y croisse, une touffe de thym,
C'est là qu'elles iront, troupe désordonnée
Que le péril attire autant que le butin.

Dans les escarpements entrecoupés d'yeuses,
Elles vont jusqu'au soir, égarant leurs ébats;
Ou bien, le cou tendu, s'arrêtent, curieuses,
Pour voir la folle mer qui se brise là-bas!

Digitized by Google

XXIV

LE BERGER

Le troupeau, tout le jour, sur ce mont solitaire,
Ronge l'épais gazon qui pousse à fleur de terre :
Au penchant des ravins, pâturage escarpé,
De mouvante lumière et d'ombre entrecoupé,
Où le ruissellement de la neige voisine
Renouvelle sans cesse un tapis d'herbe fine.
Le printemps n'y paraît qu'en juin, son plus beau mois.
Là remontent alors, s'y pressant à la fois,
Cent convives divers qu'à sa riche mamelle
La féconde nourrice accueille pêle-mêle.
C'est l'agile chevreau, c'est le bœuf aux pieds lourds
Qui, sans bruit, va foulant le flexible velours,

Digitized by Google

Et dont les blancs naseaux, levés par intervalle,
Jettent leur tiède souffle en brouillard qui s'exhale.
C'est la brebis, l'ânesse, et les ânons joueurs
Qu'une étrange gaîté visite par lueurs.
C'est quelque vache enfin, volontiers isolée,
Dont tinte à chaque pas la clochette fêlée.
Quand un homme perdu monte là par hasard,
La bête le regarde avec son doux regard,
Et, sans autre souci du passant, continue
A ronger lentement l'herbe courte et menue.
De tous ces commensaux ruminants et broutants
On entend le bruit sourd, et puis, de temps en temps,
A l'écart, sur les bords de la lande déserte,
Les aboiements du chien qui pousse un cri d'alerte.

Un antique rideau de frênes chevelus
Ombrage ce gazon qui s'incline en talus,
Et le pied de ces bois, fendant la terre noire,
Trempe dans une eau vive où les bêtes vont boire.

Rien de plus : le troupeau, les frênes, le torrent.
Enfin, sur ces hauteurs, un jour si transparent,
Un air pur, si semblable au cristal d'une glace,
Que, si vous regardez aux confins de l'espace,

Digitized by Google

Vos yeux distingueront dans le dernier lointain
La neige du mont Blanc, toute rose au matin !
O désert, te voilà ! Solitude sacrée,
Livre-toi tout entière à mon âme altérée.
Permets que sur tes fleurs, à pas silencieux,
Je marche en liberté, seul en face des cieux.
Au bruit de tes ruisseaux et de tes avalanches,
Laisse-moi respirer tes lis et tes pervenches,
Et, durant tout un jour, de ton oubli profond
Couvrir l'homme et la terre et le vain bruit qu'ils font !

Un homme est là, pourtant, qui près de moi respire ;
Un homme est là, que dis-je ? un roi dans son empire,
Celui qui sous sa loi, sans quitter son repos,
Tient de l'aurore au soir ces paisibles troupeaux.
Il est jeune et robuste, il a vingt ans peut-être.
Or, la chèvre et le bœuf passant le jour à paître,
Que faire pour tromper de sauvages ennuis ?
Il fera de son mieux : la racine d'un buis
Avec choix fut cueillie, et ce bois qu'il découpe
Deviendra sous ses doigts une tasse, une coupe !
Il est à ce travail, du cœur et de la main.
« Ici, seront des fleurs, dit-il, rose et jasmin.
Là, des chevreaux dormants que veille un chien fidèle. »

Digitized by Google

Les chevreaux et le chien restent loin du modèle ;
L'inhabile ciseau s'égare maintes fois:
Saluons-la, pourtant, cette coupe de bois !
Si l'ouvrage est informe et si l'outil fut gauche,
Qu'importe ? vénérons cette grossière ébauche.
De tout chef-d'œuvre humain c'est le commencement.
Tout débute ici-bas par un tâtonnement,
Et chacun des grands arts qu'on adore sur terre
A pour humble inventeur ce berger solitaire !
D'autres pour moissonner se lèveront plus tard ;
Lui creuse le sillon, il inaugure l'art,
Il s'inspire de toi, solitude féconde !
Et, dans un jeu naïf, parfois il crée un monde !
Faut-il étudier, d'un œil novice encor,
Les cieux, la vaste nuit pleine d'étoiles d'or ?
Du fond de vos déserts, pâtres de la Chaldée,
C'est par vous les premiers que leur voûte est sondée ;
C'est vous qui, tout d'abord, sans règle et sans compas,
Des constellations mesurez chaque pas,
Et qui, sur l'horizon les voyant reparaître,
A chacun des soleils donnez un nom champêtre.
Poésie, art divin, quel fut ton inventeur ?
Qui chanta le premier, si ce n'est un pasteur !
Lequel fit avant tous, artiste qui s'ignore,

Digitized by Google

D'un simple roseau vide un instrument sonore,
Si ce n'est un enfant inspiré du hasard,
Si ce n'est un berger précurseur de Mozart!
Enfin, n'est-ce point toi, berger que je contemple,
Qui formas Phidias par un premier exemple,
Et, génie inconnu, fis la coupe de bois,
Avant que Cellini la fît d'or pour les rois!

Oui, c'est vous, toujours vous, pâtres de la colline,
C'est vous qui signalez toute grande origine!
Toute nativité vous a pour visiteurs.
Aux heures du sommeil veillant sur les hauteurs,
Dès qu'un berceau divin réclame nos hommages,
Autour du nouveau-né vous devancez les Mages!

Digitized by Google

XXV

UN CHÊNE

A V. DE L...

Poëte au chaste front de verveine ombragé,
Que fais-tu loin de nous ? Que fais-tu dans ta brume,
Dans ce bourbeux Lyon qui trafique et s'enrhume,
D'éternels brouillards submergé ?

Viens, nous te montrerons un soleil, des campagnes,
Des arbres, dont tes yeux resteront éblouis ;
Des chênes ; un surtout, c'est le roi du pays,
C'est le géant de nos montagnes.

Tronc noueux, bras tordus qui pendent vers le sol :
Des racines au faîte il est vraiment superbe.

Digitized by Google

Plus de huit cents moutons, en été, broutent l'herbe,
        A l'ombre de ce parasol.

Dans nos champs, grâce à lui, jamais on ne s'égare.
Faut-il s'orienter, cherche-t-on sa maison ?
On se tourne vers lui : toujours à l'horizon,
        L'arbre vous guide comme un phare.

Vers le milieu d'avril, au soleil des beaux jours,
Il faut voir tressaillir ce magnifique chêne;
Il faut, quand l'ouragan contre lui se déchaîne,
        Entendre ses grondements sourds.

Cet arbre a trois cents ans, on le dit à la ronde.
Alors qu'il s'élevait du sol, au temps ancien,
Colomb, François Premier, Raphaël, Titien,
        Se promenaient de par le monde.

Siècle heureux! des grands rois, des artistes puissants !
Il faisait bon de naître en ce temps mémorable. —
Il faisait bon surtout d'y naître assez viable
        Pour vivre plus de trois cents ans!

Depuis lors, sans changer de place et d'attitude,
Combien d'événements n'a-t-il pas vus passer!

Digitized by Google

Combien n'a-t-il pas vu de grandeurs s'éclipser,
Sans sourciller d'inquiétude!

Marguerite, Diane, Agnès, fleurs de nos cours,
Blanches divinités de France et de Navarre,
Hélas! qu'avez-vous fait de votre beauté rare?
Qu'avez-vous fait de vos amours?

Tout périt, tout s'éteint, au vent tout s'évapore;
Lui seul ne périt pas, lui seul n'est jamais vieux.
Les pieds dans le granit, la tête dans les cieux,
On prétend qu'il grandit encore!

A l'endroit où le tronc ouvre ses bras épais,
Ma femme a fait construire — aimable fantaisie —
Une chambre, un boudoir, un lieu de poésie,
Une oasis d'ombre et de paix.

Une échelle y conduit. D'un pied tranquille on marche
Sur un large plancher suspendu dans les airs;
On peut faire un dîner de quatorze couverts
Sur l'épaule du patriarche.

C'est un charme : à travers le store des rameaux,
On admire en dînant le vaste paysage,

Digitized by Google

On voit le soir vermeil, couleur d'heureux présage,
Rougir les vitres des hameaux.

On entend pour concert toute une fourmilière
De pinsons, de bouvreuils, d'oisillons dans les nids;
Convives en gaîté — comme nous réunis
Sous la grande ombre hospitalière.

Quand viendras-tu t'asseoir à ce banquet des dieux?
Je ne revois jamais ces ombrages robustes
Sans murmurer ton nom, druide aux chants augustes,
Ami des bois mélodieux!

Digitized by Google

Digitized by Google

LIVRE DEUXIÈME

PENDANT

QUE

LES MOISSONS MÛRISSENT

Digitized by Google

Digitized by Google

I

LA CHANSON DE JUILLET

Je suis l'Été riche et superbe,
Le possesseur du champ vermeil.
Jusqu'au genou, plongé dans l'herbe,
Je me couronne d'une gerbe
Et des rayons de mon soleil.

Je viens, et la gaîté s'allume;
Je la fais naître d'un coup d'œil;
Et tout s'en va comme l'écume,
Au ciel ce qui restait de brume,
Au cœur ce qui restait de deuil.

Digitized by Google

Arrière les soucis moroses,
Et les misères et la faim!
Prodiguant au loin toutes choses,
Aux riches j'apporte les roses,
Aux pauvres j'apporte le pain!

Par moi le banquet recommence;
J'ai pour nappe les gazons verts :
Venez, convives en démence;
Je suis, dans ma largesse immense,
L'amphitryon de l'univers!

Dans mes retraites inconnues.
Venez, sans voile sur le sein,
Nymphes des bois, dryades nues!
Sous le regard des chastes nues,
Plongez-vous dans mon clair bassin!

Dans le hallier, dans la charmille,
Que tout se livre à ses amours.
Je suis le Père de famille,
Par qui tout aime et tout fourmille
Et tout bénit l'auteur des jours!

Digitized by Google

II

ENVOI

Quand on entre chez vous, clémente châtelaine,
Au milieu du salon où la brise d'été
Pénètre avec le jour par le store agité,
On voit toujours des fleurs dans quelque porcelaine.

C'est tantôt, sur la table, un beau vase azuré,
Où se baigne dans l'eau votre gerbe choisie,
Un beau vase venu des pagodes d'Asie,
Avec le madrigal d'un mandarin lettré.

C'est tantôt une étroite amphore de la Grèce
Qui porte vos jasmins et vos camellias,
Et, dans un médaillon rêvé par Phidias,
Met sous vos propres yeux un profil de déesse.

Digitized by Google

Vous possédez cet art mystérieux, ce don
De marier les fleurs, d'assortir les nuances.
Tout de vos doigts légers connaît les influences ;
Vous feriez adorer même un brin de chardon.

Explique qui voudra comment se fait la chose ;
Mais, dès qu'il est de vous, le chef-d'œuvre est complet.
La pervenche reçoit le parfum de l'œillet,
Et la glycine en pleurs se penche sur la rose.

Et puis, sous ce bouquet qui s'étale si bien,
Un volume entr'ouvert repose au pied du vase.
Livre heureux ! mon orgueil ira jusqu'à l'extase,
Si jamais, sous vos fleurs, ce volume est le mien.

Digitized by Google

III

GLORIA IN EXCELSIS!

A L'ALOUETTE.

Esprit de l'air, je te salue!
Je te salue, oiseau lointain,
Qui montes, comme une âme élue,
Dans la lumière du matin.

Je te salue, esprit sonore,
Virtuose inspiré des cieux,
Qui dans l'ivresse de l'aurore
Répands ton cœur mélodieux!

De cette flamme qui t'anime
Quel art divin sut t'embraser?

Digitized by Google

De qui tiens-tu ce chant sublime
Que tu redis sans t'épuiser?

Rien n'amortit ce zèle étrange;
Rien ne fatigue cet essor:
Dans son ciel de pourpre et d'orange,
Le soir te voit flotter encor.

Autour de toi l'azur s'efface,
La lumière même où tu cours:
L'œil enfin te perd dans l'espace,
Mais l'oreille te suit toujours.

Qui donc es-tu, chose légère?
J'admire en toi, divin chanteur,
Moins un oiseau qu'une prière
De la nature à son auteur.

Comme une jeune et blonde reine
Qui chante au créneau de sa tour,
Du haut de l'air ta voix égrène
L'immortelle chanson d'amour.

Et moi, de là-bas, je recueille
Ces purs accents de ton gosier,

Digitized by Google

Comme on récolte, feuille à feuille,
La fleur qui tombe d'un rosier.

Frisson du vent sous une treille,
Bruit du ruisseau dans le gazon,
Rien pour le cœur ni pour l'oreille,
Rien n'a l'attrait de ta chanson.

Le clairon sonne la victoire,
Le luth s'inspire de l'amour :
Toi, frêle oiseau, tu chantes gloire
Au Dieu très-haut, père du jour !

Le *Te Deum*, l'épithalame,
Le son des coupes d'un festin,
Portent moins d'allégresse à l'âme
Que tes cadences du matin.

Poursuis, poursuis ta stance folle ;
Recommence-la mille fois.
L'homme n'a pas une parole
Qui vaille le son de ta voix.

Même à côté d'une maîtresse,
S'il veut chanter l'amour en fleur,

Digitized by Google

L'ennui se mêle à son ivresse,
Le chant s'éteint sous la douleur.

Il vit de misère et de hontes,
Il rampe au niveau de son sol ;
Toi tu t'élances, toi tu montes,
Toi tu t'enivres de ton vol !

Toujours plus haut dans l'étendue,
Tu resplendis au ciel vermeil,
Comme une étincelle perdue
Qui se détache du soleil !

Va donc ; laisse-nous la tristesse,
Et garde à jamais ta gaîté,
Et sois l'éclatante allégresse
De chaque matin de l'été !

Digitized by Google

IV

LA PIERRE SCULPTÉE

Marbre couché sur la colline,
Toi qui m'arrêtes en chemin,
Dis-moi, quelle est ton origine ?
Survis-tu seul à la ruine
D'un temple ou d'un tombeau romain ?

Sur tes flancs, vénérable pierre,
Des caractères effacés,
A travers un réseau de lierre,
Fixent et troublent ma paupière.
Que disent-ils ? Ah ! je le sais.

Digitized by Google

Ils disent qu'ici-bas succombe
Tout ce qui fut brillant un jour,
Qu'au cercueil l'homme en poudre tombe,
Et que le marbre de la tombe
Disparaît lui-même à son tour !

Digitized by Google

V

DU DISCIPLE AU MAITRE

Par un de ces grands jours aux loisirs léthargiques,
Immortel Mantouan, j'ai pris tes Géorgiques.
Au murmure des bois, dans un pli de nos champs,
J'ai voulu repasser ces magnifiques chants.
Ils sont d'un tour superbe et d'une grâce austère :
Nul mieux que toi n'enseigne à cultiver la terre,
A creuser le sillon qui recevra le grain,
A choisir pour chaque arbre un propice terrain,
A consulter le ciel, à savoir sous quel signe
Il faut lier la gerbe ou marier la vigne,
A prédire la pluie et la grêle et le vent.
Rien n'est plus profitable et rien n'est plus savant.

Digitized by Google

On s'étonne aujourd'hui, quand on reprend ton livre,
D'y voir que la leçon est toujours bonne à suivre;
Et mes jeunes fermiers, s'ils savaient le latin,
Y trouveraient encor plus d'un avis certain.
C'est très-beau, je le dis, mais un peu froid peut-être.
Oserai-je tout bas te l'avouer, ô maître,
Moi qui ne suis pourtant qu'un indigne écolier?
J'aimerais mieux parfois un vers plus familier.
J'aime assez qu'un poëte, en tunique de chambre,
Me dise : « Un jour d'avril, un matin de décembre,
J'ai fait ceci, j'ai vu cela; j'ai rencontré,
En revenant du bois, un visage à mon gré;
Tel ami, dont l'enclos touche à mon héritage,
Vint hier sans façon et goûta mon potage. »
Le propos, dira-t-on, est sans gêne; tant mieux.
Pascal traite le *moi* de pronom odieux;
Pascal se montre là beaucoup trop janséniste.
Bref, dût-on m'accuser de penchant égoïste,
Je ne hais pas du tout le pronom personnel.
Ce qui m'est odieux, c'est le ton solennel,
C'est l'accent magistral du professeur en chaire.
La trivialité m'est peut-être plus chère.
Tel mot que le censeur, de son doigt irrité,
Souligne, a tout au moins un son de vérité.

Digitized by Google

Donc, ô mon doux Virgile, ô poëte suprême,
Que n'offrirais-je pas pour avoir un poëme,
Un livre de ta main, écrit au jour le jour,
Où tu me parlerais de tes rêves d'amour,
De toi, de tes amis, des caprices de l'heure,
De tout ce qui se passe autour de ta demeure,
Du travail d'aujourd'hui, des projets de demain,
Sans me dire un seul mot de l'empire romain!
L'intérêt qui s'attache à ces choses d'empire
Décline avec le temps, et tôt ou tard expire.
Mais ce que rien n'efface, et ce qui ne meurt pas,
C'est l'aveu qu'un cœur simple a murmuré tout bas;
C'est le trait vif et vrai, c'est la franche peinture
Qui fait dire au lecteur : « Voilà bien la nature! »
C'est le vers, en un mot, où tu mets sous nos yeux
Ta blonde Galatée, enfant capricieux,
Qui, svelte, les cheveux tombant sur les épaules,
Te jette son œillade et s'enfuit vers les saules;
C'est la page où je vois, au rayon du matin,
A travers la forêt fumer un toit lointain,
Et les petits oiseaux, en chantant, se répandre
Autour de ce vieux chaume où dort le bon Évandre!

Digitized by Google

VI

LA REVANCHE DE MARGOT

Eh bien, qu'avais-je dit? Margot la délaissée,
Qui s'en allait au bois seule avec son mouton,
Margot oublie enfin sa disgrâce passée :
Un autre soupirant se l'était fiancée,
Et c'est demain matin qu'il l'épouse, dit-on.

Si ce n'est pas un roi qui s'unit à la belle
(Les rois enamourés ne sont plus de saison),
C'est du moins un fermier jeune, vaillant, fidèle,
Riche d'un large enclos qu'il défricha pour elle,
Et longtemps amoureux à perdre la raison.

Digitized by Google

Il allait jour et nuit : « L'avez-vous rencontrée?
Disait-il aux pasteurs sur les coteaux déserts.
Aux abords du hameau s'est-elle à vous montrée?
Dans sa grâce d'enfant l'avez-vous admirée?
Disait-il aux faneurs qui fauchaient les prés verts.

» Avez-vous dans votre eau réfléchi son image?
Disait-il à la source, au limpide lavoir.
Et vous, oiseaux chanteurs, cachés dans le feuillage,
L'avez-vous d'un refrain saluée au passage?
Vous êtes-vous penchés afin de mieux la voir? »

Cette épreuve d'amour, six ans recommencée,
Demain s'achève enfin avec le jour tombant.
Demain l'amant fidèle obtient la fiancée :
Aux marches de l'autel, âme récompensée,
Jacob va recevoir la fille de Laban !

O chaste jeune fille, âme vive et légère,
C'est un autre avenir qui s'ouvrira pour vous.
Dieu sait de ces destins combien chacun diffère,
Entre l'enfant qui rit au foyer de la mère,
Et la femme qui veille au foyer de l'époux !

Digitized by Google

Adieu l'insoucieuse et folle rêverie,
Les chansons sous la treille où pendent les raisins,
Les danses, au printemps, sur l'herbe refleurie ;
Aux fontaines, le soir, adieu la causerie
Avec les jeunes sœurs, filles des seuils voisins !

A l'épouse, aujourd'hui, la vie est plus sévère :
Quoique paré de fleurs, le joug est un fardeau.
Femme de laboureur, soigneuse ménagère,
Désormais, en t'aimant il faut qu'on te révère ;
Mais, s'il est moins riant, le lot en est plus beau.

Il est beau de veiller comme une providence
A ce foyer modeste, à ce banquet frugal ;
D'y maintenir la joie ainsi que la prudence,
Et, dans la pauvreté comme dans l'abondance,
D'y recevoir le sort d'un cœur toujours égal.

Reine obscure, il est beau, dans cette cour champêtre,
D'unir aux soins du jour les soins du lendemain ;
De partager, enfin, maîtresse avec le maître,
Le poids, le noble poids de ce sceptre de hêtre
Que tout bon laboureur porte en sa rude main !

Digitized by Google

Il est beau de mêler, suivant le jour et l'heure,
Aux sérieux propos les paroles de miel;
D'avoir, aux temps heureux, égayé la demeure,
Et d'être maintenant, près de l'homme qui pleure,
L'esprit consolateur qui parle au nom du ciel.

Si la terre a trompé son espoir, si l'orage
A noyé ses épis, rompu ses baliveaux,
Si le vin récolté n'a pas payé l'ouvrage,
Il faudra qu'un accent relève son courage,
Et qu'une tendre main le ramène aux travaux.

C'est plus! étant l'épouse, il sied d'être la mère,
De suspendre à son sein quelque frais nourrisson;
Et, se tenant debout au seuil de sa chaumière,
De dire aux gens le soir, d'une voix douce et fière :
« Voyez le bel enfant, c'est mon nouveau garçon! »

A ce cher groupe enfin, qu'on tient sur sa poitrine,
Il est beau d'enseigner dès leur tendre matin,
Aux filles, la pudeur, grâce et crainte divine,
Aux garçons, le travail qui vaut une doctrine,
Et l'amour du pays, quel qu'en soit le destin!

Digitized by Google

Femme du laboureur, matrone au flanc robuste,
Laisse-moi t'admirer dans ton grave maintien!
Femme à la main vaillante, à l'âme droite et juste,
D'une reine en sa pourpre et dans sa grâce auguste
Le prestige à mes yeux n'efface pas le tien.

Tel est pourtant le sort qui de loin te convie,
Enfant qu'un doux mystère abrite encor ce soir!
Colombe qui seras au nid bientôt ravie,
Tels seront les travaux et les droits de ta vie;
Et, s'il est des douleurs, que sert de les prévoir?

Ah! les soucis du temps, les images chagrines,
Chez toi comme chez nous entreront assez tôt.
Ne songeons maintenant qu'aux tendresses voisines :
Voici qu'aux premiers feux du jour sur les collines,
La flûte et le hautbois descendent du coteau!

Digitized by Google

VII

L'HÉRITIER PRÉSOMPTIF

Dans son berceau d'osier que l'aïeule balance,
Regardez-le dormir, le tendre nourrisson.
Nos fermiers sont deux fois heureux de sa naissance :
C'est leur premier enfant, c'est leur premier garçon !

Que la ferme au travail tout un jour fasse trêve;
Que l'araire en un coin sommeille abandonné.
Qu'eux-mêmes les grands bœufs, livrés à leur long rêve,
Fêtent à leur insu leur maître nouveau-né !

Il dort; le joyeux père, en silence, l'admire;
Les visiteurs amis viennent lui faire accueil;
Et, du fond de l'alcôve, à travers un sourire,
La mère au doux berceau jette plus d'un coup d'œil.

Digitized by Google

Tranquille et pur, les mains en dehors de sa couche,
Il dort : n'en approchez qu'à pas silencieux.
Et toi, vole plus loin, vole, indiscrète mouche,
Qui viens de temps en temps te poser sur ses yeux!

Au fracas de l'airain, cloche ou canon qui gronde,
Dans un pli de la pourpre, à nos yeux présenté,
Quand un enfant naissait, futur maître du monde,
Autour de son berceau je n'ai jamais chanté.

Mais je te chanterai, d'une voix libre et fière,
Toi, pauvre nouveau-né, toi, fils de paysan!
Et l'héritier sans nom d'une obscure chaumière
M'aura pour son poëte et pour son courtisan.

Semez, semez des fleurs sur l'enfant qui repose;
Ornez-le de vos dons, dirai-je à tes parrains.
Et je ne t'offrirai, moi, ni jasmin ni rose;
Mais, symbole meilleur, l'épi chargé de grains!

A défaut des tributs qu'apportaient les Génies,
A défaut de la fée et de son vain trésor,
Que les anges du ciel, entre leurs mains bénies,
T'apportent les vertus qui valent mieux que l'or!

Digitized by Google

Sois robuste et vaillant pour quand viendra la peine.
Hérite de ton père un sang vivace et pur :
Bois, à longs traits, la force et la gaîté sereine,
Dans le lait de ta mère, au sein veiné d'azur.

Sois bon : la bonté sainte est la sœur de la force.
Les forts sont les meilleurs. Vois le chêne des bois :
L'abeille fait son miel sous sa rugueuse écorce;
Sa branche nourrit l'homme et l'abrite à la fois!

Sois prudent : la sagesse est la plus sûre garde!
Pour semer ton sillon, choisis l'heure et le vent.
Rarement fructifie un grain que l'on hasarde,
Et, comme l'espérance, il avorte souvent.

Rive la patience à ton cœur : si l'orage
A trempé sur le sol ou dispersé tes foins,
Au lieu d'en accuser le vent ou le nuage,
Fermier, songe à toi-même, et redouble de soins!

Crains l'orgueil du savoir, ce vin qui vous enivre.
Cherchant un conseiller, médite bien ton choix.
Interroge un vieillard plus volontiers qu'un livre :
Ceux-là sont les savants qui parlent d'autrefois.

Digitized by Google

Sois pieux! quand résonne au clocher du village
L'appel du temple saint, premier degré des cieux,
Entre, et courbe le front, que cette paix soulage,
Au pied du même autel où priaient tes aïeux.

Humble comme l'enfant, sois brave comme l'homme :
Si jamais le pays parle de ses dangers,
Souviens-toi de Marceau, vertu digne de Rome;
Songe à tant de héros nés bouviers ou bergers!

Enfant que je salue, enfant que je vénère,
Jeune âme ouverte au bien, et close pour le mal,
Sois digne de Rémi, ce père de ton père,
Dont tu reçois le nom sous le sel baptismal.

Celui-là, noble cœur, plein d'une chaude flamme,
A la neige, au soleil, gagnait le pain du jour;
Puis, retrouvant au soir les enfants et la femme,
Sur ses maux oubliés versait ce double amour.

Celui-là, sans faiblir des mains ni du courage,
Menait à huit colliers ses bœufs dans le sillon,
Si ferme et si joyeux, même au déclin de l'âge,
Que sa seule présence était leur aiguillon!

Digitized by Google

Celui-là, non moins saint que le prêtre du temple,
Avant que de se mettre au labeur journalier,
Disait aux serviteurs, émus de son exemple :
« A genoux, mes enfants! commençons par prier. »

Et là, sur le terrain, chaque jour et sans faute,
Debout parmi les siens, en face du ciel bleu,
Calme et grave, il faisait sa prière à voix haute,
Et l'alouette au ciel la répétait à Dieu!

O toi, son petit-fils, homme qui viens de naître,
Enfant à qui les temps peut-être seront lourds,
Imite ce vieillard, imite cet ancêtre,
Et tu seras plus grand qu'un héros des grands jours!

Ton nom ne vivra pas, écrit dans une histoire.
L'histoire à d'autres noms réserve ses faveurs :
Il faut s'être enivré du sang d'une victoire,
Pour être mis au rang des dieux et des sauveurs.

Non; mais dans les échos de l'heureuse vallée
Longtemps il revivra, mieux qu'en un livre d'or;
Et les fils de tes fils, de veillée en veillée,
A l'enfant qui naîtra le rediront encor!

Digitized by Google

VIII

LA TREILLE

La métairie ouvre sa porte
Aux premiers rayons du matin,
Et voici la fermière accorte
Qui paraît au seuil, et qui porte
Dans ses bras un charmant lutin.

Bel enfant que l'aube réveille,
Il rit : les yeux levés en l'air,
Il voit sur sa tête vermeille
Pendre les raisins de la treille
Que le jour frappe d'un éclair.

Digitized by Google

« Mère, dit-il, la grappe est mûre!
(Hier elle était verte encor.)
Mère! aujourd'hui, soyez-en sûre;
Regardez bien sous la ramure
Ce beau fruit noir, ce beau fruit d'or! »

Et la mère en ses bras le dresse,
Les pieds posés contre son sein,
Et l'heureux marmot qui s'empresse
Atteint déjà la branche épaisse,
Déjà saisit le blond raisin.

Il tire à lui grappe et feuillage;
Et mille oiseaux qui, pour la nuit,
S'étaient blottis dans le treillage,
Partent soudain comme un nuage,
Battant des ailes avec bruit.

Et ce réveil et cette enfance,
Et ces fruits mûrs à la saison,
C'est le plaisir, c'est l'espérance...
Et c'est ainsi qu'un jour commence
Autour d'une pauvre maison!

Digitized by Google

IX

VERS LA SAINT-JEAN

Nous sommes au premier des mois lourds et brûlants,
Et la journée enfin se retire à pas lents.
Après l'ardent soleil, qui là-bas traîne encore,
Vient la nuit, cette nuit, faite à moitié d'aurore,
Qui dans le vaste ciel, joyeux de son retour,
D'une main sème l'ombre et de l'autre le jour.
A sa fraîche lueur qui commence à renaître,
L'heureuse métairie ouvre enfin sa fenêtre :
C'est l'heure de la sieste à la brise du soir.
Sur la pierre, au dehors, il est temps de s'asseoir;
Il est temps d'écarter, soit du corps, soit de l'âme,
Ce poids des rudes soins que chaque jour réclame,

Digitized by Google

Et, n'eût-on pour sa part que le pain du glaneur,
De respirer un peu comme un maître et seigneur !

Ainsi fait à cette heure, assis devant sa porte,
Le fermier de chez nous, homme de race forte,
Laboureur jeune encore, au front sévère et doux.
Immobile et pensif, les mains sur ses genoux,
Il aspire, dans l'air égayé de murmures,
Le meilleur des parfums, celui des gerbes mûres !
L'épouse auprès de lui, cœur d'espérance plein,
File, d'un doigt léger, sa quenouille de lin.
A ses pieds, un garçon, l'aîné de la famille,
Apprête en se jouant sa petite faucille.
« Père, voyez ! dit-il en relevant le front,
Et, de son bras courbé, faisant un geste prompt,
Père, est-ce pas ainsi que l'on fauche une gerbe?... »
La mère, à ce propos, rit du bambin superbe.
Le père le regarde avec un tendre orgueil.
Ces trésors de son cœur, réunis près du seuil,
Ces étoiles au ciel dont la fête commence,
Ces bruits errants du soir dans la campagne immense,
Cette nappe d'épis dont les flots onduleux
Roulent, roulent sans fin jusqu'aux horizons bleus
Avec le frôlement d'un lourd manteau de soie,

Digitized by Google

Tout cela dans son cœur met une sainte joie.
J'ignore alors, ô rois! s'il se souvient de vous;
S'il songe à votre gloire, il n'en est point jaloux.
En paix avec son âme et la nature entière,
Il murmure à son Dieu quelques mots de prière,
Et, rêvant aux moissons qui commencent demain,
Sur le front de son fils il repose sa main!

Digitized by Google

X

PENDANT LA MOISSON

En juillet, par le plein soleil,
Cherchant un peu d'ombre, un lit d'herbes,
Des moissonneurs au front vermeil
S'étaient assis près de leurs gerbes.

Sous un vieux frêne hospitalier,
Oubliant le poids des faucilles,
Ils mangeaient, cercle familier
De joyeux gars, de brunes filles.

C'était un charme de les voir
Échanger entre eux les rasades,
Et rompre gaîment leur pain noir,
Et croquer les vertes salades.

Digitized by Google

Le taillis, les eaux, les grands blés,
La terre même qui poudroie,
Autour des groupes attablés
Tout respirait amour et joie.

Deux musiciens passant par là,
Vagabonds d'aspect germanique,
A grands cris on les appela :
« Faites-nous donc votre musique ! »

Eux d'obéir. L'un, svelte et blond,
Figure étrange, mais honnête,
Fit résonner le violon,
L'autre chanter la clarinette.

Sonores échos d'outre-Rhin,
Chansons de l'errante Bohême :
La cigale au bruyant refrain
Se tut, — quoique artiste elle-même.

Que de voluptés à la fois
Pour la friande compagnie !
On eût dit un festin de rois,
Accompagné de symphonie.

Digitized by Google

Quand le duo mélodieux
S'interrompait de courtes pauses,
Les sous pleuvaient à qui mieux mieux
Aux pieds des humbles virtuoses.

Et moi, du seuil de la maison
Regardant la scène à distance,
Je pensais : Montaigne a raison,
« Les gueux ont leur magnificence! »

Digitized by Google

XI

LA MONTRE D'ARGENT

Dans mon village somnolent,
Il est une pauvre boutique
Qu'un plat à barbe de fer-blanc
Désigne à l'œil de la pratique.

Un miroir fêlé sur le mur,
Dans l'angle une étroite étagère.
Entrez; l'artiste, d'âge mûr,
A cependant la main légère.

Monsieur le baron, l'autre soir,
Renversé sur la longue chaise,
En bon prince, offrait au rasoir
Son triple menton d'homme obèse.

Digitized by Google

On causait. Notre hobereau,
Familier suivant sa coutume :
« Quelle heure est-il, mons Figaro ? »
Fit-il, d'un nez blanchi d'écume.

Mons Figaro de son gilet
Tire une montre vénérable,
Et dit l'heure à l'homme replet
Qu'attend un rendez-vous de table.

D'horlogerie humble instrument,
La montre était vieille, était lourde.
Monsieur de rire incongrûment :
« D'où diable tient-il cette gourde?

» — De qui je tiens, dit le barbier,
De qui je tiens cette relique?
De mon père, un ancien troupier,
Soldat mort sous la République! »

L'autre, à ce mot, eut un sursaut
Sous le rasoir du camarade.
De là vient que le nez d'un sot
Fut marqué d'une estafilade.

Digitized by Google

XII

AU PUITS DE MA FERME

Du travail des aïeux, salut, cher monument!
Salut, pierre modeste unie au dur ciment!
Dans notre vieil enclos, qui rarement se ferme,
Je t'aime et te vénère, ô puits de notre ferme !
Et, des marbres taillés pour le faste d'un roi,
Je n'en connais pas un que je préfère à toi.
Là, dans cette humble cour, que pêle-mêle obstrue
Tout l'attirail des champs, herse, râteau, charrue,
Attachant ta poulie à d'informes piliers
Qu'une vigne décore en ses jeux familiers,
Et tandis que sur toi nos antiques platanes
Bercent, aux jours d'été, leurs ombres diaphanes,

Digitized by Google

J'aime à te voir surgir en face de mon seuil,
Et faire à tout venant toujours un bon accueil !

Tu n'es pas de ces puits à bouche étroite et ronde,
Qui vous montrent, là-bas, leur eau sourde et profonde ;
Où l'enfant, qui s'incline et cherche à s'entrevoir,
Saisit son ombre à peine à ce lointain miroir;
Où, quand la lune y jette un reflet solitaire,
On dirait une étoile au centre de la terre.
Non, ta belle onde, à toi, puits creusé sans efforts,
De ta margelle humide atteint presque les bords,
Et la cruche qui plonge, au cri de la poulie,
En peu d'instants remonte... et toujours bien remplie

Par nous et par nos fils, par nos voisins nombreux,
Sois aimé, sois béni, réservoir généreux !
Tu ne prodigues pas seulement ton eau pure
A tout ce groupe humain qu'enceint notre clôture,
A nous, à nos enfants, fronts au soleil brunis,
Aux braves laboureurs sous nos toits réunis ;
Ta largesse est plus ample, et toute la contrée
Vivra, s'il est besoin, par toi désaltérée.

Digitized by Google

Oui, parfois, dans nos champs, pris d'un mortel sommeil,
Août, le mois redoutable, abuse du soleil :
L'astre du haut des cieux darde ses traits, il perce
L'homme et l'arbre et la plante et le sol qui se gerce.
Chaque fontaine rend sa dernière onde; en vain
Le troupeau cherche encore une source au ravin;
Il s'affaisse et languit sur la terre épuisée.
La nuit est sans fraîcheur, l'aurore est sans rosée.
A midi, quand le jour pèse comme un fardeau,
En vain le voyageur mendie un verre d'eau;
Sur les coteaux pierreux, dans les champs nus et ternes,
Tous les puits sont taris et toutes les citernes!
Seul, tu ne taris pas; seul par ce mois ardent,
Tu nous donnes sans cesse un flot surabondant;
Et de ce flot, chez nous, la famille assouvie
Te nomme avec amour : la fontaine de vie!

Que dis-je! c'est alors que, de nos alentours,
A tes larges bienfaits tout un peuple a recours.
Attirés au renom de ta bonté prodigue,
Les lointains habitants braveront la fatigue :
Les filles des hameaux, leur cruche sur le front,
S'acheminent; tu vois se rassembler en rond
Celles du Plan d'Arbois, celles de Trébiane.

Digitized by Google

Tu vois aussi venir, comme une caravane,
Les hommes de labour, soit maîtres, soit valets;
Ils conduisent vers toi leurs chevaux, leurs mulets;
Vers toi les bruns pasteurs de brebis et de chèvres
Amènent leur bétail; et tous, la soif aux lèvres,
De l'aube au soir, pressés dans la poudreuse cour,
S'approchent de ton onde et boivent à leur tour.

Et toi, puits des aïeux, du cristal que tu verses,
Heureux, tu satisfais ces mille soifs diverses. —
Comme un de ces grands cœurs qui, pleins de leur trésor,
Se donnèrent toujours et se donnent encor,
Tu livres sans mesure à quiconque s'approche
Ta belle eau, si glacée au sortir de la roche,
Ta belle eau qui nous vient, par un secret canal,
De je ne sais quelle Alpe au sommet virginal!

Oh! sois toujours ainsi, fontaine hospitalière!
Vieux puits, dont le service a fait luire la pierre!
De nous, de nos voisins, sois l'abreuvoir commun:
Sois le flot qui jaillit pour tous et pour chacun :
Reste à jamais semblable au puits des patriarches,
Où venaient les pasteurs après vingt jours de marches;

Digitized by Google

Entre Cadès et Sur, bienfaisant réservoir;
Fontaine du désert si merveilleuse à voir,
Alors que Rébecca, de sa pudeur parée,
Au sage Éliézer versait l'onde sacrée!

Digitized by Google

XIII

LA SOURCE

Mon pauvre village est en fête,
Hommes et femmes sont joyeux.
Quelle fortune ont-ils donc faite
Qui met ce rayon dans leurs yeux ?

Sur ces hauteurs longtemps arides,
Après des siècles de travaux,
Ils ont trouvé, mineurs avides,
La veine aux jaillissantes eaux.

« C'est elle ! ont-ils crié, c'est elle! »
Et tous, à genoux près du bord,
Disent encore : « Qu'elle est belle !
Et de quel jet cette onde sort !

Digitized by Google

» Du flanc déchiré de la roche,
A bouillons on la voit monter :
Le cœur tressaille à son approche,
Et la bouche a soif d'y goûter ! »

De la bourgade haletante
Dont le soleil gerce les toits,
C'était le vœu, c'était l'attente,
Avortés déjà tant de fois !

Que de labeurs, que de voyages,
Coûtait ici le flot bourbeux
Qui désaltérait cent ménages,
Familles, et jardins, et bœufs !

Là-bas, au creux de la vallée,
Par des sentiers au long détour,
Il fallait, pour une eau troublée,
S'acheminer deux fois le jour :

Les vieillards y menant leur bête
Dont les barils chargeaient le dos,
Les femmes portant sur la tête
Leurs vases de grès, lourds fardeaux.

Digitized by Google

Que l'été mît la terre en cendre,
Qu'un vent glacé soufflât du nord,
Lentement il fallait descendre,
Et remonter avec effort.

Maintenant, on viendra sans peine
Recueillir un flot toujours bleu.
Le village aura sa fontaine
Dressée en face du saint lieu.

Monument au gré des familles,
Chef-d'œuvre d'un humble maçon,
Où puiseront les jeunes filles
Sans interrompre leur chanson.

Tu la verras, devant ta porte,
Dieu qui fécondes le rocher,
Mêler sa voix limpide et forte
Au carillon de ton clocher.

O Seigneur! toi qui désaltères
Chaque brin d'herbe et chaque oiseau;
Toi qui, suivant la soif des terres,
Verses le fleuve ou le ruisseau!

Digitized by Google

Ne borne pas à ce village
Les dons qui coulent de tes mains.
L'onde n'est pas le seul breuvage
Qu'attende la soif des humains.

Durant ces jours mauvais pour l'âme,
Livrés au doute, aux faux savants,
Ouvre à quiconque la réclame
Une autre source aux flots vivants!

Et que tout esprit qui t'implore,
Et que tout cœur penché vers toi,
A tes fontaines boive encore
L'eau jaillissante de la foi!

Digitized by Google

XIV

REGRET

La plaine est devant moi, roulant ses épis d'or.
Ici, le tertre vert où la faneuse dort,
Sur sa gerbe, à l'écart, mollement accoudée.

Vers le sud, un vieux bourg découpe dans les airs
Ses murs démantelés, ses tours, ses toits déserts :
On dirait un hameau de l'antique Judée.

Là, sur le ruisseau clair qui fuit dans les cailloux,
Se penchent les ormeaux, les lentisques, les houx,
Et, d'une berge à l'autre, ils croisent leurs feuillages.

Digitized by Google

Il est midi : le ciel est d'un azur profond.
Nul bruit en ce doux lieu, sinon le bruit que font
Autour des grands pavots les abeilles volages.

Scène heureuse! le cœur, à loisir dilaté,
En savoure le charme et la sérénité.
Un seul regret se mêle à l'extase divine :

Que ne vous baissez-vous, coteaux de l'horizon,
Pour que je puisse voir, du seuil de la maison,
La mer, par vous cachée, et cependant voisine!

Oh! du milieu des champs, sous un ciel calme et pur,
La voir, même de loin, cette nappe d'azur
Où reluit au soleil plus d'une voile blanche!

Voir à travers les bois, diaphanes réseaux,
La grande mer sourire, — et, comme des oiseaux,
Les barques de pêcheurs passer de branche en branche!

Digitized by Google

XV

LE DÉMON DE MIDI

La plaine au loin blanchit et semble une eau qui fume.
Des profondeurs du ciel dont la voûte s'allume,
Juillet lance d'aplomb ses javelots de feu.
On ne sait où marcher sous le grand dôme bleu,
Pas une ombre; partout les ardeurs sont égales.
On s'arrête, on n'entend que le chœur des cigales,
Que ce cri continu comme un scintillement,
Et qui semble ajouter à l'éblouissement.

Le bois seul, au passant qui du grand jour s'exile,
Offre de ses rameaux l'impénétrable asile.
Frais ombrages, salut! Le promeneur enfin

Digitized by Google

Peut respirer, choisir un lit de gazon fin,
Admirer, à travers les arcades sans nombre,
Ce jour mystérieux que tamise leur ombre,
Voir les chênes touffus se mêler aux pins verts,
Et, paresseusement, rêver les yeux ouverts.

A son rêve pourtant imprudent qui se livre!
L'influence des bois est puissante, elle enivre.
Tel honnête croyant qui, sans songer à mal,
Voulait fuir seulement un soleil tropical,
Pour peu qu'il ait traduit un demi-chant d'Homère,
Se prend à regretter mainte folle chimère.
Il pense que les dieux — ainsi pensait Boileau —
Ne méritaient pas tous d'être jetés à l'eau,
Et que du moins, au jour des rigueurs vengeresses,
Il eût été courtois d'épargner les déesses!

Alors, s'il voit briller dans l'épaisseur du bois
Une blanche lueur, — si, prenant une voix,
Les brises de midi courent dans les feuillées :
« Oh! dit-il, est-ce vous, seriez-vous réveillées,
Nymphes au pied furtif, dryades, folles sœurs,
Que poursuivaient jadis les faunes ravisseurs?
Daphné, Syrinx, Églé, dans l'ombre verte et douce,

Digitized by Google

Venez-vous près de moi vous jouer sur la mousse,
Ou, dans cette fontaine au transparent bassin,
Vous plonger à demi, jeune et folâtre essaim ?
Cherchant pour ta ceinture un feston de liane,
Vas-tu venir, Cypris? Et toi, fière Diane,
Vais-je te voir passer, telle qu'au temps ancien,
Quand sonnait à ton dos le carquois lycien,
Et que, par le soleil la gorge un peu brunie,
Tu menais sur l'Ida tes chiens de Laconie ? »

Digitized by Google

XVI

LE RAMEAU DE PIN[1]

C'est ici qu'oublieux des soucis que l'on porte,
Volontiers on s'arrête à moitié du chemin.
C'est ici qu'un vin clair égaye et réconforte :
Ainsi l'indique au moins cette branche de pin
Suspendue à la porte.

Braves gens qui passez, faites halte un moment;
Tout pénètre en ce gîte, excepté la tristesse.
Cette branche de pin, signe agreste et charmant,
Le dit; et, sur le seuil, le regard de l'hôtesse
Le dit également.

1. Enseigne des cabarets rustiques, en Provence.

Digitized by Google

Bonne et clémente femme, à ce qu'apprend l'histoire !
Un enfant, depuis peu, d'en haut lui fut donné :
Et tandis que le drôle est à son sein d'ivoire,
Elle, qui d'une main soutient le nouveau-né,
De l'autre verse à boire.

Sous le beau ciel romain dont l'azur toujours luit,
Telle on put voir sans doute et telle on voit encore
Cette cabaretière en son mince réduit,
Où Virgile, parfois, allait vider l'amphore,
Par Horace conduit !

Les gens connaissent donc la porte hospitalière;
De tout le voisinage ils arrivent le soir;
Et là, sous le treillis de pampres et de lierre,
Ils réclament sans gêne, empressés de s'asseoir,
L'hôtesse familière.

Par le soleil du jour le front moite et noirci,
L'ouvrier des sillons y vient reprendre haleine.
Le maître de la ferme entre et dit : « Me voici ! »
Le faneur s'y repose au retour de la plaine,
Et la faneuse aussi.

Digitized by Google

Surpris dans mon sentier par la soif qui me gagne,
J'entre donc à mon tour et prends place au banquet ;
Et moi, qui ne boirais ni xérès ni champagne,
Je hume avec amour le rustique bouquet
De leur vin de campagne.

Et, ce vin du pays, je le bois sans façon
A toi, faneur des prés ; à toi, faneuse brune !
Laboureur, aux épis que rendra la moisson !
A vous enfin, l'hôtesse ! et puis à la fortune
De ce cher nourrisson !

Digitized by Google

XVII

L'ÉTUDE

Sous la treille, à midi, pendant que la maison
Repose, et que les blés, jusques à l'horizon,
Sous ce vent frais et doux qui chaque jour s'élève,
Roulent comme des flots attirés par la grève,
L'un près de l'autre assis, tous deux gardent le seuil :
Tous deux, l'aimable enfant, au front pur, au bel œil,
Garçon qui sur sa joue a des teintes vermeilles,
Et le grand chien de chasse aux pendantes oreilles.
Un livre est sous leurs yeux, un volume latin
Que le maître à l'enfant confia ce matin.
Il s'agit d'épeler, sur l'ordre du digne homme,
Ce gros livre un peu lourd, plein des fastes de Rome;
D'y connaître Tarquin, d'y fréquenter Brutus,

Digitized by Google

Et de s'y bien nourrir des antiques vertus. —
Or l'enfant, dont cet ordre a glacé le sourire,
Lit tout bas, et le chien lui-même semble lire.
L'écolier, par moments, relève un peu le front.
L'étude a bien son prix, mais un rien l'interrompt :
Pour qu'on néglige enfin les Volsques, pour qu'on laisse
Rentrer sournoisement le mari de Lucrèce,
Ou le fier Scævola s'approcher du brasier,
Que faut-il ? Qu'un oiseau chante dans le rosier,
Qu'un papillon, dont l'aile au hasard se gouverne,
Vienne poser son vol sur un brin de luzerne !
Au contraire, le chien, qui d'ailleurs se fait vieux,
Le brave et digne chien ne quitte pas des yeux
Son *De Viris,* ouvert largement sur la pierre.
A son air immobile, au pli de sa paupière,
On dirait qu'à défaut de l'indolent garçon
Il veut au moins apprendre un peu de la leçon.

A la fin cependant, pris de fatigue, il bâille ;
Et son voisin alors : « Travaille, ami, travaille !
Quiconque est paresseux ne saura jamais rien.
Je ne te parle ainsi, d'ailleurs, que pour ton bien, »
Comme dit quelquefois, quand je dors sur la table,
Mon maître Blazius, un savant redoutable !

Digitized by Google

XVIII

L'ODEUR DES FOINS

Le jour baisse; les pins, qu'un vent tiède balance,
Du couchant sur nos fronts bercent les reflets d'or;
Le vallon se recueille et le champ fait silence :
Dans le pré cependant les faneurs sont encor.

Les laboureurs lassés, remontant à la ferme,
Ramènent les grands bœufs au pesant attirail;
Chacun songe au repos, chacun rentre et s'enferme;
Les faneurs dans le pré sont encore au travail.

Les voyez-vous là-bas, au bord de la rivière,
Marcher à pas égaux, d'un rhythme cadencé?
Ils mettent à profit ce reste de lumière
Pour finir le travail dès l'aube commencé,

Digitized by Google

Sous le feu du soleil, sans trêve ni relâche,
Ils ont coupé les foins au village attendus;
Ils ne partiront pas sans achever leur tâche :
Ils veulent qu'à la nuit tous leurs prés soient tondus.

De la rapide faux l'éclair par instants brille,
A travers la distance il éblouit nos yeux;
Par instants, une voix d'homme ou de jeune fille
Arrive à notre oreille en sons clairs et joyeux.

Dans le calme du soir, il fait bon de l'entendre !
Il fait bon d'aspirer, dans un air frais et doux,
Ces odeurs de gazons, ces parfums d'herbe tendre
Qui, du talus des prés, s'élèvent jusqu'à nous !

Le jour s'efface au loin ; ses lueurs étouffées
Meurent sur les hauteurs, s'éteignent sur les eaux;
Et chaque vent qui passe apporte par bouffées
L'enivrante senteur des herbes en monceaux.

Et ce qu'on ressent là, c'est un calme suprême,
C'est une volupté sans ardeur ni transport,
C'est le recueillement de la nature même,
Qui, sous l'aile de Dieu, confiante s'endort !

Digitized by Google

XIX

JASMIN

« J'ai nom Jasmin : clopin-clopant,
Je m'achemine.
Clopin-clopant, je vais grimpant
Sur la colline.

« Un pied trop long, l'autre trop court :
Ma personne étant ainsi faite,
Je ne suis pas le dieu d'amour,
Et mainte fille me rejette.
Hélas ! en me mettant au jour,
Ma mère, étiez-vous donc distraite ?

Digitized by Google

« J'ai nom Jasmin : clopin-clopant,
Je m'achemine.
Clopin-clopant, je vais grimpant
Sur la colline.

« Mon métier pour moi n'est pas bon :
Garder un troupeau qui m'échappe.
Quand un cabri fuit, bond par bond,
Faut-il pas que je le rattrape ?
Aussi, malheur au vagabond...
Les témoins savent si je tape !

« J'ai nom Jasmin : clopin-clopant,
Je m'achemine.
Clopin-clopant, je vais grimpant
Sur la colline.

« Qu'un autre, avare de sa peau,
En lieu tranquille mange et dorme.
Je voudrais, moi, sous le drapeau,
M'aligner en bel uniforme.
Mais, pauvre gardeur de troupeau,
Tu seras mis à la réforme !

Digitized by Google

« J'ai nom Jasmin : clopin-clopant,
Je m'achemine.
Clopin-clopant, je vais grimpant
Sur la colline.

« Si je n'ai pas l'air d'un vainqueur,
Si je suis écourté de taille,
Je marche du moins droit du cœur,
Et n'entends pas que l'on me raille.
Demandez à Roch, le moqueur,
Ce que je vaux à la bataille.

« J'ai nom Jasmin : clopin-clopant,
Je m'achemine.
Clopin-clopant, je vais grimpant
Sur la colline.

« Les vers que je vous chante là,
Ce n'est pas moi qui les compose.
Un oiseau, qui vers moi vola
Sur un arbuste en fleurs tout rose,
Un jour d'avril, me les siffla.
Le plus souvent je parle en prose.

Digitized by Google

« J'ai nom Jasmin : clopin-clopant,
Je m'achemine.
Clopin-clopant, je vais grimpant
Sur la colline. »

Ce disant, je le vis, drapé d'un court manteau,
Dessiner son profil au sommet du coteau.
Une plume de coq à son feutre nouée
Frissonnait dans l'azur, par le vent secouée.
Suivi de ses chevreaux qui marchaient en broutant,
Vraiment il avait l'air d'un petit capitan.
Son chien l'accompagnait, songeant : « Quel noble maître ! »
Puis, chef et peloton, je les vis disparaître
Au versant du coteau. Le chant aérien
S'éloigna lentement. Je n'entendis plus rien ;
Sinon, de temps en temps, quelques notes ailées,
Ou quelques vagues sons de clochettes fêlées.

Digitized by Google

XX

LA FILLE DU MEUNIER

Grande rumeur chez nous ! Depuis une semaine,
Un fuyard d'outre-mont à la justice humaine
Se soustrait dans nos bois. Jasmin, qui l'a vu, dit
Qu'il a les yeux, les traits, la taille d'un bandit.
Marion, l'autre jour, courant après sa chèvre,
Ne fit que l'entrevoir, elle en garde la fièvre.
« Il est affreux, dit-elle, et pourtant jeune encor !
Pâle, avec un regard qui vous saisit d'abord. »

Cet homme, affirme-t-on, pris de rage insensée,
A d'un couteau jaloux tué sa fiancée.
De nos bois maintenant le labyrinthe obscur
Prête au noir fugitif un asile peu sûr.

Digitized by Google

S'y cache-t-il au flanc d'une grotte profonde ?
Y poursuit-il sans fin sa course vagabonde ?
C'est un secret pour tous : des épaisseurs du bois
La justice revient elle-même aux abois.

Non loin de la forêt, à Menerbe, une fille
Demeure, franc lutin gâté par sa famille.
On n'imagine pas l'audace de ses tours.
Son père, gros meunier, qui l'eut en ses vieux jours,
Philosophe d'ailleurs pétri de tolérance,
Prétend qu'elle a le cœur bon... malgré l'apparence.
Du haut de son œil noir et de son nez malin,
Elle mène à son gré la ferme et le moulin.
Ainsi faite, unissant les caprices aux grâces,
On juge si les cœurs sont nombreux sur ses traces.

Le fils du magister, depuis tantôt deux ans,
Le premier se distingue entre ses courtisans.
Honorable parti. Tout le monde à Menerbe
Vante les qualités du soupirant imberbe :
Il a par sa candeur des airs de séraphin,
Il est très-haut de taille, il sait écrire en fin;
Quand son père, parfois, s'absente de la classe,
Suppléant grave et digne, il occupe sa place,

Digitized by Google

Aux petits villageois montre le rudiment,
Et les chiffres ; le tout catégoriquement.
Quand le maire a besoin d'enfanter un prodige
De style officiel, c'est lui qui le rédige.
Si les docteurs du lieu, le soir, près du tison,
Viennent à discuter un vice d'oraison,
Modestement il touche au problème et le tranche.
L'aimable jouvenceau cueille à plus d'une branche ;
Il chante en faux-bourdon, choriste renommé.
Il a mille vertus ; bref, il n'est pas aimé.
Déplorable fortune ! il pleure, il se désole :
Elle en rit ; puis, le soir, la cruelle s'envole ;
Au plus épais du bois elle s'ouvre un chemin,
Elle porte au bandit le pain du lendemain.

Le digne magister ne peut en rien comprendre
Qu'on préfère à son fils un homme bon à pendre.
Père et fils, chaque jour, aux confins de leur champ
Se promènent. Tous deux gémissent en marchant.
C'est au soleil qui tombe, heure mélancolique :
Et, tandis que leur ombre, à sa lumière oblique,
Allonge sur les prés des jambes en fuseaux,
Leur entretien se mêle au concert des oiseaux.
Le discours change peu. L'un dit : « Hélas ! mon père ! »

Digitized by Google

Et l'autre lui répond : « O la femme ! ô vipère !
— Qu'en dites-vous ? » reprend le jeune clerc savant.
Et le père répond : « Ni l'éclair, ni le vent,
Ni le reflet de l'eau qui sur les feuilles brille,
Ne sont plus fugitifs que le cœur d'une fille !

— J'en mourrai de douleur !

— O mon fils, ne meurs pas !
Viens, rentre à la maison : c'est l'heure du repas.
Cette fumée au ciel qui s'élève du chaume
Nous invite.

— Non, non, riposte le fantôme.
Que la fumée au ciel s'élève du foyer,
Cela m'est bien égal, j'aspire à me noyer.

— Que dis-tu, malheureux ?

— Je veux qu'elle me voie
Périr, puisqu'elle en fait sa criminelle joie ! »

Et longtemps tous les deux, sur le mode alterné,
Recommencent. *Amant alterna camenæ !*

Digitized by Google

XXI

A UN BIBLIOPHILE

Que les dieux punisseurs se lèvent en courroux !
Que tous les châtiments viennent fondre sur vous
Comme une légion sinistre,
Sur vous, savant de peu, gentilhomme de rien,
Érudit au cœur sec, dernier voltairien,
Vieux seigneur doublé de vieux cuistre !

Au penchant de nos monts, vous possédiez un bois
Magnifique, un vrai parc digne des premiers rois,
Digne de notre ancienne Gaule.
Les chênes par milliers y croissaient, vigoureux,
Immenses, fiers des jours sans nombre qui sur eux
Pesaient sans courber leur épaule.

Digitized by Google

Ils étaient vénérés de tous les alentours,
Ils en étaient chéris. Que de jeunes amours
S'étaient abrités sous leur ombre !
Que d'oiseaux sous la feuille on entendait jaser !
En juin, qu'il était bon d'aller s'y reposer,
Comme en un temple frais et sombre !

Troncs sacrés, rameaux saints! Tout homme à leur aspect
S'inclinait ; vous seul, vous, étranger au respect,
Vous avez dit : « Qu'on m'en délivre !
Avec l'or qu'ils feront, j'aurai pour mes travaux
Un amoncellement de volumes nouveaux ;
Un arbre ne vaut pas un livre. »

Érostrate caduc, mêlé de Trissotin,
Vous avez dit cela, je ne sais quel matin
Que vous sortiez d'un mauvais rêve.
Aussitôt, sous les bras de trente bûcherons,
Les rameaux sont tombés, les rameaux et leurs troncs,
Hélas ! tout débordants de séve.

Les nymphes, qui dansaient et qui chantaient en chœur,
Ont pleuré. Les sylvains meurtris, frappés au cœur,
Ont maudit vos ordres stupides.

Digitized by Google

Dans les lieux souterrains dont le roc s'est fendu,
Dans les antres en deuil, nous avons entendu
Les anathèmes des druides.

Des livres, beau trésor ! Des livres, ah ! vraiment,
Nous avons bien besoin de cet entassement
D'orgueil et de science vaine !
Quel livre vaut un arbre auguste et tout en fleurs !
L'homme fait en six mois un livre, et des meilleurs;
Dieu met cent ans à faire un chêne !

Imbécile vieillard qui fûtes sans pitié,
Savant aveugle et sourd, vous serez châtié
Pour tout le mal que vous nous faites.
Les dieux par vous frappés sauront venger leurs droits.
Les chênes en tombant vous l'ont dit de leur voix,
Et vous savez qu'ils sont prophètes !

Quand vous voudrez dormir, qu'un sylphe ingénieux
Tiraille votre barbe et les cils de vos yeux;
Qu'il mette à vos pieds de la glace.
Quand vous serez assis à table, homme glouton,
Qu'il fasse retomber jusqu'à votre menton
Vos cheveux faux, blonde filasse.

Digitized by Google

Quand vous compilerez avec acharnement
Un de ces vieux auteurs payés si follement
Par vos caprices pédantesques,
Que, renversant les mots, l'ironique lutin
Au grec le plus attique, au plus savant latin
Donne à vos yeux des sens grotesques.

Enfin, quand vous aurez quelque dix ans de plus,
Puissiez-vous, ruiné, misérable, perclus,
Durant l'hiver assis par terre,
Redemander en vain un seul fagot de bois,
Et vous voir obligé, pour chauffer vos vieux doigts,
De mettre au feu votre Voltaire!

Digitized by Google

XXII

LE TRIOMPHE DE VÉNUS

Dans les fleurs, au soleil, regardez-la s'étendre;
Regardez-la cambrer ses reins souples et forts :
Les gazelles n'ont pas cet œil limpide et tendre,
Les colombes n'ont pas la blancheur de ce corps.

Elle porte un collier simple et de couleur noire,
D'un plus riche ornement n'ayant aucun souci.
Elle aime qu'une main sur son beau flanc d'ivoire
Se promène; ses yeux semblent dire merci.

Qu'elle est belle ! Au rayon du jour qui la caresse,
On voit toute sa peau sensuelle frémir.
Les yeux à demi clos, soit plaisir ou paresse,
Sur le tiède gazon elle semble dormir.

Voyez cette attitude, admirez cette pose.
Qu'elle dessine bien sa hanche et son beau col!
Paresseuse elle rêve, ouvre sa bouche rose,
Bâille, et de temps en temps gobe une mouche au vol.

O Vénus, car tel est votre nom, chien superbe
(Et d'autres se plaindront de le voir profané),
A quoi donc pensez-vous, ainsi couché dans l'herbe?
Est-ce au récent honneur qui vous fut décerné?

Par les plateaux couverts de rocs et de broussailles,
Par les ravins pierreux, le bois sauvage et dru,
Franchissant, d'un seul bond, taillis, pans de murailles,
Elle avait, ce jour-là, si bravement couru;

Elle avait éventé si bien toutes les traces,
Si bien dans les buissons fourré son fin museau,
Que le maître au logis rapportait six bécasses,
Plus un coq de bruyère, en nos cieux rare oiseau!

Cet homme est un chasseur connu dans la contrée,
Braconnier si l'on veut, si l'on veut maraudeur,
Mais fier sous le haillon, la taille exagérée,
Et donnant à son verbe un accent de grandeur.

Digitized by Google

Des choses de la Fable ayant quelque teinture,
Il va distribuant les noms olympiens :
Jupiter et Junon, Mars, Apollon, Mercure.
L'Olympe avait de quoi nommer beaucoup de chiens.

Or, quand le franc chasseur eut dénoué sa guêtre,
Quand il eut détaché son poudreux attirail,
Il sourit à sa bête, et, du ton d'un bon maître :
« Sois tranquille, dit-il, je paîrai ton travail.

» Aux courses de Ceyreste, autrefois j'eus la gloire
De remporter le prix ; ah ! j'étais jeune alors !
Ce fut un plat d'argent : serré dans mon armoire,
Ce plat et deux couverts sont mes humbles trésors.

» Si le roi, par hasard, passait par ce village,
On dit qu'il servirait pour le repas du roi.
Eh bien, royale bête, à l'heure du potage,
Le roi ne venant pas, il servira pour toi. »

Et, comme l'avait dit l'homme à la gibecière,
Quand on dîna le soir sous le toit indigent,
Vénus à son côté, sans en être plus fière,
Mangea son pain trempé dans le grand plat d'argent.

Digitized by Google

XXIII

CE QUI SE DIT DANS LES BRANCHES

Mille dialogues variés.
ARISTOPHANE.
(La comédie des *Oiseaux*.)

Un orage d'été, grêle, foudre, aquilon,
Avait, toute la nuit, roulé sur le vallon.
La blancheur du matin commençait à renaître;
A ce pâle rayon j'ai rouvert ma fenêtre,
Et me suis accoudé, l'œil tourné vers l'azur.
L'Orient déjà clair annonçait un jour pur,
Et rien ne s'entendait, que ce reste de pluie
Qui tombe des rameaux quand le vent les essuie.

Digitized by Google

Enfin le jour s'est fait, le radieux soleil
A donné dans les nids le signal du réveil;
Et voilà qu'aussitôt, des bois et des broussailles,
Du rebord de nos toits, du creux de nos murailles,
De la terre et de l'air, des sillons, des halliers,
Les voix, les cris, les chants sont sortis par milliers :
Bruyante effusion, sans relâche agrandie,
Dont mon oreille était d'abord comme assourdie ;
Mais, en écoutant mieux ce tumulte d'accents,
On finit par trouver à chaque voix un sens.
Ces gazouillements sourds dans les branches fleuries
Ne sont pas de vains bruits, ce sont des causeries;
Ces mutuels accords, paroles d'amitié;
Ces cris, à moitié doux, sévères à moitié,
Querelles de l'amour, disputes de ménage;
Ces murmures railleurs, propos de voisinage.

Vrais oiseaux du bon Dieu, l'œil tourné vers l'éther,
La plupart commençaient par dire leur *Pater*.
Cela fait, caquetant, voletant à la ronde,
Ils vaquaient sans scrupule aux choses de ce monde.
Les uns, faibles encore, aux grands faisaient leur cour.
Les égaux se jetaient un familier bonjour.
Sur la tuile du mur, une bergeronnette

Digitized by Google

Appelait sa compagne. Un faucon malhonnête
Disait, en s'abattant sur un pierrot plaintif :
« Vrai Dieu ! l'air du matin est très-apéritif ! »

Deux linots, près de moi, parlaient d'un arbre à l'autre :

« Comment va la santé, cher confrère ?

— Et la vôtre ?

— Pas trop mal, Dieu merci. Quelle nuit cependant !
Le ciel ne fut jamais plus noir et plus grondant !
Avez-vous de la nue entendu le vacarme ?

— Non; j'ai dormi tranquille, en sage exempt d'alarme.

— Dites en sourd, confrère. On le devient à moins !
Verdons qui m'écoutez, je vous prends à témoins. »

Un des interpellés, la plume encore humide,
Vint se poser près d'eux, et, d'une voix timide :

« Ah ! pour moi, disait-il, j'ai trop bien entendu
Le terrible fracas. J'en étais confondu.
Peu doué de courage et de philosophie,

Digitized by Google

A la nuit la plus calme en tremblant je me fie.
L'ombre a pour moi toujours des épouvantemen s :
Aux moindres voix de l'air dans les rameaux dormants,
A la moindre clarté qui jusqu'à moi pénètre,
La fièvre, j'en conviens, agite tout mon être.
Par une telle nuit, jugez de mon effroi !
Les peureux sont vraiment à plaindre, croyez-moi !

— Ne vous étonnez pas que Dieu vous soit sévère,
Criait un courlis sombre, orateur qu'on révère.
Les vices, les méfaits, multipliés chez vous,
N'ont que trop allumé le céleste courroux.
Bouvreuils à qui je parle, et vous, fauvettes, cailles,
Dieu sait ce qui se passe à l'ombre des broussailles;
Le diable en rit chez lui, préparant ses fourneaux.
Ne m'interrompez pas : silence aux étourneaux !
Convoitise, paresse et luxure notoire,
Je le dis à regret, souillent mon auditoire.
Les petits passereaux naissent tout pervertis.
Oiseaux, malheur à vous, je vous en avertis.
Si vous ne profitez de l'heure qui vous reste,
Le sort qui vous attend sera le plus funeste :
L'ennemi n'est pas loin, j'aperçois le chasseur;
Et qui voit le chasseur prévoit le rôtisseur ! »

Digitized by Google

Tandis que mon courlis prêchait, une alouette
Rêvant à ses amours achevait sa toilette,
Et deux pigeons, posés sur le toit du hangar,
Échangeaient en sournois un langoureux regard.

Un corbeau, se plaçant près du saint personnage,
A sa propre vertu rendait bon témoignage :

« Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur. »

Sur quoi ses compagnons le bafouaient en chœur.

Pinsons, chardonnerets, rouges-gorges, mésanges,
Tenaient en même temps mille propos étranges.
Une pie élevait la voix; un roitelet
Demandait la parole : « Écoutez, s'il vous plaît;
Tout petit que je suis, j'ai quatre mots à dire. »
Mais, au lieu de silence, on faisait un long rire.

« Il est, près d'une source au limpide miroir,
Une jeune colombe heureuse de s'y voir,
Chantait un oiseau blanc, caché sous la ramée;
Il est, près d'une source, une colombe aimée.
Du jour où je la vis mon repos fut perdu.

Digitized by Google

J'ai langui, j'ai pleuré, je me suis morfondu.
Colombe sans pitié, voulez-vous que je meure?
S'il le faut, du trépas je devancerai l'heure.
Trois chemins au tombeau devant moi sont ouverts :
Je puis sur le roc vif tomber du haut des airs;
Je puis plonger dans l'onde, une pierre à la patte;
Manger de certaine herbe, ou de quelque acétate;
Je puis, je l'oubliais, mourir aussi de faim.
Laquelle de ces morts choisirai-je à la fin?
Difficulté du choix, cruelle alternative!
Hélas!... dans l'embarras, autant vaut que je vive! »

Cependant, à son fils, oisillon faible encor,
L'hirondelle enseignait l'art du vol, de l'essor.
Penchée au bord du nid : « Courage, ouvre ton aile!
Vois-tu comme je fais?... à ton tour, disait-elle,
Lance-toi,... pars...

— Hélas! répondait l'écolier,
Impossible; je sens la terreur me lier.
Le vertige me prend, rien qu'à voir cet abîme.

— Eh bien, ferme les yeux, enfant pusillanime!
Tu n'as qu'à te laisser tomber de ton seul poids;

Digitized by Google

Cela n'est malaisé que la première fois;
La seconde, on voltige, et la troisième, on plane.
Regarde cet air bleu, ce grand ciel diaphane :
N'en es-tu pas séduit ? songe au plaisir d'aller,
D'explorer cent pays dont on entend parler.
Veux-tu languir, honteux ? vieillir dans ta coquille ?
Il s'agit de l'honneur de toute une famille ! »
La mère, en prononçant cette péroraison,
Tout à coup le poussa du bord de sa maison.
L'oisillon dans les airs tombait à l'improviste.
Il ne fit, au début, qu'une mine assez triste;
Plongea cinq ou six fois; enfin, s'aventurant,
Là-haut tout comme un autre il sut tenir son rang.

Écoutons maintenant ce pierrot pindarique
Qui s'est fait, sur le toit, un trépied d'une brique;
Écoutons ce début de poëte naissant
Que le merle jaloux vient siffler en passant :

« Père du jour, dit-il, auteur de l'harmonie !
D'un moineau qui t'invoque échauffe le génie.
Par toi brillent aux yeux les oiseaux et les fleurs;
Par toi le grain fourmille et les fruits sont meilleurs;
Par tes mains allumé, dans les cœurs l'amour flambe.

Digitized by Google

Inspire, inspire-moi, Phœbus, un dithyrambe.
Et fais mourir d'envie, ô Phœbus-Apollon,
Tous les autres moineaux de ce sacré vallon! »

Voilà ce qu'un matin, mal éveillé peut-être,
J'entendais dans le bois du bord de ma fenêtre;
Voilà de quelle sorte, ô bouvreuils, ô pinsons,
Oisif, je m'amusais à noter vos chansons.
Heureux le traducteur qui de vos confidences
Rendrait sans trahison l'esprit et les cadences!
Moi, j'ai fait, j'en ai peur, comme cet écolier
Qui, dans un lourd patois gauchement familier,
Défigurant les vers de Virgile ou d'Horace,
Soulève autour de lui les rumeurs de la classe...

Digitized by Google

XXIV

GRACE POUR CELUI-CI

Douze oiseaux se sont pris ! douze, un rôti complet !
Les voilà suspendus à ton mince filet ;
Leur aile aux mailles s'embarrasse.
Réjouis-toi, chasseur ; le coup n'est pas commun.
De ces captifs, pourtant, chasseur, il en est un
Dont j'implore à genoux la grâce !

Si tu n'as pas le flanc doublé d'un triple acier,
Si tu n'as pas le cœur d'un Sarmate grossier,
En toi si quelque pitié vibre,
Lâche ton prisonnier, qu'il reprenne l'essor :
Aux sources, aux taillis, aux cieux qu'il aille encor,
Qu'il aille encor, joyeux et libre !

Digitized by Google

Criant d'une aigre voix, modestement vêtu,
Ce chétif prisonnier, chasseur, le connais-tu?
Sais-tu le nom dont il se nomme?
C'est l'artiste sacré des belles nuits d'amour;
C'est le plus doux chanteur connu jusqu'à ce jour
Entre tous ceux qu'applaudit l'homme!

Variables destins! — sitôt que meurt l'été,
De son sublime chant l'oiseau déshérité
Perd avec lui gloires et fêtes.
Sous la bise qui souffle il erre à demi mort.
Hélas! dans leur automne, est-ce donc là le sort
Que Dieu fait à tous ses poëtes?

En souvenir des chants cette année entendus,
Et dans l'espoir de ceux qui nous seront rendus,
Chasseur, ouvre la main, qu'il vive! —
N'en déplaise à Toinon qui me le rôtirait,
Disant qu'un rossignol, chez un homme distrait,
Passe au besoin pour une grive.

Digitized by Google

XXV

LA POÉSIE LATINE

A M. GÉRUZEZ.

Comme je déjeunais, ce matin, sous un hêtre,
Le piéton m'a remis ton épître, cher maître,
Et c'est au bruit de l'arbre agité d'un frisson,
Au murmure d'une eau courant sous le gazon,
Que j'ai lu cette prose, où le bon sens fidèle
A l'essor de l'esprit dont il emprunte l'aile.
Tu veux donc que je dise et quels sont mes travaux,
Et quels auteurs je lis, quels chefs-d'œuvre nouveaux.
Mon travail, le voici : je laboure et je sème;
De drainage ou d'engrais j'étudie un système;
Réparateur du mal qui s'est fait autrefois,

Digitized by Google

Je rends à mes coteaux la parure des bois;
Je cherche, espoir trompeur, dans le sein de la roche,
Quelque fleuve inédit qui fuit à mon approche;
D'une étable, où nos bœufs ont un abri peu sûr,
Je rajuste le toit et je soutiens le mur.
Voilà quels sont mes soins, ami, telle est ma tâche.
A de pareils labeurs peu de gloire s'attache;
Ils ne sont pas de ceux qui vous mettent au front
Ce feu dont les éclairs au loin rejailliront;
Mais ils font que, du moins, on redescend la vie,
Calme, le cœur exempt de regrets ou d'envie;
Ils font que chaque soir, de bonne heure, on s'endort
Sans dire au lendemain : « Fais-nous un autre sort! »

Quant aux nouveaux écrits dont l'heureuse lecture
Me délasse, au besoin, de mon agriculture,
Ils ont bien deux mille ans, si je sais calculer.
Deux mille ans! cela vaut la peine d'en parler;
Et de vos livres neufs, qu'à Paris chaque aurore,
Chez Lévy, chez Dentu, chez Didier voit éclore,
En connaît-on beaucoup, dans leur première fleur,
De plus frais à l'esprit, de plus jeunes au cœur,
Que ces livres, ornés d'une éternelle grâce,
Qui portent les vieux noms de Virgile et d'Horace?

Digitized by Google

Je les lis tour à tour, je les prends à la fois;
Ambroisie ou nectar, à longs traits je les bois.
Arrivant de Paris, en vain frappe à ma porte
Un volume orgueilleux du beau titre qu'il porte;
Le nomade facteur qui dessert nos cantons
Me laisse dix journaux avec leurs feuilletons;
Le volume attendra le coup d'œil qu'il demande,
Les journaux négligés dormiront sous la bande;
Il importe avant tout, courant aux moins pressés,
D'aller aux deux anciens toujours recommencés.

Ce charme, qui chez eux de plus en plus me gagne,
Campagnard, c'est surtout l'amour de la campagne.
Tous deux l'aiment, tous deux la chantent dans leurs vers,
L'attrait semble uniforme, il est pourtant divers.

Quoique épris des vallons dont il fait son asile,
Horace y garde encore un parfum de la ville.
Sur l'avis qu'a donné Musa son médecin,
Il est venu chercher le repos, un air sain,
Les soins recommandés à son corps peu robuste,
Enfin l'oubli de Rome... et peut-être d'Auguste.
Rome avait des fâcheux sans nombre autour de lui :
Des plaideurs qui, l'aurore ayant à peine lui,

Digitized by Google

Entraient dans son alcôve, inutile refuge,
Et, pressants, l'adjuraient de courir chez leur juge;
Des amis vrais ou faux qui, dans l'occasion,
Auprès d'un usurier prenaient sa caution;
D'autres qui l'abordaient en plein vent sur les places,
Lui disant : « Savez-vous quelque chose des Daces?
Rien ne vous est secret à vous l'ami des grands. »
Enfin, suprême ennui, tels confrères errants
Qui venaient, au Forum, l'arrêter par la toge,
Et, déclamant leurs vers, en attendre l'éloge.
Il a fui : verts coteaux, collines de Tibur,
Il a couru vers vous, cherchant un abri sûr.
Il vous a retrouvés, rochers de Blandusie,
D'où ruisselle à sa voix le flot de poésie!
Et toi, vallon d'Ustique, asile retranché,
Au pays des Sabins recoin le plus caché!

Il vit là, revêtu de paix et de mystère,
Comme un sage, et pourtant comme un propriétaire :
Levé de bon matin, pour être plus dispos,
Il visite son pré, sa vigne, ses troupeaux;
Pour obtenir du ciel une moisson plus jaune,
Il offre une brebis à Cérès, au dieu Faune;
Tibur n'absorbe point, d'ailleurs, tout son esprit :

Digitized by Google

Même sous les splendeurs de mai qui refleurit,
Rome est encor, parfois, de là-haut regardée.
Il attend de Mécène une lettre attardée;
Il songe à ses amis et voudrait les avoir;
Car à quoi bon les fleurs et les fruits du terroir,
Si, pour mieux en goûter le charme plus intime,
On ne sent près de soi Lollius ou Septime?
Que dis-je, les amis? est-il fête ici-bas
Digne d'emplir le cœur, si l'amour n'en est pas?
Accourez, Tyndaris, et Glycère, et Lydie!
Viens, brune Phidylé! viens, blonde Gratidie!
Enfin toi, dont le rire est si plein de douceurs,
Accours, ô Lalagé! belle parmi tes sœurs.
La lune brille au ciel; sur les herbes naissantes,
Dansez, nymphes des bois! dansez, Grâces décentes!

Le temps fuit cependant; déjà le ciel plus gris
Souffle un premier vent froid sur les pampres flétris;
Du Soracte neigeux on voit blanchir la crête :
Dès lors, adieu les champs! — Ainsi vit le poëte;
Ainsi Rome et Tibur se partagent ses jours;
Ainsi, même au désert, préoccupé toujours
De Rome qui partout, malgré lui, l'accompagne,
Horace est campagnard, — Virgile est la campagne!

Digitized by Google

Oui, la verte étendue et son vaste horizon;
La campagne, à toute heure et dans toute saison;
La campagne sereine, oublieuse, immobile,
Et que jamais ne trouble un écho de la ville.
Oui, les grands ceps chargés de grappes, les vergers,
La plaine et ses épis émus de vents légers;
Les rivages du fleuve, où, dans les hautes herbes,
Paissent les grands taureaux et les vaches superbes;
Les chênes sur les monts, ces bois religieux
Qu'habite et que remplit la sainte horreur des dieux!
Et, partout, dans un flot de lumière dorée,
L'homme au travail des champs, œuvre auguste et sacrée!

Ah! dès mes premiers jours, de songes couronnés,
Quels ravissements purs ne m'a-t-il pas donnés!
A quel point de ma route, à quelle heure, à quel âge,
Me suis-je séparé de ce radieux sage?...
Il me fut au collége, à moi pauvre écolier,
Un compagnon sublime, et pourtant familier.
Deux vers pris au hasard, églogue ou géorgiques,
M'ouvraient pour tout un jour des horizons magiques :
Je ne languissais plus dans un vieux cloître obscur,
J'en sortais libre enfin, et le front dans l'azur;
Je m'élançais, au vol des divins hexamètres,

Digitized by Google

A travers des pays où n'entraient pas nos maîtres.
Tel mot sentait pour moi la lavande ou le thym,
Tel autre avait l'éclat d'un rayon du matin,
Un verbe, une épithète, avec art suspendue,
M'emportait tout à coup sur quelque cime ardue;
Ravi, je croyais voir, comme dans les prés verts,
Toutes les fleurs d'avril croître le long d'un vers,
Et les bœufs y passer, cherchant l'ombre écartée,
Et vers l'abri du saule y courir Galatée! —
Ce n'était plus, le soir, un quinquet studieux
Qui versait du plafond sa lumière à mes yeux,
C'était le vrai soleil sous les voûtes vermeilles!
Le bruit que j'entendais, charmant à mes oreilles,
D'un surveillant grondeur ce n'était plus la voix,
Ce n'était plus le cri que faisaient à la fois,
En courant au hasard sur les pages froissées,
Cent plumes d'écoliers de thèmes hérissées;
De l'oiseau dans les bois c'était le chant heureux,
Le bruit du Mincio qu'endort son lit ombreux,
Et le murmure ailé de l'abeille aux cytises,
Et l'hymne des pasteurs dispersé dans les brises!

Tel je suivis ce maître en mon premier essor;
Après de si longs jours, tel je l'adore encor.

Digitized by Google

Si de l'écolier sombre il a séché les larmes,
Au bonheur d'être libre il ajoute des charmes.
Dans la campagne en fleur quand je sors aujourd'hui,
Quand je vais dans les bois, ce n'est jamais sans lui.
Souvent, des jours entiers, couché sous quelque ombrage,
L'œil errant au hasard des rameaux à la page,
Je reste là, lisant, regardant, rapprochant
Ce double et cher trésor, mon poëte et mon champ !
Complétant par un vers, qui l'explique et l'achève,
Un bruit de la futaie où j'abrite mon rêve ;
Continuant un vers par le chant d'un oiseau,
Par le gazouillement sonore d'un ruisseau ;
Et sans cesse et toujours, de la nature au livre,
Puisant à flots pareils le charme qui m'enivre,
Et ne fermant jamais le volume immortel
Que pour mieux voir l'azur, le chaste azur du ciel !

O livre ouvert sans cesse et que nul ne remplace !...
Un du moins l'accompagne, et c'est ce bon Horace :
Horace, qui chez moi dormit une saison,
D'un oubli sans injure eut bien vite raison.
De l'homme qui vieillit Horace est le poëte :
Les jours vont s'écoulant, et lui s'en inquiète.
Se voyant près du bord qu'on ne repasse pas,

Digitized by Google

Il ne demande plus les danses, les repas,
Plus de folles amours; mais, au foyer d'octobre,
A peine deux amis causant d'une voix sobre.
Aux souffles de l'automne à travers les cyprès,
Il mêle des soupirs et des conseils discrets :
« Cette maison, ce parc, cette riante épouse,
Il faudra les quitter pour la tombe jalouse.
Sachons en attendant, de peur d'être en retard,
Épuiser dans la coupe un reste de nectar! »

Il le dit, je le fais : dans la coupe choisie,
Moi, je m'abreuve au soir d'antique poésie;
Et, comme l'un par l'autre on tempère deux vins,
Je mêle ainsi les vers de ces jumeaux divins!

Digitized by Google

LIVRE TROISIÈME

PENDANT
QUE
LES ARBRES S'EFFEUILLENT

Digitized by Google

Digitized by Google

I

LA CHANSON D'OCTOBRE

J'ai reparu sur la colline
Dans un nuage aux franges d'or.
Je suis la beauté qui décline ;
Mais, sous mon voile, je devine
Que les cœurs me suivent encor!

Ce n'est plus la fraîche auréole,
Ce n'est plus l'éclat des grands jours;
C'est la pâleur, déjà plus molle,
D'un front qui se penche et s'isole,
Au souvenir de ses amours.

Digitized by Google

Adieu les grâces qu'on déploie,
Les beaux romans faits à loisir;
Adieu l'extase, adieu la joie
D'un cœur qui s'arrête ou se noie
Au bord des coupes du plaisir

Ah! cet adieu, quand je le chante,
Un feu nouveau brûle mon sein.
La voix du passé, provoquante,
M'irrite, et je suis la bacchante
Qui part pour le coteau voisin.

Évohé! les défis sans nombre
Se mêlent au chant des buveurs.
Dérobons-nous dans le bois sombre :
Les fruits tardifs, cueillis dans l'ombre,
Ont encor d'étranges saveurs!

L'aurore écartera l'ivresse :
Écuyer, selle mon cheval!
Que la meute à ma voix se presse;
Je suis l'Automne chasseresse
Qui parcourt la plaine et le val.

Digitized by Google

Je cours en galant équipage
Aux aventures du chemin;
Et je ris de mon petit page,
Qui, langoureux dans le tapage,
Aspire à me baiser la main.

Je vais, je viens, fière et meurtrie;
Puis, enfin, lasse à mon retour,
Je me replonge en rêverie,
Sur ce lit de feuille flétrie
Qui s'amasse au pied de ma tour!

Et maintenant, murmure et pleure,
Vent précurseur des mois glacés.
Je sais une chanson meilleure;
Et je l'entonne, quand vient l'heure,
En souvenir des jours passés!

Je suis le soir, je suis l'automne,
Tout ce qui brille et va finir.
Dieu nous reprend ce qu'il nous donne;
Mais, s'il effeuille la couronne,
Il ne prend pas le souvenir.

Digitized by Google

II

CIEL GRIS

L'oiseau ne chante plus, mais le rameau soupire;
Un doux gémissement s'exhale des forêts;
Le ciel n'a plus d'éclat, mais il garde un sourire,
Et la tristesse même a, dit-on, ses attraits!

Un saule qui s'effrange, une meule de paille,
Une porte qui tourne avec un bruit plaintif,
Un moulin désœuvré dont la fenêtre bâille,
Tout cela garde encore un charme fugitif.

Sortons; égarons-nous à travers les collines :
Pour alléger le cœur, il fait bon de marcher.
Peut-être est-il encor, même dans les épines,
De ces fleurs qu'en passant on aime à détacher.

Digitized by Google

L'automne, qui s'en va d'heure en heure plus pâle,
Donne à la marguerite un reflet de son ciel,
Elle ouvre à ses vents froids la froide digitale,
Et meurt en effeuillant les roses de Noël.

Fais de ces rares fleurs ta dernière guirlande ;
Va, Muse, cueille-les, ces fleurs sans lendemain;
N'attends pas que le vent qui souffle sur la lande
Ait semé leurs débris le long de ton chemin!

Digitized by Google

III

A APOLLON

Les fusils ont reçu des balles de calibre,
Les couteaux aiguisés pendent au ceinturon.
Aux hommes dont le cœur de toute crainte est libre
Rendez-vous est donné là-haut, vers Mont-Furon!

Ce n'est pas le ramier, ce n'est pas la bécasse,
La perdrix, le lapin, ni le lièvre aux abois,
Qu'ils ont, eux et leurs chiens, pris pour but de leur chasse,
C'est le loup, c'est le loup reparu dans nos bois.

C'est le loup qui, trop fin pour donner dans les piéges,
A déjà mis la dent sur nos plus gras moutons.
Ils sont quatre; on les a vus aux premières neiges,
Tous de taille à braver et pierres et bâtons.

Digitized by Google

Sitôt que vient le soir, aux étables, aux fermes,
On a peur; on frémit si l'on entend leur voix.
Dans ton solide enclos, voisin, tu te renfermes,
Et tu fais, mécréant, de vrais signes de croix.

Plus de calme sommeil, de joie extérieure;
Vers le bois, au bétail les prés sont interdits;
La nuit, les coqs prudents n'osent plus chanter l'heure.
Qui nous délivrera de ces pillards maudits?

Il faut exterminer l'engeance meurtrière,
Il faut que tout chasseur soit brave devant eux :
Ainsi l'a déclaré Perrine la fermière,
Ainsi l'a dit Jasmin, petit berger boiteux.

Fiers chasseurs, allez donc; courez, ô troupe alerte!
Tandis que des halliers vous battrez l'épaisseur,
Poëte oisif, du seuil de la maison déserte,
J'adresserai pour vous des vœux au dieu chasseur.

« Tire du carquois d'or ta meilleure sagette,
Montre-toi, lui dirai-je, et seconde leurs coups,
Toi qui battais jadis les fourrés du Taygète,
Apollon, que les Grecs nommaient Tueur de loups! »

Digitized by Google

IV

LA MAISON DU PATRE

Ce soir-là, par un ciel brumeux à l'horizon,
Par un vent qui sans doute apportait du poison,
Au coin du bois, au bord de la mare verdâtre,
Elle était triste à voir, l'humble maison du pâtre!
La grande épidémie, effroi de tout vivant,
Avait emporté l'homme, atteint deux jours avant.
Sa jeune veuve, hélas! Jeanne la chevrière,
A son tour maintenant reposait dans la bière.
Sous ce toit vieux et sombre, au retour de la nuit,
Elle gisait encor : les voisins avaient fui;
Seuls, deux petits enfants sur le seuil de la porte
Restaient avec un chien, les enfants de la morte.

Digitized by Google

Ces innocents riaient, ils prenaient leurs ébats,
Ils provoquaient le chien, qui, lui, ne jouait pas.
Sur la dalle accroupi, d'une voix de détresse,
Il pleurait à la fois son maître et sa maîtresse;
L'un qui, depuis deux jours, manquait à la maison;
L'autre, immobile et froide à côté d'un tison,
Et n'ayant plus un trait de cette femme accorte
Qui jadis, l'emmenant comme une bonne escorte,
Au milieu des taillis où tout germe à la fois,
Allait cueillir la mûre et la fraise des bois.

Digitized by Google

V

RÊVES ET NUAGES

Où vont-ils? où vont-ils dans leur fuite éternelle,
Ces nuages mouvants,
Qui, dans le vaste ciel, chaque jour pêle-mêle
Sont roulés par les vents?

Où vont ces voyageurs qui cherchent leur patrie
Et marchent nuit et jour,
Passants dont la couleur à chaque instant varie,
Ainsi que le contour?

Où vont-ils, pourchassés par le pâtre Zéphire
Dans le ciel du matin?
Est-il au firmament un point qui les attire,
Un rendez-vous lointain?

Digitized by Google

Vont-ils à l'occident comploter les orages
Des prochaines saisons?
Ou bien, groupes épars, des profonds paysages
Broder les horizons?

Leur long voile, hier soir, avait des franges vives;
Le soleil descendait,
Et l'horizon sans borne ouvrait des perspectives
Où l'âme se perdait!

A les voir ce matin dans la céleste plaine
Disperser leur toison,
On dirait un troupeau qui passe et dont la laine
S'accroche à tout buisson.

Que seront-ils demain? Verrai-je sur ma tête
Leur groupe s'assembler,
Sombres comme les chars qui portent la tempête,
Et qu'on entend rouler?

Ils reviendront peut-être incliner l'urne immense
D'où sort la pluie à flots :
Espoir des laboureurs en ces mois de semence,
Effroi des matelots!

Digitized by Google

O nuages errants, ô vapeurs nuancées,
O tableaux inconstants,
A quoi ressemblez-vous, sinon à mes pensées
Qui vont au gré du temps?

Promenés comme vous par des vents insensibles,
Et toujours en chemin,
Les rêves de mon âme aujourd'hui sont paisibles;
Que seront-ils demain?

Digitized by Google

VI

VENT D'OUEST

— Te voilà triste, ami! me dit le vent d'automne :
Qu'as-tu? pourquoi ces pleurs?
Je suis un confident qu'aucun chagrin n'étonne,
Conte-moi tes douleurs.

Sont-ce les vœux déçus, l'espérance échappée,
Les défaites du sort?
As-tu touché l'écueil, sous ta voile trompée,
Quand tu rêvais le port?

As-tu vu les amis, ceux qui depuis l'enfance
Marchaient tenant ta main,

Digitized by Google

Quand l'orage est venu, te laisser sans défense
A moitié du chemin?

Est-ce le tendre amour, est-ce l'oiseau fidèle
Des riantes saisons,
Qui s'envole aujourd'hui, fugitive hirondelle,
Vers d'autres horizons?

Connais-tu la douleur entre toutes poignante,
As-tu vu les tombeaux
S'ouvrir, et de ton cœur et de ta chair saignante
Dévorer des lambeaux?

Parle, dis-moi ta peine; un cœur qui se raconte
Se soulage à demi.
Nous sommes seuls; dis tout sans réserve et sans honte,
Car je suis un ami! —

Et moi je lui réponds : — Si tu veux que je dise
Tout l'ennui que je sens,
O triste vent d'automne, ô gémissante bise,
Prête-moi tes accents!

Digitized by Google

Le sanglot éloquent est lui-même un don rare,
Nous le cherchons en vain :
Prête-moi cette plainte à qui ne se compare
Aucun sanglot humain!

Les destins cependant m'ont épargné : ma voile
N'a pas touché d'écueil;
Je n'ai vu dans mon ciel pâlir aucune étoile;
Je ne mène aucun deuil.

Chaque jour, l'amitié vient sonner à ma porte,
Fidèle à ma maison,
Et l'amour dans mon cœur n'est pas de ceux qu'emporte
Le vent d'une saison!

Non, mais ce que j'éprouve est cet ennui suprême
Dont tout pleure ici-bas,
C'est ce mal inconnu dont tu souffres toi-même,
Et que tu ne dis pas.

Quand tu jettes ces cris d'un cœur qui se lamente,
En sais-tu le pourquoi?

Digitized by Google

Sens-tu cet infini dont le poids me tourmente
Peser aussi sur toi?

O triste vent d'automne, ô d'un monde en détresse
Pleureur le plus ancien!
Je dirai mon secret et le mal qui m'oppresse,
Quand tu diras le tien!

Digitized by Google

VII

MÊME VENT

Voilà six jours, demain, qu'il gronde sur nos toits;
Il redouble aujourd'hui comme un chœur d'anathème.
Novembre est de retour; c'est bien lui, c'est sa voix.
O farouche saison, dis-moi pourquoi je t'aime!

L'épais brouillard s'accroît dans l'azur obscurci;
A peine par instants s'y montre un soleil blême;
Tout le ciel est en deuil, toute la terre aussi;
O farouche saison, dis-moi pourquoi je t'aime!

Les feuilles de nos bois pleuvent en tourbillons;
Voici le sombre hiver, voici l'ennui suprême.
Demain tout sera nu, forêts, coteaux, sillons;
O saison de malheur, dis-moi pourquoi je t'aime!

Digitized by Google

VIII

APRÈS LES SEMAILLES

L'air est doux, le ciel pommelé
Est aujourd'hui blond comme l'ambre :
Soleil paisible, azur voilé,
C'est un des beaux jours de novembre.

Les travaux des champs sont finis ;
Partout s'est faite la semaille :
Déjà, dans les sillons unis,
Le blé silencieux travaille.

Sur la campagne et sur les bois
Je ne sais quel sommeil s'épanche,
Que berce au loin ta douce voix,
Cloche qui sonnes le dimanche !

Digitized by Google

C'est le jour du loisir sacré :
Aucun laboureur dans les plaines ;
Pas de faucheurs tondant le pré,
Pas de laveuses aux fontaines.

Le vent lui-même parle peu,
L'arbre n'agite aucune feuille.
On dirait que sous l'œil de Dieu
La terre prie et se recueille !

O Dieu, puisque c'est aujourd'hui
Que ta bonté sourit au monde,
Bénis ce cher vallon, sur lui
Ouvre ta main toujours féconde !

Sous le soleil et sous le vent,
Nos laboureurs toute une année
Ont repassé le sol mouvant :
Bénis cette œuvre terminée !

Tu les as vus dans les sillons
Au poids des jours pencher la tête.
Tu les as vus, sous les haillons,
Aller, venir dans la tempête.

Digitized by Google

En attendant que du labour
L'âpre fatigue recommence,
Souris à ce repos d'un jour,
Fais prospérer cette semence.

Ils ne demandent pas, Seigneur,
De recueillir l'or à mains pleines;
Non, mais le pain du moissonneur,
Serait-ce trop pour tant de peines?

Serait-ce trop, lorsque les blés
Seront tombés sous la faucille,
De voir les enfants attablés
Autour du père de famille?

Ah! quand juillet brûlant et doux
Viendra faucher le champ superbe,
Du blé qu'ils ont semé pour tous
Donne-leur du moins une gerbe!

Digitized by Google

IX

L'ÉPREUVE

Encore un qui s'en va; le glas tinte au clocher.
Tenons-nous, mes amis, gardons-nous de broncher,
Car je ne sais quel vent funeste se déchaîne
Qui n'épargne personne; il frappe sur le chêne
Comme sur le roseau. — Pouvions-nous le prévoir?
Le mari de Margot rendit l'âme hier soir.
Quoi! cet homme si dur au travail, si robuste?
Il est mort : après tout, il ne serait pas juste
Que la mort ne frappât que sur les souffreteux :
Les plus forts quelquefois sont brisés avant eux.
Pour la bonne Margot c'est une rude épreuve.
Pauvre femme! à trente ans, la voilà déjà veuve,

Digitized by Google

Veuve avec cinq enfants. Mais le ciel l'aidera,
Et, quel que soit le faix, elle le portera.
Quand jadis, blonde enfant, front sur qui rien ne pèse,
Elle cherchait au bois la noisette et la fraise,
Qui de nous eût prédit que la maternité
Lui donnerait sitôt cet air de gravité?
D'un esprit plus ouvert et d'une main plus ferme,
Nulle femme aujourd'hui ne dirige une ferme.
Elle ne songe plus aux roses de son teint.
Les coqs, comme dit l'autre, ont beau chanter matin,
Elle est à son travail plus matineuse encore.
C'est elle, dirait-on, qui réveille l'Aurore.
L'été comme l'hiver, avant le jour naissant,
Par l'escalier de bois, c'est elle qui descend,
Et, dans l'âtre où survit un tison de la veille,
Faisant vite flamber la broussaille vermeille,
Prépare le café qu'elle sert tour à tour
Aux gens qui vont partir pour les travaux du jour
Après ce premier soin, toutes les autres tâches
Se succèdent; jamais d'inutiles relâches;
Et, quand rien, par hasard, ne vient la rappeler,
Elle prend la quenouille et se met à filer.

Le temps fuit cependant; au clocher l'heure sonne

Digitized by Google

Où le travail du jour ne retient plus personne,
Où les plus mâles cœurs sont heureux du repos.
C'est alors qu'elle seule, esprit toujours dispos,
Ame toujours vaillante au fardeau qu'elle porte,
Un livre dans les mains, s'assied devant sa porte,
Et, tandis que le jour expire au bord des cieux,
Que le soir au vallon s'étend silencieux,
Tandis qu'au bout du pré que la rivière mouille,
S'élève, à temps égaux, le chant de la grenouille,
Elle, des cinq enfants prenant les deux aînés,
Sur le livre longtemps les retient inclinés;
Car, quel que soit le sort, aime-t-elle à redire,
Il convient avant tout que l'homme sache lire.
Tel est ce brave cœur, cet esprit fier et doux,
Qui partagea dix ans les labeurs de l'époux.
L'avenir lui sera plus sévère et plus rude.
Il sera triste, hélas! dans cette solitude,
De la voir s'en aller, par le pierreux chemin,
Avec les cinq enfants ramassés sous sa main,
Jusqu'au funèbre enclos voisin du presbytère;
Puis, le soir, revenue à sa demeure austère,
Quand les chers orphelins seront tous au berceau,
Recommencer la nuit, seule avec son fuseau!

Digitized by Google

X

LE RUISSEAU DES MORTS

A petits flots silencieux
Roule à travers ce cimetière,
Pâle torrent, ruisseau pieux
Dont le bruit semble une prière!

Né sur ces monts, dans un recoin
A l'ombre du frêne et du hêtre,
Tu cours, et quelques pas plus loin
Sous terre on te voit disparaître.

Des croix de bois, sur tes deux bords,
Échelonnent leur double ligne;
Et ce nom de Ruisseau des Morts
Est le seul nom qui te désigne.

Digitized by Google

Là, sous la mauve et sous le thym,
Reposent, loin des bruits du monde,
Des trépassés dont le destin
Fut inconnu comme ton onde.

C'est le laboureur épuisé,
C'est le bûcheron, c'est le pâtre ;
Maint travailleur qui s'est usé
Dans un labeur opiniâtre.

Après la pluie et le soleil,
Tombés sous la tâche obstinée,
Ils goûtent enfin le sommeil
Qui fut le prix de la journée.

Leur village aux sombres maisons
Veille sur eux, de la colline.
Sur ce ravin sans horizons,
C'est un fantôme qui s'incline.

Son vieux clocher, de temps en temps,
S'éveille et pleure sur la roche ;
Il avertit les habitants
Au long murmure de sa cloche.

Digitized by Google

On voit alors, cortége en deuil,
Par le chemin couleur de cendre,
On voit venir quelque cercueil,
Et les parents suivre et descendre.

Une fosse, au bas du coteau,
S'ouvre et se ferme sous la pelle;
Et puis chacun s'en va bientôt
Où le travail du jour l'appelle.

Parfois aussi, tu vois venir
Un groupe orphelin, une veuve,
Ces fidèles du souvenir
Agenouillés sous la croix neuve.

Confident des mornes douleurs,
Ruisseau qui roules des eaux noires,
Serais-tu fait avec les pleurs
Qu'on donne à toutes ces mémoires?

Quand l'automne a grossi ton flot,
Qu'elle te creuse un lit plus rude,
Ta grande voix, comme un sanglot,
Retentit dans la solitude.

Digitized by Google

Mille débris du mont voisin,
Branches, cailloux et feuilles mortes,
A grand bruit roulent dans ton sein;
Ils vont au gouffre où tu les portes.

Mais, quand juillet est revenu,
Quand les soleils sèchent la terre,
Tu n'es plus rien, sur le sol nu,
Qu'une eau fuyante et solitaire;

Onde semblable, à son déclin,
Hélas! à ces larmes plus rares
Dont la veuve et dont l'orphelin
Se font de jour en jour avares!

Adieu! voici l'ombre du soir;
L'étape n'est pas loin sans doute.
Ici je ne saurais m'asseoir
Avant le terme de ma route!

Je passais; je veux seulement,
Au sein d'une paix si profonde,
Avoir comme un pressentiment
Du sommeil que berce ton onde.

Digitized by Google

Au creux de ma main recueilli,
Sombre flot, j'ai voulu te boire.
Ah! que n'es-tu ce flot d'oubli
Où l'homme perdait la mémoire!

Adieu, ruisseau! Va, coule encor,
Longe la pente poursuivie,
Mystérieux comme la mort,
Et fugitif comme la vie!

Digitized by Google

XI

MON HOTE

Tandis que ce soleil d'automne brille et dore
Mon jardin de campagne à demi vert encore,
Avec moi, devant l'âtre, un hôte s'est assis.
Étrange commensal qui vers tous les rivages
Fut longtemps promené par la soif des voyages,
Il me suspend à ses récits.

Les pieds au feu, plongé dans le fauteuil de chêne,
De ses longs souvenirs il déroule la chaîne,
Et souvent l'interrompt par un soupir amer.
Jeune, et le front pourtant déjà blanchi de neige,
Hélas! qu'il est changé, depuis que le collége
En fit mon ami le plus cher!

Digitized by Google

« J'ai vu, dit-il, j'ai vu dans mes pèlerinages
Tout ce que l'œil peut voir de splendides images,
Tout ce qui donne à l'âme un éblouissement :
J'ai vu Rome étaler ses grandeurs souveraines,
J'ai vu Naples nager dans la mer des sirènes
Avec le soleil, son amant!

» Stamboul m'est apparue un matin, dans l'aurore,
Immense et magnifique, au cristal du Bosphore
Mirant ses mâts, ses tours, l'or de ses minarets.
Que les jardins sont beaux où s'alignent ses tombes!
J'ai vu tourbillonner leurs essaims de colombes
Dans la nuit des vastes cyprès.

» La Grèce m'accueillit sur sa plage immortelle;
Les marbres adorés, les dieux de Praxitèle
Se montrèrent à moi, tous dignes de leur nom.
J'ai pesé les débris de Sparte et de Corinthe;
Le beau m'a révélé sa plus sublime empreinte
Dans la splendeur du Parthénon!

» Descendant à Jaffa d'une barque latine,
J'ai pu baiser le sol de cette Palestine
Que bénirent les pas du Dieu né dans Bethlem.

Digitized by Google

Au signal d'un point blanc découvert dans l'espace,
A mon tour j'ai crié comme un croisé du Tasse :
« Jérusalem ! Jérusalem ! »

» J'ai franchi les déserts au pas du dromadaire.
De Damas à Balbek, d'Alexandrie au Caire,
J'ai couru, de lumière assouvissant mes yeux.
J'ai remonté du Nil toutes les cataractes ;
Thèbes m'a dévoilé, dans ses cryptes intactes,
Les secrets des morts et des dieux.

» L'Océan m'a porté sur sa crinière immense ;
J'ai connu ses aspects de calme et de démence ;
Les nuits de l'équateur m'ont ouvert leurs écrins.
Les divins archipels que l'abîme enveloppe
M'ont fait prendre en mépris les fêtes dont l'Europe
Amuse ses peuples chagrins.

» L'Amérique a reçu ma voile. Dans ses plaines,
J'ai de la liberté savouré les haleines ;
J'ai dormi sur la natte, au chant de ses oiseaux ;
Ravi, j'ai parcouru ses forêts toujours neuves,
Escaladé ses monts et sillonné ses fleuves,
Où naviguent les grands vaisseaux.

Digitized by Google

» Oui, niant les périls, méprisant les obstacles,
Voilà ce que j'ai vu de radieux spectacles;
Et maintenant, ami, rien, rien, jamais plus rien!
Pas même tes carrés de choux et de laitues,
Tes treilles que l'on dit de pampre encor vêtues,
Et la cabane de ton chien!

» Ah! frère, plains l'aveugle! » — Ainsi parle mon hôte;
Puis, quittant son fauteuil, debout, la tête haute,
Il marche sans mon aide, étrange volonté!...
Vers la fenêtre où luit le beau soleil d'automne,
Il marche, en se guidant d'une main qui tâtonne
Dans l'éternelle obscurité!

Digitized by Google

XII

PENDANT LA GUERRE DE CRIMÉE

Le vent d'automne souffle, il emporte, il disperse
Les feuillages des bois tombant comme une averse;
Mille bruits orageux frappent les cieux obscurs :
Aboîments des grands chiens qui gardent nos étables,
Cris des rauques bouviers, grincements lamentables
Des volets qui battent nos murs.

Écoutons! à travers ces tristes harmonies,
S'élèvent, au delà de nos plaines jaunies,
D'autres bruits, des accords plus profonds et plus sourds :
C'est le canon, qui gronde au loin par intervalles,
La fanfare de cuivre aux notes inégales,
C'est le roulement des tambours.

Digitized by Google

Sur les plateaux d'Arbois le camp du Midi tonne [1].
Là vivent, sous la tente, aux vents froids de l'automne,
Les soldats qu'un signal peut avertir demain,
Les régiments qu'on dresse aux travaux de l'armée,
Et qui, toujours debout, les yeux vers la Crimée,
Brûlent d'en prendre le chemin.

A ces bruits, que le vent orageux nous apporte,
Les hommes de labour devisent sur leur porte;
Le pâtre, vieux soldat, néglige son troupeau;
Les petits paysans, dans la cour de la ferme,
S'alignent en colonne et marchent d'un pas ferme,
Avec un mouchoir pour drapeau!

Vous m'agitez aussi, dans ma calme demeure,
Belliqueuses rumeurs qui grondez d'heure en heure!
Si le sort au poëte interdit les combats,
Il n'assiste pas moins, d'une âme libre et fière,
Aux assauts de géants que l'Europe guerrière
A l'Orient livre là-bas.

L'œil sur les pâles feux qui dansent à mon âtre,

1. Pendant la guerre de Crimée, le camp du Midi était établi dans le voisinage de l'auteur.

Digitized by Google

Je vois étinceler le rougissant théâtre ;
L'incendie est partout aux rives de l'Euxin.
Courage, nobles sœurs, gauloise et britannique !
Frappez aux pieds le czar, l'homme à la foi punique,
Avant de le frapper au sein.

Ni trêve, ni repos ; les régiments fidèles
Étreignent, jour par jour, les rudes citadelles
Où l'aigle de Moscou dans le roc s'enferma.
Sous le feu, sous le fer, sous les canons sans nombre,
Ils gravissent, à rangs pressés, la ville sombre,
En criant le nom de l'Alma !

Il est digne de toi, digne de ton courage,
O France ! d'assumer le plus fort de l'ouvrage.
Fille des anciens preux aux rayonnants cimiers,
C'est toujours toi qui cours du pas le plus alerte ;
C'est toi dont les enfants sur la brèche entr'ouverte
S'élancent toujours les premiers.

Va donc, pour qu'il soit vrai que nul ne te résiste !
A ce tableau, pourtant, l'humanité s'attriste :
Carnages dans les champs, massacres sur les eaux.

Digitized by Google

Les monstrueux engins redoublent de furie;
Le rivage au loin tremble et la mer ne charrie
Que des ruines de vaisseaux.

La gloire nous paîra notre effort unanime;
Les grands peuples qu'enfin la même cause anime
Au soleil de l'histoire apparaîtront plus grands;
Oui! mais, pour acheter ces brillantes chimères,
Que de fils tomberont, loin des bras de leurs mères,
Sur ces rivages dévorants!

A l'ivresse, aux transports des victoires futures,
Combien qui mêleront le cri de leurs tortures!
Combien, qui sont partis solides aux arçons,
Jeunes, beaux, doux au cœur des tendres fiancées,
Ne seront bientôt plus que des chairs dispersées,
Des lambeaux saignants, des tronçons!

C'est la loi, me dit-on, transmise d'âge en âge.
Quelle est donc cette loi de meurtre et de carnage
Qui prend l'homme et le jette en pâture à l'airain?
A quoi sert tout le sang dont la terre s'arrose?
Est-ce pour empourprer les feuilles de la rose
Qu'il détrempe ainsi le terrain?

Digitized by Google

O globe de malheur, terre en deuil dans l'espace,
De ces sinistres jeux tu devrais être lasse.
Quand désarmeras-tu tous ces noirs bataillons?
Les épis au printemps manqueraient-ils de séve,
Si la chair des enfants déchirés par le glaive
Cessait d'engraisser les sillons?

Le vent d'automne souffle, il mêle sur nos têtes
Des bruits confus de guerre à des bruits de tempêtes;
La tristesse est aux cieux, l'angoisse est dans nos cœurs.
Abrége, Dieu des Franks, l'attente qui nous pèse;
Et toi, souffle bientôt, vent de la Chersonèse
Qui dois nous dire : ils sont vainqueurs!

La Malle, novembre 1854.

Digitized by Google

XIII

UNE BRANCHE D'AUBÉPINE

Il est, aux environs de notre métairie,
Une haute contrée aux espaces déserts,
Où croissent, frais tapis qui parfument les airs,
Le thym, le genêt d'or, la bruyère fleurie.

Sur ces larges plateaux sans maisons ni chemins,
On respire le vent des libres solitudes.
Souriant, oublieux, léger d'inquiétudes,
On s'y croit dans un monde ignoré des humains.

Ces lieux ont pour mon cœur d'incomparables charmes.
Souvent je rêve d'eux, partout m'en souvenant;
Et je ne sais pourquoi j'y songe maintenant
Que l'automne obscurcit ma vitre de ses larmes.

Digitized by Google

J'y marchais un matin de ce dernier avril,
Ayant à mon côté, dans cette promenade,
Un bambin de sept ans, gracieux camarade
Qui trottait d'un pas leste en faisant son babil.

Il portait comme un thyrse un rameau d'aubépine,
Tige en fleur, dérobée au palis d'un enclos,
Et sa verve coulait, elle coulait à flots.
Quels attraits n'as-tu pas, causerie enfantine!

Frappé subitement d'une réflexion,
Il suspendit sa marche et ses propos de joie :
« Penses-tu, me dit-il, — ce marmot me tutoie, —
Que l'on pourrait ici rencontrer un lion? »

Le mot évidemment sentait son La Fontaine.
« Un lion! répondis-je, un lion, c'est beaucoup;
Mais on pourrait fort bien y rencontrer un loup,
Quand ils quittent, l'hiver, leur tanière lointaine.

» Si l'un d'eux, aujourd'hui, se trompant de saison,
Sortait de ce taillis, un loup de belle taille,
Et qu'il parût songer à nous livrer bataille,
Réponds, aurais-tu peur, mon cher petit garçon?

Digitized by Google

» — Ma foi, peut-être bien, » dit-il de sa voix franche;
Puis, d'un beau mouvement, il se reprit soudain,
Et, relevant le front ainsi qu'un paladin :
« Non, je n'aurais pas peur; n'ai-je pas cette branche? »

Et j'embrassai, joyeux, ce petit batailleur,
Et j'admirai cet âge et sa grâce ingénue,
Qui s'avance au-devant de la vie inconnue
Et croit vaincre les loups en s'armant d'une fleur !

Digitized by Google

XIV

LE BERGER DE PRADINE

On reconnaît en lui l'origine guerrière :
C'est un pâtre qui fut sergent aux jours passés.
Dans son manteau de laine aux lambeaux rapiécés,
Il marche d'une allure fière.

Comme il menait jadis de front et par le flanc
Ses vaillants compagnons faits à la discipline,
En bon ordre aujourd'hui, le long de la colline,
Il mène un peloton bêlant.

De quatre-vingts moutons il est le capitaine.
Jaloux il les surveille, il les couve des yeux.
L'espoir, le grand espoir de cet ambitieux
Est d'arriver à la centaine.

Digitized by Google

Il est petit, mais fort. En vigoureux sillons,
Soixante ans sont inscrits sur sa mâle figure;
Sur chacun de ses bras il montre une blessure,
S'il n'y montre plus de galons.

Il a pour adjudant un chien de bonne race,
A veiller, à combattre habilement dressé,
Et qui, vienne le loup de faim tout hérissé,
Tient tête à l'ennemi vorace.

Au premier grognement de cet aimable chien :
« Je te comprends, dit l'homme; oui, c'est le loup qui rôde ! »
Et le voilà courant à la bête en maraude,
Comme jadis à l'Autrichien.

Pourtant cet homme est doux. A la mère empressée
Il amène l'agneau qui pleure de la voix.
Comme le bon Pasteur, on l'a vu mainte fois
Rapporter la brebis blessée.

Lui qui fut raide et brusque alors qu'il le fallait,
Il parle sans rudesse au troupeau qu'il fait paître;
Ses doigts forts et noueux, jadis noirs de salpêtre,
Maintenant sont blanchis de lait.

Digitized by Google

Lui-même, agenouillé sur le seuil de l'étable,
Presse le pis fécond dans le vase écumant.
Les fromages qu'il fait, blancs et gras, sont vraiment
Dignes de vous, dieux de la table!

Superbe est le bétail élevé par ses soins,
La blonde toison brille et semble enrubannée.
A ce métier, pourtant, il gagne par année
Quarante écus, ni plus ni moins.

On admire, on s'émeut de cette vie étrange,
Il n'a pas en vingt ans trois fois changé d'habits;
Quelques noix, du fromage, un morceau de pain bis,
Chaque jour, voilà ce qu'il mange.

Durant les mois brûlants, tout le jour au bercail,
Avec ses chers moutons il dort près de la crèche.
Il ne sort que le soir. La nuit sereine et fraîche
Est pour lui le temps du travail.

Alors, sur les coteaux où la lavande abonde,
Au penchant des rochers tout embaumés de thym,
Il mène ses brebis, et là, jusqu'au matin,
Il veille dans la nuit profonde.

Digitized by Google

Langage du désert, vague et mystérieux,
Lointains rayonnements des voûtes infinies,
Du brin d'herbe et du vent confuses harmonies,
Quel passant vous comprendrait mieux?

Seul et grave témoin de la nuit solennelle,
De sa cape drapé, son bâton à la main,
Qu'il est beau, soit qu'il suive à pas lents son chemin,
Soit qu'il s'arrête en sentinelle!

Par le sentier agreste, un soir que je rentrais,
Évitant de l'hiver la première accolade :
« A quoi songes-tu là, lui dis-je, camarade?
Voilà, ce me semble, un temps frais.

» — Je rêve, me dit-il, d'une époque lointaine.
Quand nos rangs cheminaient en terrible appareil,
Dans cette saison-ci, par un soir tout pareil,
Nous franchissions le Borysthène! »

Digitized by Google

XV

AU DÉTOUR D'UNE ALLÉE

« Riez, ô belle enfant! — comme au jour la lumière,
Comme l'active abeille à la fleur printanière,
Comme au rameau pliant l'oiseau mélodieux,
Comme au festin des rois la chanson d'une lyre,
Le sourire vous sied; le rayonnant sourire
Sied à vos belles dents, il sied à vos grands yeux!

» Riez, chantez, courez sur les pentes fleuries,
Frôlez nos gravités de vos espiègleries,
Faites au grand soleil briller vos dix-sept ans.
Si les feuilles des bois au vent d'automne pleuvent,
Si le ciel s'assombrit, que d'autres s'en émeuvent :
Qu'importe cette brume à ce ciel de printemps?

Digitized by Google

» Les meilleurs de vos jours ne sont pas nés encore.
Vous avez devant vous encor toute l'aurore;
Vous ne touchez qu'à peine à cet âge d'amour,
Où la femme apparaît, jeune triomphatrice,
Et, vers chaque horizon promenant son caprice,
Va cueillir à souhait son miel de chaque jour.

» Allez, partez, courez où le sort vous invite;
Mais ressouvenez-vous du cher et premier gîte;
Parfois au vieux château rendez un doux rayon.
Revenez : rajeunis par votre fraîche haleine,
Nous nous lèverons, nous, comme devant Hélène
Se levaient autrefois les vieillards d'Ilion! »

Ainsi je lui chantais un avenir de fêtes.
Les poëtes, hélas! ne sont plus des prophètes!
Quand à la vierge en fleur je répondais du sort,
Qui m'eût dit que, l'automne à peine revenue,
Un soir, dans les gazons d'une sombre avenue,
Je lirais en passant : « C'est ici qu'elle dort! »

Digitized by Google

XVI

NUIT TOMBANTE

Le jour sur les coteaux s'éteint; la plaine immense
Par degrés s'obscurcit; le vent tombe et s'endort.
Du grillon près de moi la chanson recommence.
Qu'entrevois-je?... un enfant qui glane du bois mort.
Te voilà, race humaine à souffrir condamnée!
D'où vient l'homme? Où va-t-il? Serai-je encor demain?
Quel est le dernier mot de notre destinée?
Le savez-vous, ô bois qui bordez mon chemin?

Les formes à mes yeux s'effacent; tout se plonge
Au sein d'un demi-jour à peine transparent.
Tout ce que j'aperçois n'est-il qu'un vaste songe?
Moi-même, à travers tout, suis-je un fantôme errant?

Digitized by Google

Les vérités, les lois de ce monde, où sont-elles?
Tous les secrets, un jour, seront-ils découverts?
Dites, le savez-vous, montagnes éternelles,
O masses de granit, vieux sphinx de ces déserts?

Au sortir de ce globe, après tant de chimères,
A Dieu, dans son séjour, l'homme est-il réuni?
Retrouvons-nous là-haut les âmes de nos mères,
Ou bien restons-nous seuls, plongés dans l'infini?
La douleur et le mal sont-ils rentrés dans l'ombre?
Le savez-vous, rochers, arbres silencieux,
Et vous, dont le rayon tremble dans le bleu sombre,
Étoiles qui sur moi fixez vos pâles yeux?

Digitized by Google

XVII

LE GITE

L'endroit est solitaire et morne, et si désert
Que tout écho du monde en arrivant s'y perd.
Entre deux mamelons c'est une friche en pente,
Où sur un lit pierreux coule une eau qui serpente.
Quelques arbres à peine, un chêne, deux ormeaux,
Y versent en été l'ombre de leurs rameaux,
Et, quand le vent du nord en froisse le feuillage,
Sa plainte est le seul bruit de ce vallon sauvage.
Trois ou quatre figuiers, dont sèchent les fruits mûrs,
Y végètent aussi, venus sur d'anciens murs,
Où, je ne sais comment, leur racine s'abreuve.
Enfin, muette et sombre, et telle qu'une veuve,

Digitized by Google

Une maison est là, dont les pans vermoulus
Semblent sur ce désert jeter un deuil de plus.
Lamentable réduit! La muraille s'éventre;
La porte est un trou noir qui bâille comme un antre;
Sur le mur déjeté la toiture en lambeau
S'affaisse, et mieux vaudrait contempler un tombeau!

Entrez! Mais sur le seuil un frisson vous arrête :
Quel est, demandez-vous en détournant la tête,
Ce désastreux séjour sans vitre et sans cloison?
C'est la maison de ceux qui n'ont pas de maison;
C'est l'asile de ceux qui dorment sans alcôve;
C'est le repaire obscur, c'est la tanière fauve
De tout aventurier qui, partout éconduit,
Ne sait de quoi payer le repos d'une nuit!

Donc, au déclin du jour, par cette côte nue,
Des gens arrivent là, d'une espèce inconnue;
Des porteurs de besace au pied lent et boiteux,
Des femmes, des vieillards à l'air calamiteux,
Tous ces tristes passants, tout ce monde en guenille
Que la mendicité pousse avec sa béquille.

De la maison déserte ils franchissent le seuil.

Digitized by Google

A ce foyer sans maître étant sûrs de l'accueil,
Ils déposent à terre et bâtons et sacoches;
Ils tirent des tronçons de pain noir de leurs poches,
Et, murmurant entre eux quelque patois obscur,
Ils font cuire une soupe où trempe ce pain dur.
Ah! jamais de milieu : trop douce ou trop amère,
La vie envers ses fils est une injuste mère! —
Sans doute ils trouveraient, sur les coteaux voisins,
Un cep dont la vendange oublia les raisins;
Ils ont là, devant eux, à deux pas de ce gîte,
Ces figuiers dont le fruit se montre et les invite;
N'y vont-ils pas toucher, pour aider au repas?
Non; les oiseaux le font, mais eux ne le font pas;
Car, si perdu qu'il soit, tout arbuste a son maître,
Et qui les aurait vus se vengerait peut-être.
A peine oseront-ils, craignant les yeux jaloux,
Boire un peu de cette eau qui fuit dans les cailloux;
Et puis ils rentreront dans le logis qui tremble,
Et jusqu'au lendemain ils dormiront ensemble.

L'hiver, l'aquilon bat le farouche réduit.
Le volet sur ses gonds se démène à grand bruit.
Le toit, que l'ouragan secoue avec furie,
Accable de son poids la soupente pourrie.

Digitized by Google

Sous les coups de ce vent qui s'épuise à hurler,
Chaque poutre gémit. Tout va-t-il s'écrouler?
Faut-il un dernier choc? Voici l'épaisse averse
Qui flagelle à son tour les murs, qui les traverse;
Le lambris qu'elle inonde, et qui ploie au fardeau,
Pleure dans la maison à larges gouttes d'eau.
L'éclair brille, les cieux grondent, le sol tressaille :
De leur sommeil tranquille eux dorment dans la paille!

Ainsi vivent entre eux ces fils du grand chemin :
Comme ils sont arrivés, ils repartent demain.
Sur une route, hélas! dont la fosse est le terme,
Ils iront de nouveau quêtant de ferme en ferme;
De vallons en vallons, l'hiver comme l'été,
Ils chercheront encor quelque asile écarté;
Car il en est partout, de ces maisons désertes
Que l'abandon du maître aux pauvres laisse ouvertes.
D'où les connaissent-ils? Mystère! Qui leur dit
Que tel seuil est propice et tel autre interdit?
Qui leur montre au désert une route fidèle?
Demandez! — Demandez plutôt à l'hirondelle,
Demandez au ramier quel doigt mystérieux
Leur trace un chemin sûr dans le vide des cieux!

Digitized by Google

— Pauvreté, pauvreté! Sphinx au maigre visage,
Sibylle au manteau noir qu'interroge le sage,
Qui saura tes secrets? Qui nous dira pourquoi
Pèse sur tant de fronts une pareille loi?
Quand l'immense banquet où la pâture abonde
Se dresse, et que tout rit aux princes de ce monde,
Qui nous dira pourquoi, seule, assise à l'écart,
Tu ronges les débris, s'il t'en reste une part?
Ce temps plus qu'aucun autre a sondé le problème;
Au bout de nos efforts il demeure le même.
Sans cesse renaissant et de tous redouté,
Il est là qui nous tient. Pauvreté, pauvreté!
Vieille mère en haillons, frissonnante et fiévreuse,
Dois-tu cesser un jour de tendre ta main creuse?
Ou bien, comme il fut dit par le Maître divin,
Seras-tu parmi nous, mère, jusqu'à la fin?

Adieu, triste maison, farouche hôtellerie
De tous les besaciers sans toit et sans patrie!
Adieu! quand, sous le feu des candélabres d'or,
Les fêtes de l'hiver m'appelleront encor,
Quand je verrai les rois et les reines du monde
Entourer le festin et goûter à la ronde
Toutes les voluptés qu'apprête un art savant,

Digitized by Google

Ton spectre, au milieu d'eux, m'apparaîtra souvent.
Je te reverrai là, sur cet arpent de terre,
Comme on voit dans la plaine un arbre solitaire,
Vieil ormeau décharné, vieux frêne aux rameaux nus,
Où, de chaque horizon sans cesse revenus,
Les corbeaux, les hiboux, les mille oiseaux de l'ombre
Viennent percher la nuit dans le branchage sombre!

Digitized by Google

XVIII

L'ÉVANGILE DE LA MENDIANTE

O femme, ce récit, je veux l'entendre encore.
Je le savais déjà, — qui d'entre nous l'ignore? —
Mais vous lui donnez, vous, un tour que j'ignorais.

« Ma mère, me dit-elle, en grava tous les traits
Dans mon cerveau d'enfant. Ma mère de la sienne
Le tenait. Cela vient de source bien ancienne.
Le voici donc, monsieur, pour la seconde fois. »
Elle recommença par un signe de croix :

« Après qu'il leur eut dit ce qu'ils devaient connaître,
Accompagné des siens, notre Sauveur et Maître

Digitized by Google

Alla dedans un clos en amont du torrent.
Là, de ses compagnons Jésus se séparant :
« En cet endroit, fit-il, demeurez en prière. »
Lui, dans un autre endroit, distant d'un jet de pierre,
S'étant mis à genoux, il sentit dès l'abord
Son cœur pressé d'un deuil poignant comme la mort.
« Père! éloignez de moi, disait-il, ce calice.
» Que votre volonté nonobstant s'accomplisse. »
Lors un ange parut, un bel ange du ciel,
Qui lui dit : « Bon courage! allons, buvez ce fiel;
» Monseigneur votre père à regret vous l'ordonne.
» — Ah! fit notre Sauveur, est-ce qu'il m'abandonne? »
Et l'ange lui tenait le front, car, blêmissant,
Il tombait et suait une sueur de sang.

» Les heures de l'angoisse et du combat suprême,
Un jour, ô mon Sauveur, sonneront pour moi-même.
En souvenir des maux qu'il vous fallut souffrir,
Assistez-moi, Jésus, et m'aidez à mourir.

» Se relevant ensuite, il chercha ses apôtres.
Dans l'herbe tous dormaient : « Quoi, vous dormez, vous autres !
» Levez-vous et priez, priez à haute voix. »
Comme il parlait ainsi, Judas sortit du bois,

Digitized by Google

Judas sortit du bois tenant une lanterne.
Derrière le félon, venaient d'une caverne
Échevins et prévôts, et seigneurs justiciers,
Et, les armes aux mains, un gros d'arquebusiers,
Tous ces hommes ayant aux yeux haine et menace.
Judas vint à Jésus et lui baisa la face.
« Trahir par un baiser! » lui dit le Seigneur Dieu.
Puis il fut méchamment garrotté dans ce lieu,
Puis emmené chez Anne et de là chez Caïphe,
Lequel, entre les Juifs, pour lors était pontife.
Et toute cette nuit, ainsi qu'un malfaiteur,
Vous fûtes abreuvé d'affronts, Dieu Rédempteur!
Des méchants qui raillaient vous mirent, chez Pilate,
La couronne d'épine et la robe écarlate!

« Or, Judas s'en revint d'abord à sa maison,
Pour serrer les deniers, prix de sa trahison.
Mais voilà que chacun s'éloignait de cet homme.
A quelque temps de là, d'une part de la somme,
Il acquit d'une veuve un champ de trois arpents.
Du grain qu'il y sema sortirent des serpents,
De venimeux serpents qui, fourmilière immonde,
N'ont pas cessé depuis de grouiller en ce monde!
Lors Jésus... lors Jésus... Ah! voilà l'écheveau

Digitized by Google

Qui dans mon pauvre esprit s'embrouille de nouveau.
Le fil avec effort maintenant se dévide.
Hélas! comme le front, la mémoire se ride. »

Inclinée à ma porte, ainsi parlait, un soir,
La pâle mendiante en cape de drap noir,
La femme aux cheveux gris froissés du vent d'automne.
Et moi, comme bercé par ce chant monotone,
Pensif, je croyais voir passer devant mes yeux
Un de ces bas-reliefs naïvement pieux
Que jadis l'art chrétien déroulait en spirales
Sur le porche cintré des vieilles cathédrales,
Et devant qui s'arrête encor le pèlerin
Quand il passe, le soir, dans les villes du Rhin.

Digitized by Google

XIX

EAU DORMANTE

Ce n'est qu'un vieux bassin, ce n'est qu'un réservoir
Abandonné dans la campagne,
Et pourtant il suffit, en passant, de le voir
Pour qu'un étrange ennui vous gagne.

Les murailles des bords ont perdu leur ciment;
Elles s'inclinent ébréchées,
Laissant pendre au hasard, dans leur écroulement,
Un tas de ronces desséchées.

Un seul arbre y végète, un saule caverneux,
Tout meurtri des affronts de l'âge,
Qui languit et qui meurt, et, pour cacher ses nœuds,
Déploie un reste de feuillage.

Digitized by Google

Au fond des eaux verdoie un tapis de cresson.
La surface est toujours paisible;
On y devine à peine, à son léger frisson,
Le vol d'un insecte invisible.

Quelques femmes jadis, venant laver au bord,
Égayaient parfois ce silence;
Elles ne viennent plus, et l'eau maintenant dort,
Et l'herbe tombe en somnolence.

Penchez-vous, écoutez : aucun tressaillement,
Pas un soupir qui vous réponde;
Rien que le morne azur, l'azur du firmament
Qui se renverse dans cette onde.

Le ciel s'y réfléchit, de l'un à l'autre mur,
Avec son groupe de nuages;
Et l'on s'étonne, là, qu'un flot peut-être impur
Rende aux yeux de telles images!

Et ce ciel dans cette eau, ces herbes du bassin,
Ces murs dont la pierre s'affaisse,
Tout ce tableau de deuil vous fait monter au sein
Un flot débordant de tristesse.

Digitized by Google

Amants, couples heureux, qui, dans la paix du soir,
Traversez la campagne verte,
Gardez-vous en rêvant de venir vous asseoir
Sur les bords de cette eau déserte!

Des plus riants espoirs, des songes les plus beaux,
Dans cet air, bientôt rien ne reste;
Ils meurent en plein vol, ainsi que des oiseaux
Égarés sur un lac funeste.

Mais toi, si tu connus l'amère trahison,
Si l'abandon fut ton épreuve,
Viens, et, ne tournant plus tes yeux à l'horizon,
Repose ici ton âme veuve.

Cette eau, ce vaste oubli, pour ton cœur délaissé,
Pourront avoir de tristes charmes,
Et sur le noir bassin, de leur chute plissé,
Tu laisseras tomber tes larmes!

Digitized by Google

XX

LE GUÉ

A UN PAYSAGISTE.

Le chemin s'abaissait par un brusque détour,
Il descendait vers une mare
Où brillait vaguement, dernier adieu du jour,
Quelque reflet tremblant et rare.

Des chênes y penchaient leurs bras confusément,
Leurs bras noueux chargés de lierres,
Et l'on entendait là le sourd chuchotement
D'une eau qui fuit parmi les pierres.

Et les pâtres tardifs rentraient, craignant, le soir,
La fraîcheur des collines sombres;

Digitized by Google

Et les bœufs qui passaient, buvant à l'abreuvoir,
Y projetaient leurs grandes ombres.

Et c'était la saison qui précède l'hiver,
Quand le sommeil gagne les plaines,
Quand le ciel au couchant, teint de rouge et de vert,
Annonce les rigueurs prochaines.

Et moi par le chemin je revenais aussi,
Par le chemin bordé de roches,
Et de cet autre hiver dont le cœur est saisi
Je sentais aussi les approches.

« Eh quoi! disais-je, quoi! faut-il si peu de temps
Pour que l'aurore au soir se mêle!
N'avais-je pas hier la fleur de mes vingt ans,
Cette fleur qui semble éternelle?

« Fuite des jours! travail insensible et subtil,
Dont à son tour chacun s'étonne!
A peine a-t-on perdu les fleurs du jeune avril,
Qu'on perd les feuilles de l'automne! »

Eh bien, ce tableau-là, ces approches du soir,
Ce ciel coloré d'un jour triste,

Digitized by Google

Ce site que mon œil croyait ne plus revoir,
Je le revois, ô mon artiste!

Il est là tout entier : le bois, les taureaux lents,
Le terrain noir, l'eau qui le mouille,
Mon propre cœur enfin, dont les rameaux tremblants
Sentent un vent qui les dépouille.

Et j'admire que l'art, mêlant quelques couleurs,
Atteigne à cet effet suprême,
Et fasse de mes yeux jaillir les mêmes pleurs
Que la nature et que Dieu même!

Digitized by Google

XXI

LA MÈRE ROBERT

Luberon! Luberon! ô ma chère montagne,
L'Écosse aux pics neigeux, ni la sombre Allemagne,
N'ont des bois plus épais, ni des sites plus beaux.
Des grands siècles, sur toi, j'aime à voir les lambeaux :
Un surtout, vieil amas de murailles perdues,
Au penchant d'un ravin tristement suspendues,
Toits affaissés, donjons appuyés dos à dos.
Là vécurent jadis les barons féodaux.
Au sommet de ces murs tout lézardés de fentes,
Leurs bannières au vent se levaient triomphantes.
Ces remparts à créneaux, ces escaliers à vis,
S'entouraient de fossés et de leurs ponts-levis.
Le matin d'une fête, aux approches d'un hô.e,

Digitized by Google

Le nain sonnait du cor sur la tour la plus haute,
Et, soudain prévenus, la dame et le seigneur
Avec leurs écuyers et leurs dames d'honneur
Venaient, sur le perron couronné de balustres,
Donner la bienvenue aux visiteurs illustres.
Comme tout est changé! Des êtres indigents
Vivent là désormais, bûcherons, pauvres gens,
A qui Dieu n'a laissé des trésors de ce monde
Que le pain d'un travail où la sueur abonde.
Triste au soleil d'été, le bourg est en hiver
Farouche et d'un manteau de neige recouvert.

Un soir, par le sentier caillouteux et rougeâtre,
J'en revenais, parlant à je ne sais quel pâtre,
Et regardant les cieux par la brume envahis.
C'était aux derniers jours d'octobre; le pays,
Qu'avait longtemps brûlé l'ardente sécheresse,
Attristait le regard d'un tableau de détresse.
Vieille et pauvre, non moins que la mère de Ruth,
A mes yeux tout à coup une femme apparut,
Qui, dans le dur sentier, montait vers le village,
Traînant un arbre mort, avec tout son feuillage.
Attelée au fardeau, lente, elle gravissait,
Et le vieil arbre sec sur ses pas bruissait.

Digitized by Google

Étrange vision, digne d'un soir d'automne!
Blancs cheveux frissonnants, front caduc, œil atone,
Dos courbé, haillons vils et ballottés du vent :
La misère et l'hiver dans un portrait vivant!

« Connais-tu, demandai-je au pasteur, cette femme?
— C'est la mère Robert, dit-il, une pauvre âme! »
Il ne dit que ce mot. Moi, de l'interroger.

« Ah! le sort est changeant, poursuivit le berger.
Elle ne vécut pas toujours de vie amère;
On l'a connue heureuse épouse, heureuse mère.
Un honnête mari, deux fils, triple soutien,
Alors ne souffraient pas qu'elle manquât de rien.
Braves gens! travailleurs d'ancienne et forte souche!
Hardi, la hache au poing, le sourire à la bouche,
Chacun d'eux en un jour eût abattu vingt troncs.
Hélas! Dieu frappe aussi; les meilleurs bûcherons
A leur tour sont brisés. Durant un temps de peste,
Tous trois sont morts, tous trois!... la vieille seule reste.
Depuis longtemps, au sein d'un aride abandon,
Elle végète, grâce à quelque mince don,
Misérable tribut quêté de porte en porte,
Fruit amer et douteux que l'aumône rapporte.

Digitized by Google

Vous pensez quelle aumône, à ces tristes foyers
Où l'homme le plus riche à peine a des souliers !
Pour mieux gagner son pain, l'errante créature
Parfois, les soirs d'été, dit la bonne aventure.
Les filles, les garçons, au prix d'un liard ou deux,
Consultent par sa voix l'avenir hasardeux.
Vient l'hiver, la saison pour tous ingrate et rude,
Rien, plus rien n'adoucit alors sa solitude.
Neige et glace obstruant les seuils et les sentiers,
En son gîte désert, souvent, des mois entiers,
Elle couve un tison, bois mort, bruyère sèche,
Qu'elle glane partout, car pas un ne l'empêche.
Qui le lui défendrait ne serait pas chrétien ! »

Voilà ce qu'il disait dans ce simple entretien.

Depuis lors, chaque fois que l'automne flétrie
Du bruit de ses vents sourds berce la rêverie,
Je revois ce pays, ce ciel, ce château fort,
Je t'y vois remonter avec ton arbre mort,
Mendiante aux pieds nus, hâve, maigre, débile,
Du vieux bourg délabré lamentable sibylle !

Digitized by Google

XXII

LE VOL DES AMES

Au coin d'une ferme en ruines
Où flotte un lierre, vert linceul,
Je suis venu me blottir seul,
A l'abri du vent des collines.

De là, vers l'immense horizon,
J'aperçois mieux courir la nue,
Et j'entends mieux la voix connue,
La voix de la triste saison!

Que tu me plais, rude harmonie,
Sauvage et terrible concert!
Que tu me plais dans mon désert,
Plainte des bois, sourde, infinie!

Digitized by Google

Derrière moi multipliés,
Les arbres des cimes prochaines,
Ormes, foyards, érables, chênes,
Versent leurs feuilles à mes pieds.

Ce sont les trésors de novembre
Par le précoce hiver flétris,
Les derniers ombrages meurtris
Et nuancés de rouille et d'ambre.

Tribut de l'année au déclin,
Parure morte et desséchée :
La terre en est au loin jonchée,
Le creux des vallons en est plein.

L'ouragan qui passe les roule,
Les fait tournoyer en monceaux,
Et, le long d'un torrent sans eaux,
Précipite leur pâle foule.

Le jour s'éteint au firmament,
Et cependant depuis l'aurore
Je vois le tourbillon sonore
Croître et rouler incessamment.

Digitized by Google

Spectacle à donner le vertige!
Où courez-vous, rasant le sol?
Où vous emporte un pareil vol,
Festons arrachés de la tige?

Hélas! hélas! ô légions,
Incalculables fourmilières,
Depuis l'origine des ères,
Familles, peuples, nations!

Ainsi le temps qui vous emmène
Vous éparpille aux quatre vents;
Tels vous allez, pâles vivants,
Feuilles de la forêt humaine.

Toujours battus, toujours broyés,
Du vieil Adam fragile race,
Vous ne laissez pas plus de trace
Que ces feuillages balayés.

Vastes essaims d'hommes, de femmes,
Où courez-vous de ce bas lieu?
Chassé par le souffle de Dieu,
Où t'en vas-tu, tourbillon d'âmes?

Digitized by Google

XXIII

DERNIÈRES FEUILLES

Quand ce temps est venu, quand de sa robe verte
Le bois a rejeté les guirlandes au vent;
Le long des parcs en deuil, quand la terre est couverte
De feuillages criards que l'on foule en rêvant;

Alors, cette forêt, par ce temps qui décline,
Garde encor cependant quelques festons mouillés,
Feuilles que le vieux pâtre, assis sur la colline,
Peut compter à travers les rameaux dépouillés.

Cela résiste un jour au vent qui le secoue.
L'une est d'un bleu foncé, l'autre de vermillon;

Digitized by Google

Celle-ci, presque rose, a des taches de boue;
De la pourpre des rois l'autre semble un haillon.

Et c'est ainsi de nous! Quand vient notre hiver sombre,
Lorsque le vent du sort, qui flétrit les meilleurs,
De nos illusions a décimé le nombre,
Qu'il a bien secoué nos feuillages en pleurs,

Il est parfois encore, aux branches les plus fortes,
Quelques restes pendants, faciles à compter :
Amours presques fanés, amitiés presque mortes,
Croyances qu'un zéphyr suffit pour agiter!

Alors, vienne un passant qui jette l'ironie,
Un livre qu'on feuillette, un sombre événement,
Et tout ce qui restait de la forêt jaunie
Au bout de ses rameaux frissonne éperdument.

O souffles désolants plus que bise et que neige,
Pitié! ne venez pas nous ravir sans retour
Cette mourante foi que chaque doute assiége,
Cet idéal suprême et ce dernier amour!...

Un jour, le bel avril rajeunira le monde,

Digitized by Google

La séve, en jets puissants, reprendra son essor ;
La forêt, qu'aujourd'hui le vent d'orage émonde,
De feuilles et de fleurs sera couverte encor.

Heureux, au flanc des monts, les ormeaux et les frênes;
Heureux le peuplier, le saule au bord des eaux;
Ils reverront l'éclat des aurores sereines;
Ils tressailliront d'aise au concert des oiseaux!

Heureux le chêne! heureux les aunes, les érables!
Ils reverdiront tous, de la base aux sommets...
Mais vous, cœurs dévastés, vous, ronces misérables,
Sous quel printemps nouveau renaîtrez-vous jamais?

Digitized by Google

XXIV

LA CRÈCHE

La rafale hier soir soufflait dans la vallée.
Les arbres du chemin, bordure échevelée,
S'inclinaient sous le choc des brusques tourbillons.
Cependant une femme y passait, en haillons,
Jeune encore, l'œil noir, mais pâle et chancelante,
Et trahissant l'effort dans sa démarche lente.
Lasse enfin, à travers la tempête et le bruit,
Elle vint demander un gîte pour la nuit,
Et, dans le vieux hangar, dont la toiture plie,
Pauvre femme inconnue, elle fut accueillie.
A côté des brebis, sur un tas de blé noir,
On lui fit une place, et puis, adieu, bonsoir!
Or, voilà ce matin, nouvelle inattendue,

Digitized by Google

Que cette voyageuse, en nos vallons perdue,
Sur le blé du hangar qui touche à la maison,
A mis au monde un fils, un beau petit garçon.
Pendant que l'ouragan secouait la muraille,
Que les gouttes de pluie y tombaient sur la paille,
Il est né cette nuit sans se faire annoncer.
En vérité, petit, c'est beaucoup se presser.
Mais n'importe, chacun se sent l'âme touchée;
On accourt, on s'empresse autour de l'accouchée.
On rit au nouveau-né, dont le vagissement
A côté des brebis semble un doux bêlement.
Ma femme est là, riant et pleurant; elle assiste
La mère qui lui rend un beau sourire triste.
Elle fait appeler le médecin du lieu,
Elle bénit l'enfant qui vient au nom de Dieu.
Le pauvre ange! il est nu : certe, il faut qu'on l'habille;
Et l'on court au trousseau qui servit pour ma fille,
A ces chers souvenirs que chacun reconnaît.
On reprend au tiroir les langes, le bonnet,
Ce beau petit bonnet de guipure un peu rousse
Où l'on respire encore une odeur vague et douce;
Le manteau baptismal qui retombe à longs plis,
Tout ce linge adoré, de la couleur des lis.
Si bien que le marmot, ange qui bat des ailes,

Digitized by Google

Est magnifique à voir en robe de dentelles.

Qui que tu sois, enfant, digne objet de pitié,
Pâle fils du hasard qui nous est confié,
Puisse le Dieu propice au néant qui l'implore
Te faire un avenir plus sûr que ton aurore.
Qui sait ce que le ciel réserve pour destin
A ce berceau, mêlé de paille et de satin?
Nous vivons dans un temps qui semble un vaste rêve :
Ce qui fut haut descend, ce qui fut bas s'élève.
Un vent terrible fait osciller l'univers.
De rois déshérités les chemins sont couverts.
A qui sera demain le sceptre et la puissance?
Qui sait, ô mendiant dont je plains la naissance,
Si mes enfants un jour, sans aide et sans soutien,
N'iront pas de leur toit s'abriter sous le tien!

Digitized by Google

XXV

AUBE D'HIVER

— Allons, Muse, debout! le jour à la croisée
Recommence à blanchir. N'es-tu pas reposée ?

— Non, je suis lasse encor; laisse-moi sommeiller.
Quel étrange démon te pousse à m'éveiller?
Je t'ai, depuis un mois, dicté presque un volume.
Laisse-moi. Quand, le front sur l'oreiller de plume,
Je demeure au matin, les yeux à peine ouverts,
Mes rêves, tu le sais, valent mieux que tes vers.

— J'entends. C'est toujours là que mène cette pente :
On était paresseuse, on est impertinente.

Digitized by Google

Mais les propos oiseux font les moments perdus.
Retournons au plus vite à nos vers suspendus.
Alerte! il est urgent d'achever la besogne.

— J'ai froid! l'air est glacé ce matin, le vent grogne ;
Souffre au moins qu'au foyer je rallume ton feu.
Quand les pieds sont transis l'esprit s'échauffe peu;
C'est d'ailleurs une tâche où ma main fait merveille,
De rendre l'étincelle au tison de la veille.
Se bâtir un bon feu, rien n'égale cet art!
Sous trois larges quartiers de chêne ou de foyard,
On jette une broussaille, on y met l'incendie
Avec quelque brouillon d'ancienne tragédie.
Puis devant les chenets on reste là rêvant;
On regarde la braise, on écoute le vent,
On voit cent visions dans la flamme apparaître.

— C'est bien; le feu petille, enfin tu vas peut-être
Entamer le travail!

— Encore un bref sursis!
Le temps de regarder les cieux mal éclaircis.
Laisse, laisse-moi voir, de ta vitre mouillée,
Cette aube sans rayon, pâle, jaune, embrouillée,

Digitized by Google

Qui perce avec effort le ciel bas et couvert.
Comme c'est triste à voir, une aurore d'hiver!
Sous son épais rideau teint d'une clarté louche,
On dirait qu'elle bâille et regrette sa couche.
Vois, mon ami; l'azur est maussade aujourd'hui;
Dieu le Père est absent, dirait-on, de chez lui.
Tout est gris : au dehors, le froid sévit sans doute.
Regarde ces rouliers qui passent sur la route :
Serrés dans leurs manteaux et soufflant dans leur main,
Ils suivent tristement l'ornière du chemin,
Et font aller, d'un pas moins lent que de coutume,
Leurs chevaux essoufflés dont la narine fume.

— Or çà, vas-tu jaser ainsi jusques au soir?

— J'aime ce doux portrait, qui touche à ton miroir!

— Laisse là ce portrait.

— Il est assez fidèle;

Mais combien le crayon resta loin du modèle!
Ami, te souviens-tu de la première fois
Que tu la vis? C'était à Sorrente, je crois,
Sous les vieux orangers de la maison du Tasse.
Elle se promenait sur la haute terrasse.
La mer chantait au bas, cet immense flot pur

Digitized by Google

Qui berce tout le ciel dans son tranquille azur.
Il faisait ce jour-là, dans le ciel d'Italie,
Un temps auquel je songe avec mélancolie.
Tu la vis, son regard s'arrêta sur le tien;
Un hasard du chemin provoqua l'entretien,
Et ton sauvage cœur cessa d'être rebelle.
T'en souviens-tu, mon cher? Grand Dieu, qu'elle était belle!
Quel éclat rayonnait de sa jeunesse en fleur!
Le peintre a bien rendu cette chaude pâleur.
Il a saisi le charme et fixé le sourire.
Voyons, à ces beaux yeux n'as-tu plus rien à dire?
Moi, je resterais là rêvant jusqu'à demain.

— Laisse là ce portrait! J'ai la plume à la main
Et l'heure passe; à l'œuvre! ô nonchalante Muse
Que toute chose attarde et qui d'un rien s'amuse!
Avant le déjeuner, je dois, pressé du temps,
Écrire deux cents vers. Dicte, je les attends.

— Tu le veux, tu le veux, j'y consens, cruel hôte!
Je vais te les dicter; mais ce n'est point ma faute
S'ils n'ont ni sens, ni tour, ni couleur, ni raison,
Et s'ils sont aujourd'hui froids comme la saison.

Digitized by Google

XXVI

TRAJET NOCTURNE

J'ai fait, l'autre soir, un voyage,
A travers un pays nouveau,
Qui m'a laissé dans le cerveau
Un souvenir triste et sauvage.

Loin de mon toit, chez un ami,
J'avais passé le jour en fête :
J'en revenais, penchant la tête,
Cavalier qui dort à demi.

L'hiver, de ses mains nébuleuses,
Froissait les bois et les sillons.
La neige aux pâles tourbillons
Blanchissait les plaines frileuses.

Digitized by Google

Et moi, j'allais; sombre et lassé,
Je traversais des champs sans borne,
C'était la nuit; — la lune morne
Se leva dans l'éther glacé.

A sa lueur sous le nuage,
Cieux et terrains semblaient plus froids...
Chemin faisant, je vis les croix
D'un cimetière de village.

Un chêne mort, non loin de là,
Se découpait en silhouette;
Et, sur cet arbre, une chouette
Qui m'aperçut... et me parla.

« Où vas-tu donc à pareille heure ?
Me dit l'horrible oiseau de nuit.
— Je vais là-bas, où ce feu luit,
Me reposer dans ma demeure.

» — Non, reprit la sœur du hibou;
A l'horizon des plaines blanches,
Tu vas dormir... entre deux planches,
Entre deux planches, dans un trou.

Digitized by Google

» Le temps n'est plus où le poëte
Apparaissait brillant et seul,
Et dans les plis de son linceul
Trouvait sa gloire toute faite.

» Il fallait être un des aînés :
Le monde était dans sa jeunesse ;
La gloire fut le droit d'aînesse
Des devanciers prédestinés.

» Toi, maintenant, dans ce lit sombre,
Tu resteras enseveli,
La froide neige de l'oubli
Pesant à jamais sur ton ombre !

» — Le diable t'emporte, oiseau noir !
Lui répondis-je de la route.
Ta parole est celle du doute ;
J'aime mieux celle de l'espoir.

» Ce monde est vieux, je le confesse ;
Mais, quel que soit notre destin,
Chaque journée a son matin,
Et chaque siècle sa jeunesse ! »

Digitized by Google

XXVII

L'HIVER SOUS LE CHAUME

Enfin le rude hiver, ô mes vaillants fermiers,
Vous a faits paresseux, vous a faits prisonniers.
Chacun ferme sa porte et chez soi se retranche.

Il neige! le vent souffle; on gèle; on est perclus.
Le chemin qui conduit à la ferme n'est plus
Qu'un petit sentier noir dans la campagne blanche.

Le soleil, mes amis, ne fait plus son devoir.
Ce qu'on appelle un jour, spectacle triste à voir,
N'est qu'un pâle rayon embourbé dans la nue.

Digitized by Google

Plus de feuilles au bois, plus de chants, plus d'oiseaux.
A peine entrevoit-on dans les fauves réseaux
Un moineau frissonnant sur une branche nue.

Ah! décembre et janvier vous semblent rigoureux.
Gardez-vous cependant de murmurer contre eux!
Mille autres plus que vous ont le droit de s'en plaindre.

Songez aux matelots sur la mer ballottés;
Songez aux travailleurs qui peuplent les cités :
Songez-y! — C'est pour eux que l'hiver est à craindre.

Aux murs de Babylone, où la vie a deux parts,
Combien de malheureux sont dans la foule épars,
Comme des naufragés sur l'abîme sans bornes!

Le long de ces palais rayonnants et fleuris,
Que de mères, serrant leurs enfants amaigris,
Sur les passants distraits attachent leurs yeux mornes!

Le pain, qui partout manque, ici ne manque pas.
Le pain non-seulement abonde à vos repas,
Mais, tirés du cellier, les produits de vos terres,

Digitized by Google

Le doux raisin, qui sèche aux solives du toit,
Le porc salé, régal autour duquel on boit,
Et le vin, déjà bon, qui réjouit les verres.

Noël ! jour bienvenu ! jour aux fermes riant !
On rentre de la messe ; à table s'asseyant,
Le vénérable aïeul bénit la blanche nappe.

Odorant et vermeil, le gâteau sort du four :
La bouche et l'œil béants, les marmots sont autour,
Et la bûche qui flambe illumine l'agape.

Cher à la ville, ici le bois vous coûte peu :
Pour maintenir dans l'âtre un magnifique feu
Qui réchauffe les gens et dore les murailles,

Que faut-il? vers midi, faire un pas au dehors.
Le taillis volontiers vous livre ses bois morts ;
Volontiers le buisson vous offre ses broussailles.

Soyez donc sans tristesse, amis ! — Chauffez-vous bien.
Que le farouche hiver ne vous chagrine en rien ;
Au chant de l'aquilon dormez dans vos retraites.

Digitized by Google

Laissez maudire ailleurs ses nuits, ses froids cuisants.
Cruel pour la cité, pour vous, ô paysans !
L'hiver est un bourru plein de bontés secrètes.

Quel bien ne fait-il pas ! Dans les plis du terrain,
Il fait périr le ver ennemi du bon grain.
Il contient prudemment la séve sous l'écorce,

A la source épuisée il ramène les eaux.
La terre, amas profond de veines, de réseaux,
Renouvelle par lui ses vertus et sa force.

Plus il vous couvrira de neige et de glaçons,
Plus vous recueillerez de gerbes aux moissons.
C'est là ce que vous chante en passant l'âpre bise.

Il pleut. Laissez pleuvoir, et dormez en lieu sûr.
Chaque ennui du présent est un plaisir futur ;
Chaque goutte qui tombe est une fleur promise !

Digitized by Google

XXVIII

FIN D'ANNÉE

Come, months, come away,
From november to may...
SHELLEY.

Le soleil des beaux jours s'en va tout pâlissant ;
Le nuage se mouille ;
La séve des buissons languit et redescend ;
Le jardin se dépouille ;
Et voilà que l'année en son pâle cercueil
Repose, froide et morte !
Arrivez maintenant, en longs crêpes de deuil,
Arrivez, sombres mois qui formez son escorte ;
Novembre, et toi décembre, et toi morne janvier
Où tant de neige tombe !

Digitized by Google

Sur la feuille flétrie et sur le dur gravier,
Entourez cette tombe!

Une hirondelle encor partait l'autre matin,
Mais c'était la dernière.
J'entends de plus en plus le grondement lointain
Des eaux de la rivière.
L'aube à regret se montre, elle pleure, et le soir
Se hâte de la suivre :
Venez donc maintenant, vêtus de gris, de noir,
Couverts de manteaux blancs tout saupoudrés de givre,
Venez, ô tristes mois, les yeux de larmes pleins;
Et d'une herbe fanée
Ornez pieusement, comme des orphelins,
Le tombeau de l'année!

Il pleut : l'eau de la nue arrose un sol fangeux
Où rampe la limace.
Le tonnerre parfois, comme un glas orageux,
Gronde au loin dans l'espace.
Les lézards sont rentrés, pour dormir leur sommeil,
Au trou qui les protége.
Passez donc maintenant, en funèbre appareil,
Passez, mois de l'hiver, comme passe un cortége :

Digitized by Google

L'année est morte : hiver, exhale tes douleurs !
Pleurez, brouillards fidèles...
Ces mortes-là, du moins, renaissent sous les pleurs
Que l'on répand sur elles !

FIN DU JOURNAL DE CAMPAGNE

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉPITRES RUSTIQUES

Digitized by Google

I

EDUCATION

A LOUISE CLÉMENCE.

Que tardons-nous? partons : sous un nuage gris,
La première hirondelle arrivée à Paris
M'annonçait ce matin, en messagère alerte,
Que chez nous, au pays, la terre est déjà verte,
Que l'on a déjà vu, sous de tièdes soleils,
Fleurir la pâquerette et les boutons vermeils!
« Qu'attendez-vous ici? partez! » me disait-elle,
Et sur ma sombre vitre elle frappait de l'aile.

Hâtons-nous donc : la ville au ciel toujours si laid
Ne vaut plus maintenant les honneurs d'un délai :

Digitized by Google

D'un hiver de six mois voici bientôt le terme.
Déjà plus d'un salon se dépeuple ou se ferme;
Et les Italiens, gens épuisés de voix,
Donnaient hier *Mosè* pour la dernière fois.
Faisons comme eux : soufflons nos dernières bougies;
Du rhume et de la toux cessons les élégies;
Fuyons les plafonds bas et les murs étouffants,
Et partons, et surtout emmenons les enfants.

Emmenons les enfants! Aux deux bords de la Seine,
Pour eux plus que pour nous l'atmosphère est malsaine.
A de si tendres cœurs, à de si doux esprits,
Abrégeons par pitié la prison de Paris.
Sauvons, d'un soin jaloux, sauvons ces purs organes
Du tableau des laideurs mesquines ou profanes;
Sur ces premiers matins veillons pieusement!
Tout dépend ici-bas de son commencement.
Le jour sera mauvais si l'aurore est obscure;
Amer sera le fruit, touché d'une piqûre;
On trouble tout le fleuve en troublant le ruisseau;
L'homme enfin tout entier se ressent du berceau!
L'enfant que l'on retient dans le cachot des villes
Porte en germe un cœur lâche et des membres débiles.
Qui de nous en passant n'a reconnu l'écueil,

Digitized by Google

A voir, dans un faubourg, sur quelque pauvre seuil,
De ces êtres chétifs aux traits maigres et hâves,
Enfants pareils aux fleurs qui poussent dans les caves;
Nourrissons de la fièvre et de l'épuisement,
Sur qui la mère pleure et tremble à tout moment!
Quel homme, parmi ceux que la ville emprisonne,
Même entre les puissants dont le nom brille ou sonne,
Sentant croître le ver de sa prospérité,
Ne s'est dit mille fois : « Que ne suis-je resté,
Que n'ai-je, les pieds nus, grandi sur les collines,
A travers les sentiers de cailloux et d'épines,
En butte à tous les vents du ciel et de la mer? »
Moi-même, au fond du cœur, je l'ai, ce deuil amer!
Tout orphelin n'est pas celui qui, solitaire,
Près d'une double tombe est resté sur la terre.
D'une pitié semblable il en est que je plains :
O nature, ô soleil, ce sont tes orphelins!
C'est vous tous qui, dans l'ombre où pas un jour ne brille,
N'avez jamais connu cette heureuse famille
Que le Dieu paternel fit pour l'enfant joyeux
Avec les fleurs des bois et les rayons des cieux!
Tout le bonheur, hélas! ne tient pas dans un livre.
S'il est bon de savoir, il est urgent de vivre;
Et, devant tout penseur dont l'œil n'est point troublé,

Digitized by Google

Nul chef-d'œuvre ici-bas ne vaut le grain de blé !
Qu'il aille donc, ce fils qu'à veiller Dieu nous donne,
Qu'il aille vivre aux lieux où l'atmosphère est bonne;
Qu'il grandisse, affranchi du poids des longs travaux,
Parmi les jeunes daims et les jeunes chevaux;
Fier, la crinière au vent, qu'il mesure sa force
A gravir le rocher et l'arbre à rude écorce,
A chevaucher les bœufs qui vont à l'abreuvoir,
A donner les bons coups comme à les recevoir !
Tel homme dont l'histoire a gardé l'ombre illustre,
Longtemps, fils du vallon, ne fut qu'un joyeux rustre.
Le collége en plein vent fut toujours le meilleur.
« Sois libre ! » dit l'oiseau. « Reste pur ! » dit la fleur;
Et l'herbe qui fleurit, l'abeille qui bourdonne,
Instruisent mieux l'enfant que toute une Sorbonne.

Ce fut dans un jardin, paradis enchanté,
Seul et trop court berceau de la félicité,
Qu'un jour l'homme reçut, comme il venait de naître,
Sa première leçon de Dieu son premier maître.
Écartant les rideaux fermés à l'œil humain,
Dieu parut, Dieu le prit lui-même par la main,
Dieu lui fit visiter cet enclos de délices,
Et partout lui montrant les fleurs aux doux calices,

Digitized by Google

Les plantes de tout germe, ornements du sentier,
Les arbres, de l'hysope au cèdre, au chêne altier,
Enseigna de chacun à cette âme ébauchée
La secrète vertu, l'origine cachée,
Et, d'après les vertus, les germes découverts,
Leur fit distribuer des baptêmes divers.
« Parle, dit le Très-Haut, que ta bouche les nomme;
Toute chose ici-bas attend un nom de l'homme! »
Puis, faisant devant lui défiler tour à tour
Les groupes d'animaux à peine mis au jour,
Tant d'êtres nouveau-nés qui sortaient de l'argile,
Du serpent au lion, du tigre au cerf agile :
« Parle encor, disait-il, prononce, exempt d'effroi,
Les noms de ces sujets dont je te fais le roi!... »
Oui, telle fut l'école offerte au premier homme.
Le collége, ô douleur, ne vint qu'après la pomme!

Donc, aux jardins, aux champs, livres sans peine ouverts,
Aux bois où j'ai cueilli moi-même tant de vers,
Aux vallons parfumés de vents frais et salubres,
Laisse partir l'oiseau loin des cages lugubres,
Emmène l'écolier, l'enfant aux blonds cheveux;
Et qu'il soit tôt ou tard l'homme selon tes vœux!

Emmène aussi ta fille, enfant qui rit et pleure,

Digitized by Google

(Et saurions-nous jamais nous en sevrer une heure?),
Ta fille aux jours naissants, ta fille qui n'a pas
Sur le sol fait encor l'ébauche de ses pas!
Que ce soit dans les fleurs, à l'ombre d'une haie,
Qu'on aventure enfin sa marche, qu'on l'essaie
A se tenir debout, et seule, sans soutien,
A courir une fois de mon cœur jusqu'au tien.
Croissez pour ce jour-là, verts tapis, tendres mousses!
A ces pieds nus, gazons, épargnez les secousses!
Oiseaux, enseignez-lui des mots pleins de douceur;
Lis des champs, dites-lui : « Bonjour, petite sœur! »
Je veux que, par degrés, cette âme se compose
Du miel et du parfum qu'exhale toute chose;
Que du cristal de l'onde elle ait la pureté,
Qu'elle ait du frais matin l'immortelle clarté;
Que toute impression, suave ou solennelle,
Pénètre jour à jour et sans fin reste en elle;
Que sur le front sans cesse, exempte de tout mal,
Elle garde le baume et le sel baptismal;
Et que ce monde enfin, sur qui son regard brille,
Reconnaisse la mère au charme de la fille!

Digitized by Google

II

LA MÉTAIRIE

A RAOUL B.

Tu le veux? J'y consens; oui, si tu veux savoir
Comment j'ai retrouvé les champs, l'humble manoir,
Les bois, les prés, si chers à notre adolescence,
Et tout ce qu'ils m'ont dit après la longue absence,
Je te le conterai sans art, cherchant plutôt
La vérité du cœur que la beauté du mot,
Et laissant à mon vers, dont le hasard dispose,
Un peu du libre essor qu'il envie à la prose.
« Sois prolixe, dis-tu ; j'aime les longs récits. »
Le défaut de ce temps n'est pas d'être concis.
Volontiers à sa verve un narrateur se livre,

Digitized by Google

Et la phrase allongée en courant tourne au livre.
Ah! que nous sommes loin des beaux jours d'autrefois,
Alors que l'écrivain, la plume entre ses doigts,
S'arrêtait, hésitait, à lui-même sévère,
Et n'écrivait enfin que le mot nécessaire!
Aujourd'hui, tout est bon. Notre style est un flux.
L'écluse est grande ouverte aux discours superflus,
Et, comme l'arrosoir incliné sur le sable,
Chacun verse à torrents son encre intarissable.

Donc, ce fut l'autre jour, aux heures du couchant,
Que j'arrivai. Mon cœur sentait, en approchant,
Ce mélange confus de tristesse et de joie
Qu'on éprouve, quand Dieu permet que l'on revoie
Ces lieux où l'on vécut enfant, vierge d'ennuis,
Et que, pour de longs jours, on déserta depuis.
On aime à retrouver partout, à son passage,
Ces sites, chers témoins des plaisirs d'un autre âge;
Mais une voix pourtant vous dit, non sans douleur,
Qu'on y revient moins jeune... et rarement meilleur!

Déjà le soir jetait, des coteaux à la plaine,
Sa brume qu'un doux vent frôlait de son haleine :
Soir du milieu d'avril, qui descend calme et pur,

Digitized by Google

Et revient chaque fois plus tard et moins obscur!
Sous ce voile flottant, qu'un dernier rayon dore,
Toute chose à mes yeux s'attendrissait encore;
Les prés et les coteaux, les bois vus à demi,
Tout semblait m'accueillir d'un regard plus ami.
Le long des chemins creux, marchant sous les feuillages,
Les bouviers ramenaient leurs pesants attelages.
Le repos s'étendait sur les sillons déserts.
Tout à coup, une voix dans le calme des airs
S'éleva ; du hameau la solitaire cloche
Murmurait l'*Angelus* à la nuit qui s'approche.
Te le dirai-je, ami? l'accord lent et pieux
Fit courir de mon cœur une larme à mes yeux.
Au sein de ce Paris, vaste foule en démence
Qui couvre toute voix de sa rumeur immense,
Et parmi les conseils n'entend que les mauvais,
Je l'avais désappris ce doux accord, j'avais
Oublié cette voix, des vallons si connue,
Qui de l'âme et de Dieu nous parle sous la nue!

La sombre nuit tombait, lorsque, doublant le pas,
J'atteignis le portail, qui ne m'attendait pas,
Et que le vieux gardien de la maison déserte
Vint m'en ouvrir le seuil, tout surpris de l'alerte :

Digitized by Google

« Quoi, monsieur! vous, enfin! quel fortuné hasard!...
Dieu sait qu'à ce bonheur je songeais peu, si tard!...
Monsieur dînera-t-il?...—Non, merci, mon brave homme,
Je dînerai demain; vas et reprends ton somme. »
Là, dans cette maison, lieu cher et vénéré,
De tous mes souvenirs je marchais entouré.
Les portraits sur les murs semblaient me reconnaître,
Toujours comme le fils et non comme le maître.
Les fauteuils dans les coins me parlaient des absents.
J'allais, je regardais au hasard, en tous sens;
Je montais l'escalier et m'arrêtais encore,
Et je parlais tout haut dans ce vide sonore!

Cette première nuit qu'on passe dans les champs
A pour moi des attraits singuliers et touchants.
Il semble qu'une paix auguste et solennelle
Vous reçoive et vous couvre au chevet sous son aile.
La veille, en fugitif, on a quitté Paris :
On arrive, les sens encore tout meurtris
Du tonnerre orageux qui sans fin s'y prolonge;
Dans un bain de silence aussitôt on se plonge;
On savoure un bonheur mêlé d'étonnement
A se sentir perdu dans cet isolement
Si calme et si profond que l'on croit, solitaire,

Digitized by Google

Dormir dans une alcôve aux bornes de la terre!
Chaque fois qu'on s'éveille, on écoute... Aucun bruit;
Si ce n'est, par moments, un chien qui dans la nuit
Aboie, un chant de coq d'une ferme lointaine,
Ou, limpide et profond, le bruit d'une fontaine.

J'entendis cependant une plus belle voix.
Au milieu de la nuit, le Roméo des bois,
Le chantre qui se fait entre tous reconnaître,
Vingt fois improvisa, juste sous ma fenêtre.
Comme vous restez loin de ce chant des buissons,
Ténors à si haut prix, que nous applaudissons!
De ma jeunesse éteinte ô voix plaintive et tendre,
Est-ce toi qui là-bas venais te faire entendre?
Est-ce vous, jours passés, printemps mélodieux,
Qui, dans ce chant d'oiseau, remontiez vers les cieux?

L'aube parut bientôt, riante, pavoisée,
Et, d'un premier sourire, égayant ma croisée :
Aube d'avril, salut! J'entendis dans la cour
Les hommes s'appelant pour le travail du jour,
Et hâtant leurs apprêts. De la fenêtre ouverte,
Je voulus contempler les bois, la plaine verte,
Toute image encor chère à mon cœur, à mes yeux,

Digitized by Google

Et ce réveil confus des champs laborieux.
De cet agile pas que l'air natal excite,
Je sortis, courant faire au dehors ma visite;
Sous les toits attenants, pressé de voir d'abord
Nos serviteurs anciens dont j'ignorais le sort.
Hélas! pour transformer leurs plaisirs et leurs peines,
Que peu de temps suffit aux familles humaines!
Ce chef de la tribu, ce fermier des vieux jours
(Il me semble l'entendre), homme aux graves discours,
Qui marchait répandant la sagesse en proverbes,
Depuis trois ans il dort sous une touffe d'herbes.
La fille du berger, cette brune Clairon,
Tu sais, belle à treize ans, et d'un bras déjà rond
Épanchant de sa cruche un lait pur à nos lèvres,
Mère, elle a trois enfants, dont un garde les chèvres.
En revanche, Marcel, dans sa forte maigreur,
Est toujours l'homme austère et le fier laboureur.
Comme nous parcourions au matin la campagne,
Observant les taillis où la verdure gagne,
Et le blé des sillons qui commence à grandir :
« Ah! dit-il, dans un mois la plaine va bondir!... »
Docteurs, que pensez-vous de cette poésie?
Cet homme, à son insu, parlait comme Isaïe.

Digitized by Google

Je quittai le prophète et j'allai visiter
Les vergers, le jardin que j'avais vu planter,
Les coteaux où le bois librement se ressème.
De ces arbres, jadis plus petits que moi-même,
Et que je protégeais de mon ombre en passant,
La plupart se dressaient d'un essor florissant,
Et, secouant sur moi leur cime épaisse et verte,
Me rendaient aujourd'hui l'ombre autrefois offerte.
Puis un tour au cellier, un coup d'œil au pressoir;
Voilà donc un beau jour qui s'écoule; bonsoir !

Hélas ! tu le connais, l'aphorisme vulgaire :
Les jours suivent les jours, ne se ressemblant guère.
Salomon l'avait dit, ce sage entre les rois !
Après lui, Petit-Jean l'a dit aussi, je crois.
Bref, dès le lendemain ma chronique s'attriste.
A tous mes sentiments, toi, dont le cœur assiste,
Écoute cette histoire, et dis, cher compagnon,
Dis-moi si mon ennui fut légitime ou non :

Sur le sentier qui mène au clos de la Tourache,
Et qu'adoucit au pied la mousse qui le cache,
Un chêne était debout depuis les temps anciens,
Beau, superbe, touffu, royal ; tu t'en souviens !

Digitized by Google

Un troupeau tout entier s'assemblait sous ses branches;
Le peuple d'un village y dansait les dimanches;
Seul enfin, dans nos champs de son ombre couverts,
Il s'élevait plus haut qu'un phare au bord des mers!
Le temps, qui l'assiégeait sans entamer sa force,
Le temps avait creusé sous sa noueuse écorce
Une ouverture, un antre arrondi comme un four,
Une étroite caverne où n'entrait pas le jour.
Que de fois, écoliers rebelles à l'étude,
Nous vînmes nous blottir dans cette fente rude,
Et nous vîmes passer, au versant du ravin,
Le vieux maître grondeur qui nous cherchait en vain!
Combien de fois encor, quand la pluie en novembre
Tombait, ce cher abri, meilleur que notre chambre,
Nous reçut l'un et l'autre, et, longtemps à couvert,
Nous endormit au bruit des rafales d'hiver!

Hier donc, curieux de revoir notre chêne,
J'allais, quand tout à coup, aux confins de la plaine,
Un spectacle m'arrête, et, saisi de pitié,
Je ne vois qu'un débris de l'arbre incendié.
La flamme avait rongé, de la racine au faîte,
Ce chêne hospitalier, notre orgueil, notre fête,
Consumé la couronne à son front souverain,

Digitized by Google

Brûlé ses bras, mordu son écorce d'airain,
Et, sous le vert colosse outragé dans sa gloire,
Amoncelé partout des tas de cendre noire.
On eût dit le tronçon d'un temple vénéré
Que le feu, dans un jour impie, a dévoré.

J'eus un frisson. Comment s'était fait ce ravage?
Quel homme de ce crime était l'auteur sauvage?
Malheur à lui, malheur! La colère et le deuil
Se partageaient mes sens. Je regagnai mon seuil;
J'ordonnai qu'on cherchât, prenant le ton du maître,
Le meurtrier. Je crus que j'allais voir paraître
Un noir bandit, un homme au sourcil odieux,
Portant écrit au front l'anathème des dieux.
Celui qu'on m'amena n'était qu'un jeune pâtre,
Enfant de quatorze ans, à l'œil doux et bleuâtre,
Aux blonds cheveux de femme. Il tremblait, il pleurait.
A sa douleur, enfin, j'arrachai le secret :
Un jour qu'il descendait de la berge prochaine,
Cherchant pour y dormir la mousse au pied du chêne,
Il avait vu, dans l'arbre au profond soupirail,
Un essaim bourdonnant d'abeilles au travail,
Dont le miel exhalait son parfum d'herbe tendre.

Digitized by Google

Ce miel l'avait tenté. Que faire pour le prendre?
Avec leurs aiguillons ces mouches piquent fort.
Il avait donc cherché quelques brins d'osier mort,
Et, pour avoir le miel des abeilles chassées,
Mis le feu, sous le chêne, aux ronces entassées...
C'était toute sa faute : — Hélas ! ajoutait-il,
Ce malheur s'était fait le premier jour d'avril !

Que répondre à cette âme ignorante et confuse ?
Voilà donc ce que fait le sort, quand il s'amuse :
La nature a construit, au bord de nos chemins,
Un ouvrage où s'est mis tout l'effort de ses mains,
Un arbre qui, de loin, colonne centenaire,
Voyait venir sans peur le vent et le tonnerre.
Les siècles sur son front, amoncelés en vain,
Pesaient sans le courber. Que faudra-t-il enfin
Pour que le dur colosse en poudre se réduise?
Qu'un jeune pâtre vienne, aimant la friandise !

Oublions, oublions; d'un désastre accompli
Le plus sage remède est encore l'oubli.
Je veux gagner ce soir, afin de m'en distraire,
De nos derniers coteaux la hauteur solitaire...

Digitized by Google

Tandis que je serai dans cet agreste lieu,
Admirant la campagne immense, priant Dieu,
M'enivrant du désert et de l'heure tranquille,
Où seras-tu, Raoul?... Peut-être au Vaudeville.

Digitized by Google

III

LES TRISTESSES DU TEMPS

— 1860 —

AU MÊME.

Donc, si j'en juge, ami, par tes derniers aveux,
Toute chose, là-bas, n'est point selon tes vœux :
Il est dans ce Paris, qui pourtant vous enivre,
Plus d'une ombre au tableau, plus d'une tache au livre.
On peut, à certains jours, en sondant cette mer,
Être pris d'ennui sombre et de dégoût amer !...
C'est dans un jour pareil que ta dernière prose
Coula sur le papier; ton style n'est pas rose.
« Hélas ! hélas ! dis-tu, les signes sont mauvais ! »
(Et moi je te réponds : « Hélas ! je le savais ! »)

Digitized by Google

Hélas ! hélas ! tu vois jusques à l'évidence
Partout l'abaissement, partout la décadence ;
Dans l'honneur, dans la foi, dans les cultes divers,
Dans les arts, dans les mœurs, et jusque dans les vers !

Ce peuple qui jadis, tu t'en souviens peut-être,
N'apprenait à ses fils que la haine du maître ;
Qui, farouche, au soupçon du joug le plus clément,
Épouvantait les cieux de son rugissement ;
Maintenant moins sauvage et pris d'un autre zèle,
Tu le vois caresser quiconque le musèle ;
Il était las enfin de son règne orageux ;
Il ne demande plus que du pain et des jeux.
Au soleil de ce siècle, à ses vents délétères,
Où sont, hélas ! hélas ! les fermes caractères ?
O vieux sol généreux, ô patrie, ô berceau
Des Molé, des Bayard, des graves Daguesseau ;
O terre qui donnais jadis, fière marraine,
Bossuet à l'Église, à la guerre Turenne,
Qu'as-tu fait des grands cœurs et des fronts radieux ?
Olympe dévasté, qu'as-tu fait de tes dieux ?
Par quels hôtes nouveaux, sous tes sacrés portiques,
Mère, as-tu remplacé les possesseurs antiques ?
Si parfois, d'un regard, j'explore tes palais,

Digitized by Google

J'y vois peu de héros, mais combien de valets !
Dernier luxe qui reste à tes jours d'indigence,
Chaque jour, chaque règne en propage l'engeance ;
Avides héritiers des preux, des monseigneurs,
A défaut des vertus ils en ont les honneurs.
Ils osent habiter leurs vieilles résidences;
Ils ont dans nos conseils toutes les présidences ;
Ils marchent revêtus, au mépris des vieux droits,
De tous les majorats et de toutes les croix.
Faut-il porter la toge et l'hermine à l'épaule,
Ils sont là ; ce costume entre aussi dans le rôle ;
Et, leur expérience un jour prise en défaut,
S'ils tombent par hasard, c'est pour monter plus haut !
Hélas! toutes les fleurs se fanent sur leurs tiges;
Hélas ! tous les blasons perdent de leurs prestiges ;
Ces noms, ces anciens noms qui brillaient autrefois
Comme autant de joyaux dignes du front des rois,
Démentant chaque jour un passé magnifique,
Tombent dans le commerce et le monde en trafique.
N'en avons-nous pas vu, de ces fiers paladins,
A qui nos lâchetés n'inspiraient que dédains,
Qui soutinrent vingt ans, beaux parleurs de tribune,
La foi dans un autel malgré toute fortune,
Vendre contre un peu d'or, aux mains des nouveaux dieux,

Digitized by Google

Trois générations de martyrs et d'aïeux !

Hélas ! en haut, en bas, que l'œil descende ou monte,
Il retrouve, dis-tu, ces images de honte.
En fait d'âme servile, en fait d'honneur caduc,
Le plus épais bourgeois vaut le plus noble duc.
Tu vois, le long des quais, gagnant l'aréopage,
Le vieux Caton qui roule en brillant équipage.
Est-ce lui ? C'est lui-même ; oui, Caton le censeur,
Des stoïques vertus ce rude professeur,
Qui, jadis, au Château venait, les jours de fête,
Montrer sa toge courte et sa barbe mal faite.
Où va-t-il aujourd'hui, plus souple à manier ?
Il va de ses serments prêter l'avant-dernier.

Telles sont des vieillards les vertus exemplaires.
Verra-t-on que les fils vaillent mieux que les pères ?
O jeunesse ! ô printemps ! premières floraisons !
Tu les vois, ces enfants, espoir de nos maisons,
Tu les vois désormais, à l'envi l'un de l'autre,
Déserter chaque autel qui fut jadis le nôtre.
Qu'on ne leur parle plus — fastidieux discours —
De fière liberté, d'idéales amours,
D'un nom qui dans le cœur se voile de mystères !

Digitized by Google

Sublimes dévoûments, sacrifices austères,
Poésie, art sacré : qu'on ne leur parle plus
De ces flambeaux éteints, de ces dieux vermoulus !
Leur âme et leur encens vont à d'autres idoles,
Et leurs pires amours ne sont pas les frivoles !
C'en est fait, tout s'en va, tout meurt de jour en jour;
Toute religion décline, tout amour
S'éteint, toute vertu suit la pente suprême;
Tout s'abaisse et décroît, jusqu'au vice lui-même!

Ce vice d'autrefois, démon presque charmant,
De la séve des cœurs fiévreux débordement,
Qui, même au regard froid du sage qui l'accuse,
Dans ses propres excès trouvait comme une excuse;
Ce vice des beaux jours, aimable aventurier,
Gentilhomme souvent et jamais roturier,
Qui, de joyeux duels mêlant ses mascarades,
Payait toujours fort cher ses moindres algarades;
Qui, le jour, s'entourait de chiens et de faucons,
Qui, la nuit, gravissait l'échelle des balcons,
Et d'un palais ou deux, royal en son ivresse,
Achetait le baiser d'une folle maîtresse;
Tu le vois désormais, dernier surcroît d'ennui,
Prudent comme un notaire et rangé comme lui;

Digitized by Google

Il serre d'un festin le reste en son armoire,
Et jamais sans rognure il n'acquitte un mémoire.

Hélas! tout a changé d'allures et de nom :
Don Juan n'est plus don Juan, Ninon n'est plus Ninon;
C'est une fille adroite et savante en lésine,
Qui sait, de son boudoir, surveiller sa cuisine.
Chaque perle qu'Amour vient suspendre à son sein,
Elle l'estime au poids, encor mieux que Fossin;
Et ce qu'un diamant en gros sous peut produire,
Elle vous le dira, rien qu'à le voir reluire.
Elle-même au marché va seule en tapinois;
Se nourrit à huis clos de fromage et de noix;
Revend ses oripeaux à sa meilleure amie;
Et, quand vient le moment, sage dans l'infamie,
Pour ouvrir à Shylock, son nouveau bien-aimé,
Évince Roméo qu'elle-même a plumé!

Hélas! hélas! enfin, que fait au gynécée,
Que fait, le plus souvent, la femme délaissée?
Pudique, et le cœur gros d'un deuil silencieux,
A ces tableaux impurs voile-t-elle ses yeux?
Ainsi que la prêtresse, aux saints autels de l'âme
Entretient-elle encore une dernière flamme?

Digitized by Google

Fait-elle tout son soin de la sagesse? Non;
Elle n'a qu'un souci : voir de près la Ninon.
Quelle est de ses amants la plus récente liste?
Où loge son coiffeur, lequel vaut un artiste?...
De ces menus détails, scabreux à raconter,
Qu'un auteur fasse un livre, elle court l'acheter;
Qu'en drame pathétique il arrange la chose,
Elle y court la première et de larmes l'arrose.
Que dis-je! autre scandale à tes yeux familier,
Que Ninon à l'encan mette son mobilier,
Qu'on annonce à grand bruit cette vente, l'épouse
Y court encor, fiévreuse, et de tout voir jalouse;
Et la plus vile aiguière, instrument de mépris,
A ses yeux se transforme en relique sans prix!

Oui, telles sont, ami, les mœurs que tu contemples.
Je ne m'étonne plus, devant de tels exemples,
Que la plume s'attriste et pleure sous tes doigts.
Or, pendant ce temps-là, sais-tu ce que je vois?
Belle autant que jamais, je vois fleurir la terre;
Je vois briller aux cieux l'azur que rien n'altère;
Ainsi qu'aux plus beaux jours, de tendresse enivré,
L'oiseau chante, et les lis n'ont pas dégénéré!

Digitized by Google

IV

SIMPLE BILLET

A MADAME ***.

Quatre mots seulement, s'il se peut moins encore :
C'est demain que l'on part sans attendre l'aurore.
De ce rude pays coureurs aventureux,
Nous allons voir là-haut un cloître de Chartreux
Dont la ruine pend au bord du précipice.
Rien n'est beau, nous dit-on, comme ce vieil hospice
Qui de son toit croulant domine l'horizon.
Charlemagne y passa trois jours en oraison,
Quand, avec tous ses preux, dans les gorges voisines,
Il vint exterminer les bandes sarrasines.
La cascade qui pleut d'une cime d'azur
Éclabousse à jamais les restes du saint mur.

Digitized by Google

Une forêt l'entoure, une forêt profonde,
Que le tonnerre seul de temps en temps émonde.
L'ours y fait sa demeure, et, dans les épaisseurs
Farouches, se dérobe aux balles des chasseurs.
En revanche, une fleur y croît, mince et légère,
Trésor de l'herboriste, espèce de fougère,
Qui ne montre que là sa forme et sa couleur.
Ceux qui ne cherchent pas les ours cherchent la fleur.
Bref, terrible et charmant, c'est un site à connaître.
On fait au bord du gouffre un déjeuner champêtre,
On y mange un pain dur comme ciment romain;
On boit l'eau du torrent dans le creux de sa main;
Après quoi l'on revient. Vous êtes avertie;
Maintenant, voulez-vous être de la partie?
De la grande nature avez-vous cet amour
Qui fait que l'on se lève avant le point du jour,
Qu'à demi réveillée, et peut-être encor lasse,
On ne prend pas le temps de consulter sa glace,
Qu'on néglige le rouge et la poudre de riz,
Qu'on joint au rendez-vous ses compagnons surpris,
Et que sur le chemin, quoiqu'un peu chiffonnée,
On montre une rivale à l'Aurore étonnée?

Digitized by Google

V

LE PRIX D'UN LIVRE

A EDMOND TEXIER.

Dans un vallon sauvage, où parmi les yeuses
Circule un ruisseau pur aux eaux silencieuses,
Où l'ébénier fleuri se mêle avec le houx,
Hier, au jour tombant, il fut parlé de vous.
Au coin le plus tranquille, accoudé sur la terre,
Un homme, que mon pas surprit dans son mystère,
Lisait tout bas un livre ouvert sur le gazon.
Cet homme est un berger, depuis longtemps grison,
Dont j'ai décrit ailleurs l'air solennel et rude.
A son front, à son geste, à sa fière attitude,

Digitized by Google

On sent que ce pasteur, apte à d'autres emplois,
N'a pas toujours mené des moutons par les bois;
Qu'au printemps de ce siècle, aube déjà lointaine,
Enfant, il a dû voir l'immortel capitaine;
Qu'au bruit de ses clairons il a réglé son pas,
Et qu'il fut des premiers et des derniers combats!

Donc, sur le gazon vert, couché comme Tityre,
Il épelait son livre, — heureux de savoir lire!
Son avide regard, sans quitter le feuillet,
D'un éclair de plaisir de temps en temps brillait;
Et sa bouche parfois, d'un accent militaire,
Lançait un de ces mots qu'une Muse doit taire.
Que pouvait-il donc lire ainsi de tout son cœur?
Il lisait ce volume où, vaillant chroniqueur,
Tu contes si gaîment à la France étourdie
Nos batailles d'hier en pleine Lombardie,
Guerre qu'un jour ou l'autre il faudra regretter,
Héroïque pourtant et bonne à raconter,
Où l'on voit nos soldats, devant qui fuit l'Autriche,
Ensemencer de gloire un sol déjà si riche,
Et, de Gêne à Milan, réveiller, fils joyeux,
L'écho des grands combats livrés par leurs aïeux!

Digitized by Google

« Ah! dit le vieux berger, me voyant apparaître,
Voilà certe un auteur qu'il fait bon de connaître!
— Eh bien, je le connais et lui parle souvent, »
Répondis-je au bonhomme; et lui, se relevant :
« Dites-lui donc, monsieur, chargé de ma louange,
Qu'entre mes bons amis dès ce soir je le range;
Et que, s'il passe un jour à travers mon chemin,
La main d'un vétéran voudra serrer sa main!

« — Il sera du propos très-flatté, je présume,
Repris-je; mais de qui tenez-vous ce volume?
— Du petit colporteur qui passe chaque mois,
Dit-il; et, court d'argent que j'étais cette fois
(Car pour nous, pauvres gens, les temps sont durs à vivre),
Je vendis un mouton pour acheter ce livre! »

Mai 1860.

Digitized by Google

VI

TERRE A VENDRE

A DUMAS FILS.

Hoc erat in votis.

Un jour que nous errions, tous deux, aux boulevards,
Où vers toi se tournaient tant d'avides regards,
« Cherchez-moi, disais-tu, sous votre ciel que j'aime,
Et non loin des sillons cultivés par vous-même,
Un rustique domaine, où, désertant Paris,
Tôt ou tard, j'aille enfin recueillir mes esprits!
Choisissez au hasard; soit villa, soit chaumière,
Il n'importe; pourvu qu'une chaude lumière
Baigne de toutes parts les champs et la maison,
Et que l'on puisse voir, au prochain horizon,

Digitized by Google

La mer, chère toujours à mon œil comme au vôtre,
Cette mer où jadis, tant de fois, l'un et l'autre,
Nous allions, aux fraîcheurs du soir, nous ranimer,
Payant le batelier pour nous laisser ramer! »

Ainsi, près du Gymnase, où l'affiche ordinaire
Annonçait pour le soir ton drame centenaire,
Tu me parlais, ami dès longtemps éprouvé.
Eh bien, selon tes vœux, ce champ, je l'ai trouvé!
En voici le tableau que j'apporte à son maître,
Car, avant d'acheter, il est bon de connaître.
Primo, la vaste mer en forme l'horizon.
On la voit largement du toit de la maison;
Et de là, mon ami, comme d'un promontoire,
Tu pourras chaque jour l'admirer dans sa gloire.
Secundo, la demeure, au penchant du coteau,
N'est pas une chaumière et n'est pas un château.
C'est un de ces logis de forme bien française,
Comme on en bâtissait du temps de Louis Seize,
Dont le bon possesseur à l'heureux invité
Vante moins les grands airs que la commodité.
Si tu ne la jugeais pas assez solennelle,
Tu pourrais l'enrichir d'une tour ou d'une aile,
Où ta main placerait, sous un jour fait pour eux,

Digitized by Google

Les auteurs de ton goût, que je crois peu nombreux,
Et ces rares tableaux, collections choisies,
Que le juif, à prix d'or, cède à tes fantaisies.

Quelques arbres anciens, ignorant les hivers,
Ombragent ce logis; groupe aimable et divers,
Peupliers d'Italie où la vigne s'accroche,
Lentisques d'Orient, pins sortis de la roche;
Tu sais, ce pin sonore, aux accents continus,
Que le divin Maro nomme *arguta pinus!*

Quant au sol de labour, il dort encore en friche,
Et tu ferais ailleurs une moisson plus riche.
Je dis plus : sous un ciel qui devrait le sécher,
Il garde l'eau qu'il boit; mais on peut l'étancher;
Et, parmi les beaux-arts appris dans ton jeune âge,
Tu n'as pas, que je pense, oublié le drainage.

Que ferais-je valoir encor? Les alentours
De plaisirs variés occuperaient tes jours :
Sur un plateau qui touche à ce riant domaine,
Un village est assis, d'origine romaine.
Dignes de ce berceau, les filles de l'endroit
S'écartent rarement, dit-on, du sentier droit.

Digitized by Google

Afin d'encourager ces jeunes âmes fières,
Tu fonderais un prix et ferais des rosières!
Je te signale encor sur le coteau voisin
Une tour à créneaux, vrai donjon sarrasin
Qui date du bon temps. Cette pierre entamée,
Parmi nous, à vrai dire, est assez mal famée.
En vain l'œil d'un artiste à cent détails heureux
S'y complaît; son abord glace les gens peureux.
Ces murs, s'il faut les croire, ont vu jadis un drame
Terrible; on se prépare, on affermit son âme;
Aucun d'eux, par malheur, ne peut le raconter.
Il te coûterait peu, Dumas, de l'inventer.
Pour un public restreint tu daignerais l'écrire;
Et l'hiver, quand, le soir, la peur se mêle au rire,
Cette tragique histoire aux tableaux émouvants,
Tu la ferais jouer — entre deux paravents!

Pittoresque vallon, ciel pur, mer vaste et belle,
Tel est, près de mon champ, le site qui t'appelle :
Des lieux moins enchantés souvent t'ont fait courir.
Vas-tu venir bientôt, pressé de l'acquérir?...
Ah! quand on a conquis, maître sitôt illustre,
Ce radieux domaine éclairé par le lustre,
Qu'on entend chaque soir, à ses drames nouveaux,

Digitized by Google

L'unanime concert des mains et des bravos,
Rarement du triomphe on brise l'habitude
Pour chercher le silence et l'humble solitude !
Un César détrompé qui de l'empire sort
Et va mettre, à Saint-Just, les horloges d'accord,
Ou bêcher, à Salone, un carré de légumes,
Prouve un détachement en dehors des coutumes.
Ce rude effort demande une âpre volonté.
C'est ce que tu sauras quand tu l'auras tenté.
D'ailleurs, te parlerai-je un langage sincère ?
Bien plus que tu ne crois, Paris t'est nécessaire :
Ce foyer de rayons, ce lieu fascinateur,
Ce splendide Paris est un grand corrupteur;
On y respire un air plein de subtile flamme,
Qui, très-bon pour l'esprit, est fort mauvais pour l'âme;
Des pouvoirs de ce monde aucun ne vaut le sien
Pour amollir un cœur même stoïcien.
Si Caton le visite, il perd de sa sagesse;
Et, quand je dis Caton, je dis aussi Lucrèce !
Quiconque dans ses murs s'est longtemps attardé,
S'y croyant possesseur, lui-même est possédé.
Il ne comprendra plus, tant son Paris l'enivre,
Que, loin du boulevard, un homme puisse vivre;
Que, privé du Gymnase, on respire le soir,

Digitized by Google

Et qu'ayant vu le Louvre il reste mieux à voir !
La nature au dehors en vain le redemande ;
En vain le vrai soleil, les fleurs, la verte lande,
L'errante liberté des vallons et des bois,
A leurs enchantements l'invitent à la fois :
Citadin saturé de voluptés factices,
Il a perdu le goût des plus simples délices ;
Il ne discerne plus le vrai d'avec le faux ;
Jusque dans ses travers et ses pires défauts,
Il chérit son idole et la sert en esclave ;
Il est, sous cette main qui lui serre l'entrave,
Il est semblable à l'homme enivré pour toujours
Par la magicienne aux funestes amours.
S'il proteste, elle rit, elle est la souveraine !
Pour dénouer les fleurs dont elle fait sa chaîne,
Il faudrait le courage, il faudrait la vertu
Que seuls ont les héros ou les saints... L'auras-tu ?

Digitized by Google

VII

FIGURE A PEINDRE

A GUSTAVE RICARD.

Quoi! dans ce dur labeur jamais un jour de trêve!
Le portrait qui s'ébauche au portrait qui s'achève
Fait suite, et je les vois, au mur de l'atelier,
L'un par l'autre éconduits, défiler par millier.
Maréchaux, sénateurs, dont la face fleurie
S'encadre en un collet massif de broderie;
Princes russes, boyards, lords, barons allemands,
Hommes de tous pays, de tous signalements;
Bourgeois qui, fagotés des mains de la fortune,
Ayant fait leur bilan, jugent l'heure opportune

Digitized by Google

De léguer leur image aux arrière-neveux;
Artistes au front pâle, ondoyants de cheveux;
Docteurs en habit noir, aux expressions fades,
Que l'on expose au Louvre à leurs futurs malades;
Avocats renommés, qui, par plus d'un plaideur,
Seront en effigie accusés de laideur;
Nobles dames, beautés de tout rang, de tout âge,
Qu'à ta porte modeste attend leur équipage,
Et qui, pour inspirer l'artiste en son travail,
De cent colifichets apportent l'attirail;
Difficiles, du reste, on en sait quelque chose,
Sur ceci, sur cela, sur le teint, sur la pose,
Sur un œil dont le coin ne sourit pas assez,
Un velours dont les plis semblent un peu froissés,
Enfin, sur la main blanche ou sur l'épaule nue,
Encor trop dérobée, au gré d'une ingénue :
Quand tous auront fini de poser devant toi,
Si tu veux, mon ami, te confiant à moi,
Accepter de ma main un motif de peinture,
Tu seras de mon choix satisfait, je te jure.
C'est une pauvre enfant, beauté de ces cantons,
Qui, parmi nos rochers, mène quatre moutons.
Qu'en dirai-je de plus? la pauvre bachelette,
Vrai Dieu, ne passe pas longtemps à sa toilette;

Digitized by Google

Elle n'a jamais eu, même dans les grands jours,
Qu'un jupon de futaine à plis simples et lourds,
Qui n'exagère pas les contours de la hanche.
Son petit bras mignon sort d'une toile blanche;
Ses petits pieds charmants ont des souliers de bois.
J'en fais l'aveu pourtant, on put voir une fois
Pendre sur sa poitrine un collier, une chaîne :
Il était fait de glands ramassés sous un chêne !
Sa quenouille à la main, dans quelque ancien tableau,
As-tu vu Geneviève assise au bord de l'eau,
Et d'un rayon du ciel, dans l'ombre, illuminée?
Ma bergère ressemble à cette sœur aînée ;
Elle a ce charme exquis et virginal, cet air
Sauvage, un peu timide et pourtant presque fier;
Elle a... Mais je m'arrête et n'ai pas le courage
D'achever le profil sur cette froide page.
Difficile secret, celui de faire voir !
Est-ce que la parole eut jamais ce pouvoir ?
Est-ce que la couleur dont l'écrivain se vante
N'est pas toujours de l'encre épaisse et décevante?
Non, la ligne qui fuit, non, le rapide éclair,
L'accent, le chaud reflet de l'âme sur la chair,
Tout ce je ne sais quoi dont se compose un être,
Tout cela n'appartient qu'au peintre, qu'à toi, maître,

Digitized by Google

Que l'on vit de bonne heure, épris de l'art ancien,
Approcher de Van Dyck, rappeler Titien,
Et fondre tour à tour, sur ta palette heureuse,
Le soleil de Rembrandt et la lune de Greuze!

Viens donc, cher compagnon, peindre la belle enfant.
Choisis pour atelier la colline en plein vent:
Les bouvreuils chanteront, t'accordant leur suffrage;
Et, le portrait fini, pour te payer l'ouvrage,
Elle t'apportera, riante, un pot de lait
Qui mêle à son écume un goût de serpolet!

Digitized by Google

VIII

LETTRE D'INTRODUCTION

AU COMTE NESTOR DE ***.

Homme heureux, qui régnez, comme un chef des vieux jours,
Sur une ample vallée où le Rhône en son cours
Serpente, et que son flot, bienfaisant ou néfaste,
Fertilise souvent et quelquefois dévaste;
Homme heureux, qui rangez sous vos paisibles lois
Un peuple d'ouvriers de différents emplois;
Les uns, sur un terrain profond, dur à combattre,
Conduisant les grands bœufs attelés quatre à quatre,
Les autres variant avec art les couleurs
Du parterre embaumé dont ils nomment les fleurs;

Digitized by Google

Tous fervents au travail, tous dociles au maître,
Tous joyeux de servir sous le sceptre de hêtre
Que porte un chef clément et sévère à la fois,
Qui sait être fermier comme d'autres sont rois :
Souffrez qu'à votre seuil hospitalier j'amène
Un client que séduit le renom du domaine,
Et qui, sollicitant vos lares protecteurs,
Aspire à prendre place entre vos serviteurs.

Aux rustiques travaux ce postulant modeste
N'est pas un homme neuf à toute vie agreste :
Né d'une humble famille, entre Bourge et Nevers,
De bonne heure il connut les bois, les sillons verts,
Les tranquilles douceurs d'une maison champêtre.
Son tort, à dix-huit ans, fut de les méconnaître.
Ah! dans ce temps funeste aux antiques vertus,
Ce tort et ce malheur, que d'autres les ont eus !
Combien, fuyant la glèbe et les sueurs fertiles,
Se laissèrent surprendre au mirage des villes;
Et trouvèrent au loin, déçus dans leurs efforts,
L'inutile regret, si ce n'est le remords!

Paris, le grand Paris, cette ville qu'on nomme

Digitized by Google

Paris, comme autrefois les peuples disaient Rome,
Du pensif Berrichon fascinait les esprits;
A l'horizon sans cesse il revoyait Paris :
Le jour à son travail, la nuit durant ses veilles,
Un démon lui montrait ce foyer de merveilles,
Cet amoncellement de faciles trésors,
Ce spectacle si riche — à le voir du dehors.
Le ciel du doux pays, à la saison nouvelle,
En vain l'enveloppait de son rayon fidèle;
Les blés autour de lui poussaient comme autrefois;
En vain l'eau de la source, en vain l'oiseau des bois,
Et l'aubépine en fleur, l'accrochant par sa veste,
Lui disaient : « Ne pars pas! reste parmi nous, reste! »
Il partit, il voulut voir, au bout du chemin,
Son rêve, et le toucher de son avide main.
La cité le reçut, cœur troublé de démence;
Atome, il se perdit dans cette mer immense;
Lui si faible et si vain, si pauvre et si petit,
Sans même l'entrevoir, le monstre l'engloutit.
C'est leur histoire, hélas! leur histoire commune
A tous ces beaux chercheurs de gloire et de fortune,
A tous ces paysans du village évadés,
Qui vont jouer leur vie en quatre coups de dés;
La ville impitoyable aussitôt s'en empare;

Digitized by Google

La machine cruelle, infatigable, avare,
Les attire, les plonge en ses mille ressorts;
Elle flétrit leur âme, elle brise leur corps,
Prend tout en eux, vertus, santé, vigueur de l'âge,
Et ne leur laisse rien, pas même le courage
De repartir un jour, dans un dernier haillon,
Pour la terre où fleurit le paternel sillon!
Enfin, comme trente ans, autour de la grand'ville,
Sonnaient pour lui, jeune homme au front déjà sénile,
Paul Robin (c'est le nom de mon humble héros),
L'œil terne, la main vide, amaigri jusqu'aux os,
Se retrouva du moins cette force dernière
D'abandonner l'arène ingrate et meurtrière.
Son cœur se retourna vers le ciel du Berry;
Il voulut vous revoir, champs qui l'aviez nourri!
Il vous revit, coteaux, vallons, verte étendue!...
Ses parents étaient morts, sa ferme était vendue;
Ses amis d'autrefois, cherchés de seuil en seuil,
Pour un pâle inconnu n'avaient qu'un froid accueil.
Que faire? Esprit flottant, âme encore indécise,
Il marchait au hasard, quand, témoin de la crise,
J'osai vous adresser ce naufragé du sort,
Comme un souffle indulgent pousse une voile au port!

Digitized by Google

Vous donc, qui dans vos champs, secourable domaine,
Distribuez la tâche à toute force humaine,
Vous, chef hospitalier d'un peuple travailleur,
Accueillez ce passant et rendez-le meilleur:
Qu'il retrouve chez vous le bon sens de la ferme,
Le guéret, où chacun peut voir son pain qui germe,
Et cet air pur des champs en qui tout refleurit,
La jeunesse du corps et celle de l'esprit!
Quand revient au bercail la brebis égarée,
Le Pasteur lui sourit et fête sa rentrée.
Imitons le berger du saint livre; accueillons
Tout fils de laboureur qui retourne aux sillons.

De ce nouveau venu, pâle et débile encore,
Quel emploi ferez-vous, ô maître? Je l'ignore.
Dans le riant parterre où vous errez le soir,
Ira-t-il sur vos fleurs épancher l'arrosoir?
Pâtre, conduira-t-il sur vos collines vertes
La brebis douce et lente ou les chèvres alertes?
Saura-t-il, en vos bois de frênes et d'ormeaux,
Retrancher avec art le luxe des rameaux;
Ou bien, sur des terrains à glèbe grasse et forte,
Pousser habilement les bœufs? Que vous importe,
Pourvu qu'un malheureux, de ses songes guéri,

Digitized by Google

Vous doive la sagesse et le pain et l'abri,
Et qu'une voix de plus, désormais consolée,
Bénisse votre nom dans l'heureuse vallée!

Digitized by Google

IX

BILLET DE PRINTEMPS

A GASTON DE F.

Va, Muse, dont le pied jamais ne se repose,
Et se plaît en courant à côtoyer la prose;
Va donner de ma part un matinal bonjour
Au poëte baron relégué dans sa tour,
Qui, d'une double tâche occupant ses journées,
Sait cultiver les fleurs et les rimes ornées!

Te souvient-il de l'âge où tu vins tant de fois
Te promener, rêveuse, à l'ombre de ses bois?
Tu n'avais, en ces temps d'indigence et de fête,
Ni toit, ni même un arbre où reposer ta tête;

Digitized by Google

Tu marchais les pieds nus, sœur des bohémiens;
Mais, n'ayant pas de champs, tu possédais les siens.
Le jeudi, le dimanche, une fois par semaine,
Tu courais de la ville à son riant domaine,
Au creux d'un doux vallon, maison qui plaît à l'œil :
« Nobles hôtes, salut! » disais-tu dès le seuil;
Et l'hôtesse aux grands airs, à l'indulgent sourire,
Te prenant par la main, aimait à t'introduire.
L'hiver (car tu bravais alors toute saison),
L'hiver, on s'asseyait devant un clair tison,
Feu de bois odorant glané sur les collines.
Au printemps, on cherchait le buisson d'aubépines;
Et, sous les larges pins au mouvant parasol,
On causait, heureux groupe, étendu sur le sol.
De quoi donc parlions-nous, dans cet oubli des heures?
Des choses qu'on estime à vingt ans les meilleures :
D'un roman de Balzac, l'avant-veille édité;
Des vers de Lamartine en leur virginité;
D'un chant du grand Hugo, qui, charmant ou farouche,
Tout un soir entre nous errait de bouche en bouche,
Comme la coupe antique à la table des rois!...
Enfin, ceci soit dit, ô Muse, à demi-voix,
De nos propres essais, vaillantes entreprises,
Et de mes jeunes vers dont s'amusaient les brises.

Digitized by Google

Temps heureux, purs loisirs de la Muse aux pieds nus,
Rêves de l'avenir, qu'êtes-vous devenus ?
Les rapides saisons, transformant toutes choses,
Ont passé ; les hivers ont neigé sur les roses ;
Lamartine a vieilli, que c'est grande pitié;
Rien ne survit enfin, si ce n'est l'amitié.
Va donc, Muse fidèle, aujourd'hui mieux chaussée,
Va trouver l'ancien hôte, et dis à sa pensée
Que, d'un printemps si beau qui n'eût pas dû finir,
Tu gardes une fleur, celle du souvenir ;
Et qu'après tant de jours, après tant de voyages,
Elle est comme la fleur, collée entre deux pages,
Qui conserve sa forme et qu'on aime à revoir
Dans le livre jauni qu'on feuillette le soir !

Digitized by Google

X

A UN HABITANT DE LA RUE DU BAC

Paris était plongé dans l'ombre et le brouillard;
Paris, en plein avril, toussait comme un vieillard.
Triste, il voyait, depuis des semaines entières,
Son printemps qui pleurait par toutes les gouttières.
Tous deux, — car, en ce temps qui se perd déjà loin,
Du même étroit foyer nous partagions le coin, —
Tous deux, au boulevard ne voulant plus descendre,
Nous écoutions la pluie et regardions la cendre.
Et toi, plus que jamais farouche ce jour-là :
« Beau printemps, disais-tu, le printemps que voilà! »
Puis, mêlant tes propos d'un rire amer et sombre :
« Des êtres sont, pourtant, et des êtres sans nombre,

Digitized by Google

Qui passent comme nous dans ce brouillard maudit
Une saison partout si belle... à ce qu'on dit !
A peine pourront-ils, au bout de la semaine,
Une fois, suivre ailleurs l'instinct qui les emmène,
Aller voir au dehors, sous quelque pan du ciel,
Voir... que sais-je ? un jardin tout artificiel,
Dont les coteaux, peuplés d'étranges maisonnettes,
Invitent les passants aux plaisirs déshonnêtes !
Le vrai champ, le vrai ciel, profond et généreux,
Les vrais et purs coteaux ne sont pas faits pour eux.
Jamais l'air du matin n'a, d'une aile vivace,
Épousseté l'ennui qui s'incruste à leur face;
Jamais le jeune vent des forêts et des monts
N'a, de sa vertu saine, embaumé leurs poumons !
Soit que l'été renaisse ou que l'hiver s'endorme,
Ils tournent à jamais dans leur ville uniforme.
Il leur faut, chaque jour, par un même chemin,
Voir les mêmes passants, faces de parchemin;
Toujours mêmes quartiers, ennuyeux à connaître;
Toujours même écriteau sous la même fenêtre;
Le long des boulevards de cohue étouffés,
Toujours même étalage aux portes des cafés;
Et, si par quelque étude on cherche à se distraire,
Mêmes livres toujours aux vitres du libraire !...

Digitized by Google

« Combien de ces reclus que tient le sort geôlier,
Ceux-ci dans le comptoir, ceux-là dans l'atelier;
Misérables ressorts d'une machine immense
Dont l'œuvre, chaque jour, s'achève et recommence!
Est-ce vivre? est-ce avoir, dans le trésor commun,
La part d'espace et d'air que Dieu fit pour chacun?...
S'il n'a reçu le jour sous quelque toit rustique,
L'homme aura-t-il, d'ailleurs, une foi domestique?
Sentira-t-il jamais en lui se déployer
L'amour de ces vertus qui germent au foyer?
Et vos noms immortels, ô famille! ô patrie!
Toucheront-ils son âme avant l'heure flétrie?
Trois fois heureux les fils de ces vieilles maisons
Où mènent des sentiers frayés dans les gazons!
Ils habitent le nid cher à toute une race:
Là, tout garde à leurs yeux une pieuse trace;
A leur ample foyer quand ils veillent le soir,
Les ombres des aïeux près d'eux viennent s'asseoir.
Ce fauteuil, ce bahut, cette tapisserie,
De fantômes aimés peuplent la rêverie.
Ces livres, alignés sur deux rayons de bois,
Sont ceux que les parents usèrent sous leurs doigts;
A l'angle du salon cette horloge dressée
Leur a compté les jours de sa voix cadencée.

Digitized by Google

Rien de trop : point de faste et point d'hôte moqueur.
Plus le meuble est fané, plus il vaut pour le cœur !

» Qu'il en est autrement des foyers de la ville !
Ici, chaque maison n'est qu'une auberge vile,
Qu'un taudis encombré d'hôtes toujours changeants.
On y vit au milieu d'un tourbillon de gens.
Ces murs ne disent rien au cœur, à la mémoire.
D'équivoques odeurs sortent de chaque armoire. —
Qui, dans ce lit banal, avant moi s'est couché ?
Ce velours, ce satin, par qui fut-il taché ? —
Puis, après deux saisons, s'il faut que l'on en sorte,
Ce lieu devenu saint, où votre mère est morte,
Où vous avez reçu l'enfant qui vous est né,
Par quels hôtes impurs sera-t-il profané ?...

» Fuyons !... je le voudrais ; à chaque vent qui passe,
Au nuage, à l'oiseau, je demande l'espace ;
Un envieux destin, me fermant l'horizon,
Resserre chaque jour les murs de ma prison !
Croirais-tu que jamais, sinon par les poëtes,
Je n'ai connu les bois et leurs calmes retraites ?
Croirais-tu, déjà vieux, que j'ignore comment
Le pain qui me nourrit pousse avec le froment ?

Digitized by Google

Je sais qu'un laboureur se sert d'une charrue;
Mais l'image à mes yeux en est seule apparue !
La vigne donne un jus qui fait, dit-on, le vin;
C'est toute ma science, et j'ai trente ans demain !... »

Ainsi, baissant le front, et tandis que la pluie
Tombait, tombait encor d'un ciel chargé de suie,
Tu prolongeais sans fin ton gémissant discours !
Les clochers, depuis lors, ont sonné bien des jours.
Eh bien, si ta tristesse est aujourd'hui la même,
Brise tes nœuds, ami ! tente un effort suprême;
Le sort, qui depuis peu me traite avec douceur,
D'un vallon fortuné m'a rendu possesseur.
J'ai des ceps alignés sur une verte pente,
J'ai dans une prairie un ruisseau qui serpente,
J'ai sous de larges toits, peuplés de nids chantants,
Un tranquille foyer : c'est là que je t'attends.
O pâle citadin, viens ! d'une faux novice
Tu pourras, si tu veux, essayer le service;
Tu pourras, dans le pré qui descend du coteau,
Durcir tes blanches mains au manche du râteau,
Ou te faire enseigner, pour une œuvre diverse,
L'office du sarcloir, l'usage de la herse.
Comment germe le grain, comment tombent les blés,

Digitized by Google

Tous ces secrets profonds te seront révélés.
Viens; tu refleuriras dans ta séve première;
Tu vivras de parfums, de brises, de lumière;
Tu passeras tes nuits dans l'herbe des forêts !...
Une chambre chez moi fait pourtant ses apprêts :
Petite chambre saine, au mur de couleur fauve,
Où tes yeux, au matin, du fond de ton alcôve,
Verront, à peine ouverts, l'heureux tableau des champs,
Les troupeaux en chemin, les bouviers chevauchants,
Ou quelque jeune femme en jupon de futaine,
Qui va remplir sa cruche et monte à la fontaine!

Digitized by Google

XI

AU CHASSEUR GUILLAUME

— 1860 —

Jeune homme aux courts sommeils, ennemi de la chambre,
Qui jamais sur ton lit n'attends l'aube en septembre,
Et par ton escalier descends à petit bruit,
De peur de réveiller ceux qui dorment la nuit,
Je voudrais aujourd'hui, te guettant au passage,
Improviser pour toi quelques vers en hommage :
Car, moi, je suis de ceux qui, légers à l'essor,
Se lèvent comme toi quand tout sommeille encor,
Et, battant en esprit la campagne et l'espace,
Poursuivent l'idéal, rapide oiseau qui passe.

Digitized by Google

Oui, je t'aime, ô chasseur, qui, d'un instinct viril,
Ne te plais qu'à des jeux qu'ennoblit le péril !
Toi qui, sur les coteaux, dans l'air et la lumière,
Cherchant moins le butin qu'une liberté fière,
Marches près des buissons sans y causer un deuil;
Toi qui laisses chanter la grive et le bouvreuil,
Et, pour tous les petits, cœur touché de tendresse,
Gardes à leurs tyrans ta balle vengeresse,
Je t'honore, et voudrais, d'un vers reconnaissant,
Applaudir ce matin à ton exploit récent.

Un aigle dans nos cieux, connu pour ses rapines,
Régnait : les vallons creux, les sillons, les ravines,
Tout lui payait tribut. Despote au bec d'airain,
Il mêlait de terreur l'azur le plus serein.
Quand il errait là-haut, au roulis de ses ailes,
Les nids s'avertissaient entre eux : les hirondelles
Cherchaient l'abri des murs; le doux chantre des bois,
Tremblant, s'y blottissait et demeurait sans voix;
Et l'agneau dans les près, et le lièvre en son gîte,
Pressentaient le tyran qui sur eux fond si vite.
Lui, dans l'effroi commun, tranquille, se berçant,
Sur la proie à saisir dardait un œil perçant,
Plongeait, et, de retour entre les hautes cimes,

Digitized by Google

S'y repaissait longtemps de la chair des victimes.

C'en est fait : nos vallons, par toi libres enfin,
N'auront plus à payer une dîme à sa faim.
Un bras a réprimé toute cette épouvante,
Et ce bras est le tien, jeune homme, et je t'en vante.

D'autres, le cœur ému d'une vaine pitié,
Regretteront peut-être un géant foudroyé;
Diront qu'il était beau quand, d'une aile tendue,
Il allait mesurant en trois coups l'étendue;
Quand, sublime, d'un vol circulaire et lointain,
On le voyait planer dans un ciel du matin;
Ils diront que la force a partout son prestige,
Et qu'un oiseau qui monte au soleil sans vertige,
Et qui porte la foudre et qui sait l'affronter,
Tenait du ciel un droit qu'il fallait respecter.
Moi, je dis, insensible à ce droit dérisoire,
Que cet aigle n'était qu'un bandit dans sa gloire;
Et qu'il vaut mieux le voir, chez toi, sur un bâton,
Fantôme rembourré de paille et de coton,
Laisser à l'avenir, sur nos toits verts de mousses,
Les petits passereaux chanter de leurs voix douces!

Digitized by Google

XII

A UN ABSENT

Inania regna.

Dans un canton fertile et riche en paysages,
Vous possédez, cher comte, un manoir des grands âges,
Un de ces vieux châteaux, illustrés d'un blason,
Que chaque voyageur salue à l'horizon,
Et qui semblent porter sur leurs fières tourelles
De leurs maîtres anciens les ombres solennelles!
Vous avez des forêts aux carrefours ombreux,
Où se bercent au vent, touffus, mêlés entre eux,
Les bouleaux et les pins et les chênes superbes!
Vous avez, magnifique à la saison des gerbes,

Digitized by Google

Une plaine au soleil, dont, pendant tout un jour,
Le plus rude arpenteur ne ferait pas le tour.
Nombreux sont vos troupeaux, nombreuses sont vos fermes;
Vous avez des jardins aux fleurs de tous les germes;
Vous avez des coteaux où, plantés par milliers,
Vos ceps donnent un vin connu dans les celliers.
Mais que vous sert, hélas! tant de magnificence?
Le manoir est fermé, triste de votre absence.
Du maître qui l'oublie accusant l'abandon,
Le seuil en est couvert de ronce et de chardon.
La tour de vos aïeux s'écroule pierre à pierre;
Au dedans, au dehors, tout est deuil et poussière!
Dans l'alcôve assombrie où fut votre berceau,
La paisible araignée achève son réseau.
Dans le jardin, témoin de vos jeunes folies,
Les roses du printemps s'effeuillent non cueillies.
L'eau tarit; l'arbre meurt; livrés à tout hasard,
Vos champs sont cultivés sans mesure et sans art;
D'avides laboureurs aux terres surmenées
Arrachent dans un an le fruit de dix années;
Le reste s'accomplit en quelques soins grossiers.
Vous le dirai-je enfin? vos libres tenanciers,
Disposant à leur gré du bien de vos ancêtres,
Finiront un matin par s'en croire les maîtres!

Digitized by Google

Pourquoi cet abandon, ce long délaissement?
Seul possesseur du droit que votre oubli dément,
Loin du champ, loin du parc, du jardin, du toit sombre,
Quel charme vous retient depuis des jours sans nombre?
Ce charme, on le connaît; bien d'autres s'y sont pris :
Ce charme tout-puissant, on l'appelle Paris.
Paris, le rendez-vous des foules idolâtres;
Paris a les bazars, Paris a les théâtres;
Il a les salons d'or, où janvier de retour
De chaque sombre nuit fait un radieux jour;
Des triomphes de l'art il a toute l'ivresse;
Enfin, la joie immense... et l'immense détresse!

Oui certes, l'Opéra, j'y consens, est à voir;
Il est doux, quand son lustre, ardent soleil du soir,
Éclaire sur trois rangs, le long des galeries,
Les femmes au sein nu chargé de pierreries,
Quand la scène procède à ses enchantements,
Il est doux d'écouter, parmi les instruments,
A travers les parfums et les clartés du lustre,
La voix de la chanteuse et du ténor illustre!
Mais, par un tiède soir de la belle saison,
Quand la lune apparaît, suave, à l'horizon,
Qu'elle vient éclairer, mystérieuse et pure,

Digitized by Google

Un vivant paysage et non une peinture,
N'est-il pas doux aussi d'être deux, et d'aller,
Et d'entendre les bois frémir, les eaux couler,
Et le divin chanteur des forêts et des plaines
Mêler sa voix sonore aux strophes des fontaines ?
Les boulevards sont beaux, couverts de promeneurs;
Mais des prés où descend la troupe des faneurs;
Mais un riche vignoble, alors que les vendanges
Y mènent les garçons et les filles des granges;
Mais une aire au soleil où l'on bat les épis,
Un vieux chêne entouré de grands bœufs assoupis,
Le vermeil horizon qu'un soir d'octobre enflamme,
Ne disent-ils donc rien? rien aux sens, rien à l'âme?
Et l'auguste tableau de la terre et des cieux
Ne mérite-t-il pas un regard de nos yeux ?

Vous ne le savez pas : votre errante pensée
Fuit ailleurs, au hasard des choses dispersée.
Avril naît, juin s'écoule, et tous les plus beaux mois;
Aucun ne vous retrouve à l'ombre de vos bois.
L'un moissonne en chantant vos blés, l'autre les sème;
Que vous fait tout cela? Vous n'y songez pas même.
Tandis que tel pauvre homme, au temps des gazons verts,
S'arrête à votre grille, et regarde à travers,

Digitized by Google

Et qu'au bonheur du maître il songe avec envie,
Paris vous tient, Paris absorbe votre vie.
Dans cette Babylone où tout est confondu,
Vous marchez, vous allez, flot dans les flots perdu,
Plus chétif, plus léger qu'au vent un brin de chaume!
Vous qui seriez ici le roi dans son royaume;
Vous qui pourriez, le cœur et l'esprit satisfaits,
Y remplir tous vos jours d'œuvres et de bienfaits,
Vous préférez, obscur, inutile, frivole,
Vivre au gré du caprice et du temps qui s'envole!

Ah! ce n'est pas ainsi que vécurent jadis
Les hommes grands et forts dont vous êtes le fils,
Ceux de qui vous tenez, avec d'autres exemples,
Des biens tels que pas un n'en reçut de plus amples.
Chefs de leurs tenanciers, ils restaient au manoir;
Mieux renseignés que vous du droit et du devoir,
Ils donnaient à leur vie, autrement occupée,
Deux sévères blasons : la charrue et l'épée!
Durant les temps de paix, sans honte et sans chagrin,
Ils allaient défrichant, fécondant leur terrain,
Y versant les sueurs de leurs têtes altières.
Fallait-il agrandir ou garder les frontières?
Avaient-ils entendu le signal des clairons?

Digitized by Google

Suivis de leurs vassaux, laboureurs, bûcherons,
Bergers, qu'ils dominaient du cœur et de la taille,
Ils partaient, ils couraient de bataille en bataille,
Voyaient fuir devant eux l'Anglais ou le Germain;
Puis, de leurs nobles toits reprenant le chemin,
Ils venaient de nouveau, contents de cette gloire,
Guider sur le sillon l'attelage aratoire!

— Imitez ces leçons : fidèle aux vieilles mœurs,
Regagnez le séjour qui les eut pour seigneurs.
Un des pires fléaux dont s'afflige la terre,
C'est cet ingrat oubli du chef héréditaire.
A vos durs laboureurs avant l'aube levés,
A ces fils de vos champs, ce que vous leur devez,
Ce n'est pas seulement le salaire et l'ouvrage,
C'est votre exemple encore, appui de leur courage.
Ne différez donc plus; regagnez le manoir;
Revenez! qu'il tressaille, heureux de vous revoir;
Arrachez de son seuil la broussaille et le lierre;
Rendez à ses lambris l'air pur et la lumière;
Relevez du perron les pilastres couchés;
Réjouissez les cœurs de vos dons épanchés;
Et, quoi qu'on en ait dit, faites enfin connaître
Que le meilleur ami, c'est quelquefois le maître!

Digitized by Google

XIII

MAIRIE DE VILLAGE

AU COMTE A. DE PONTMARTIN.

Ce n'est pas à l'esprit, cher à tant de lecteurs,
Qui du mont littéraire a gagné les hauteurs,
Que j'adresse aujourd'hui, d'une plume empressée,
Une page où le vers s'ajoute à la pensée;
Ce n'est pas au conteur de maint conte charmant,
Qui sait l'art d'allier — rare accommodement —
L'intérêt de l'intrigue aux préceptes moroses,
Sans que l'ennui jamais y rampe sous les roses;
Ce n'est pas au critique à bon droit renommé,
Haï de quelques-uns et de beaucoup aimé,

Digitized by Google

Qui sur nos beaux esprits, vassaux de son domaine,
Rédige sa sentence une fois par semaine;
Qui, sans faiblesse au cœur et sans trouble au cerveau,
Dit son mot, dit son fait à tout livre nouveau,
Mêlant beaucoup de grâce à beaucoup de malice,
Des faux dieux quelquefois faisant bonne justice,
Sévère par boutade et cruel par hasard,
Plus souvent généreux, — et de qui, pour ma part,
Au sujet de telle œuvre, hélas! peu méritoire,
Je fus trop caressé de louange et de gloire;
Ce n'est pas à cet homme ondoyant et divers
Que j'envoie une prose à cadences de vers :
C'est au sage, au penseur qui du monde s'exile
Par intervalle, et cherche au désert un asile;
C'est au maire d'un bourg solitaire, inconnu,
Tranquille, où de Paris jamais bruit n'est venu!

Oui, maire de village, un archonte champêtre;
Tu l'es, ami, tu l'es... et tu fais bien de l'être!
Il est bon que parfois, noble esprit et grand cœur,
Et fort sur l'épigramme à narguer tout moqueur,
Un homme aille trouver une pauvre Commune,
Et, touché de ses maux, prenne en main sa fortune.
Le pays n'a que trop de ces lourds magistrats,

Digitized by Google

Et je t'en nommerai, mon cher, quand tu voudras,
Qui — d'ailleurs braves gens — forts en agriculture,
Sont moins initiés dans l'art de l'écriture,
Président leur conseil, flanqués de leurs adjoints,
Au hasard, — sur les *i* ne mettent pas les points,
Et, la séance close, ornent d'un lourd parafe
Quelque pièce où le sens cloche avec l'orthographe :
Ou bien — pire fléau — de ces beaux esprits vains
Qui du droit et du fait parlent entre deux vins,
Prennent le cabaret pour la Maison de ville,
A propos d'une loi citent un vaudeville;
Et qui de la patrie auront bien mérité,
S'ils ont blessé d'un mot, en un jour de gaîté,
Le bon prêtre du lieu, cœur pur, sainte parole,
Et s'ils ont mis l'écharpe en guerre avec l'étole!

De cette écharpe, toi, méritant mieux l'honneur,
Tu vis donc au hameau, veillant à son bonheur :
Village aérien qui, bâti sur la roche,
Au voyageur, dit-on, paraît de rude approche,
Et, dans une vallée aux spacieux contours,
Voit du Rhône écumant se dessiner le cours!
Là, tu règnes, jaloux d'illustrer ta mairie :
Au gré de la saison et du jour qui varie,

Digitized by Google

— Salle d'asile, école, utile emploi d'impôts —
Tu remplis vaillamment tes soins municipaux.
Tandis qu'un fils du lieu, près de toi secrétaire,
Inscrit l'enfant qui naît ou le mort qu'on enterre;
Au paysan qui part, tenté d'un autre sort,
Tandis qu'avec regret il donne un passe-port,
Toi, sans cesse entouré de fermiers, d'humbles femmes,
Tu songes aux besoins des choses et des âmes;
Tu sais que le pays, malgré plus d'un devin,
Manqua toujours d'eau claire à mettre dans son vin;
Tu rêves à cette eau, d'âge en âge promise,
Qu'il faut tirer du roc en invoquant Moïse;
A l'erreur, à l'abus qu'il convient d'arracher;
Aux sols comme aux esprits qui sont à défricher.

C'est le jour de conseil : le groupe vénérable
Se rassemble; on s'assied sur quatre bancs d'érable;
On prend des arrêtés, on discute des baux...
Vient ton garde champêtre, homme à procès-verbaux;
Il signale un délit, il parle d'un sinistre.
Une lettre est lancée à monsieur le ministre;
Et monsieur le ministre, illustre homme d'État,
S'étonne qu'on écrive, au pays du Comtat,
Une langue si belle et si rhétoricienne,

Digitized by Google

Une langue, en un mot, qui fait honte à la sienne.

Homme rare, qui joins l'esprit au dévoûment!
J'irai te voir, un jour, dans ton gouvernement.
D'un long désir, d'ailleurs, j'aspire à les connaître,
Ces ombrages, ces champs qui te nomment leur maître,
Ces hauteurs d'où tu vois les monts, rideau vermeil,
Et les tours d'Avignon si blondes au soleil!
A tes graves labeurs mêlant nos causeries,
Nous irons, un matin, parcourant les prairies.
Tu me diras alors, le long du vert sentier,
Quel est le plus ingrat ou le plus doux métier,
Quelle tâche, à ton sens, est la moins difficile,
D'apporter la raison au village docile,
D'extirper des cerveaux cent préjugés anciens,
D'accorder tous les droits, en maintenant les siens;
De tenir un budget, où l'équilibre est rare,
Sans prodigue dépense et sans épargne avare;
D'exécuter beaucoup avec très-peu d'argent;
Que dirai-je de plus? en un péril urgent,
Pont qui s'écroule, ou toit d'église qui s'enfonce,
D'obtenir du ministre une prompte réponse;
Ou bien d'être à Paris un brillant écrivain
Qui s'élève au succès et n'en est pas plus vain;

Digitized by Google

Des mille auteurs du jour s'étant posé l'arbitre,
A ce siége d'honneur de produire son titre;
De savoir discerner, dans ce monceau d'écrits
Que chaque mois apporte et balaye à Paris,
Le vrai du faux, le grain de la stérile paille;
D'assigner à chacun son rang selon sa taille;
Ingénieux, adroit à tout concilier,
De dépouiller un sot sans trop l'humilier;
Ou, si l'homme à juger est un de ces illustres
Qui règnent parmi nous, rois depuis tant de lustres,
Qui du monde charmé, dès leur commencement,
Ont goûté la louange et l'applaudissement,
De venir à ses pieds courber toutes les têtes,
D'effeuiller sur ses pas la gloire en épithètes,
De saluer en lui la raison, l'esprit fin,
L'éternelle vigueur de la jeunesse; — enfin,
L'élevant au-dessus de notre humaine sphère,
De lui bâtir un temple... et de le satisfaire!

Digitized by Google

XIV

LES MOINES

AU R. P. LACORDAIRE

EN PROVENCE.

Cruce et aratro[1].

Au nom de mes pareils, race fidèle et rude,
Enfants de la charrue et de la solitude ;
Au nom des métayers semant et labourant,
Au nom du vieux pasteur sur la colline errant,

1. La charrue pourrait servir, avec la croix du Rédempteur, d'enseigne et de blason à toute l'histoire des moines pendant des siècles : *Cruce et aratro!*

(Montalembert, *Les Moines d'Occident.*)

Digitized by Google

Et de nos bûcherons vivant dans la broussaille,
Au nom du sol enfin, qui sous ton pas tressaille,
Laisse-moi saluer ton passage entre nous ;
Laisse-moi de mon front effleurer tes genoux,
O toi, toi que l'on vit d'abord, de ville en ville,
Répandre abondamment le grain de l'Évangile ;
Qui longtemps, cygne altier, grand aigle aux cris vainqueurs,
Éclairas les esprits et remuas les cœurs,
Et qui viens aujourd'hui sur notre vieille terre,
Humble moine, rouvrir un humble monastère !

Ils ont dû s'agiter, le long de ton chemin,
Ces vieux murs où survit l'ombre de Maximin ;
Il a dû s'émouvoir des hauteurs à la plaine,
Ce désert embaumé du nom de Madeleine ; —
Ces cimes d'où l'œil voit, dans une brume d'or,
La cité de Lazare et la tour de Victor,
Ces monts, cette forêt dont les chênes antiques
Exhalent des rumeurs qui semblent des cantiques,
Et la grotte et la source ont dû bénir les cieux,
Quand ils t'ont vu venir, pâle et silencieux,
Quand ils t'ont vu passer, dans ta blanche tunique,
Homme illustre, héritier du froc de Dominique !

Digitized by Google

Saints habitants du cloître, aux humbles paysans
Vous fûtes des amis sans cesse bienfaisants.
Dieu vous avait unis d'un lien manifeste,
Vous, rudes ouvriers de la moisson céleste,
Ardents à l'oraison, à l'extase, à l'amour,
Eux, au sillon terrestre inclinés chaque jour,
Et, pour tirer l'épi d'une ingrate poussière,
S'usant à ce travail — qui vaut une prière!

Que dis-je! aux durs labeurs devançant nos fermiers,
A labourer le sol vous fûtes les premiers :
Cette terre, aujourd'hui riant jardin du monde,
La France était encore une lande inféconde ;
C'était — aux premiers temps de ces rois chevelus
Que le flot germanique apporta dans son flux —
Une immense forêt dont, sans pâlir de crainte,
Nul homme n'abordait le profond labyrinthe.
Là, du nord au midi, partout, nés au hasard,
Croissaient le noir sapin et l'aune et le foyard;
Là, le lierre et la ronce, entrelaçant leurs chaînes,
Couraient du frêne à l'orme et des trembles aux chênes.
A travers ce réseau d'inextricables nœuds,
Les étangs, les marais, pleins d'hôtes vénéneux,
Dormaient. Que, d'aventure, au sein du fourré sombre

Digitized by Google

Vînt se perdre un passant, il y voyait dans l'ombre
Errer l'ours et le loup sortis du creux des rocs,
Et le buffle sauvage et le cruel aurochs.
Des plaines de Narbonne aux plages de Neustrie,
Telle on put voir longtemps notre vieille patrie,
Tant la Rome caduque, en y portant ses lois,
Avait frappé de mort ce beau pays gaulois!
Vous parûtes! alors commence votre tâche!
La croix dans une main et dans l'autre une hache,
Saints pionniers du Christ, vous venez sans terreur
Affronter de ces bois la ténébreuse horreur.
Vous entrez, vous plongez sous les confus ombrages;
Rien n'arrête vos pas, rien n'émeut vos courages,
Ni le rugissement des ours, des sangliers,
A qui vous disputez l'épaisseur des halliers,
Ni, plus terrible encor, ce dolmen des druides
Dont s'arment contre vous les pierres homicides.
Vous allez, vous allez; ouverte au soc d'airain,
La forêt pas à pas vous cède le terrain.
A lutter contre vous tout obstacle renonce ;
Et voici qu'au lieu même où fourmillait la ronce,
Où la mare exhalait un air empoisonneur,
Déjà pousse un froment béni par le Seigneur!

Digitized by Google

Bientôt sur les hauts lieux que l'aigle seul habite,
Dieu désigne sa place au toit du cénobite;
C'est là que vous irez bâtir pour vos essaims
Ces ruches du Seigneur, ces tours, ces châteaux saints
Dont le sceau de vos vœux refermera les portes;
C'est là que vous irez, légions d'âmes fortes,
De l'aube au soir, du soir à l'aube, incessamment,
Veiller, prier, chanter, bénir le Dieu clément,
Fléchir le Dieu jaloux que l'amour seul désarme;
Et d'avance au linceul vous coucher sans alarme;
Et rallumer l'étude, et de vos pâles mains
Arracher aux vieux jours leurs doctes parchemins;
Et, de ces purs sommets où l'aurore a son trône,
Verser en même temps la science et l'aumône!

Tant de bienfaits, pourtant, par vos mains répandus,
Ni les âpres déserts aux cultures rendus,
Ni ce constant labeur dans un double domaine,
Qui, non moins que le sol, fécondait l'âme humaine;
Ni ce spectacle, enfin, à qui l'ange sourit,
De la chair immolée au règne de l'esprit;
Rien ne put trouver grâce à l'heure des tempêtes;
Rien de leurs attentats ne put sauver vos têtes!
Un jour vint où, saisi d'une aveugle fureur,

Digitized by Google

L'homme apporta chez vous l'outrage et la terreur.
Il est vrai que ce jour, de sinistre mémoire,
Fut celui qui frappait le génie et la gloire;
Il est vrai qu'à cette heure, affranchi de remords,
L'homme ouvrait les tombeaux pour en chasser les morts,
Niait toute grandeur, tout droit, tout rang suprême,
Et jusque sur son trône insultait à Dieu même !

Le chaos entra donc dans ces cloîtres sacrés :
Les vandales nouveaux, de rapine altérés,
Gravissant à l'envi les cimes les plus hautes,
De leurs parvis heureux dispersèrent les hôtes.
Tout fut enveloppé dans l'outrage mortel ;
L'abomination s'empara de l'autel;
Le vénérable toit s'écroula pierre à pierre;
Où résonnaient les chœurs, où veillait la prière,
Éclata le blasphème et l'obscène chanson.
La mort ne fit jamais plus complète moisson.
Et quand le voyageur, quand l'homme épris d'études,
Explore désormais ces mornes solitudes,
Soit qu'il entre à Clairvaux, soit qu'il monte à Luxeuil
Sur le désastre immense il pleure dès le seuil.
O vaste Mont-Majour ! ô Sénanque ! ô Jumiéges !
J'ai vu, meurtris encor de leurs coups sacriléges,

Digitized by Google

Pendre vos saints arceaux ; j'ai, sous vos toits détruits,
Entendu s'engouffrer le sombre vent des nuits ;
J'ai vu, dans l'abandon, la ronce qui pullule
Obstruer de ses nœuds le cloître et la cellule,
Et la mer qui pénètre aux caveaux souterrains
Briser les derniers os des martyrs de Lérins.

Toi donc qui parmi nous, apôtre au cœur austère,
Viens au sol provençal rendre son monastère,
Que ton nom soit béni ! que l'homme et que le champ
T'accueillent à la fois d'un sympathique chant !
Par toi, par la vertu qui chez nous t'accompagne,
Déjà tout reverdit, la plaine et la montagne.
Le désert, les chemins sous la ronce effacés,
Retrouvent dès ce jour l'éclat des jours passés.
C'est comme au temps heureux où le pèlerinage
Dans la forêt illustre affluait d'âge en âge,
Quand les peuples chantants y venaient, quand les rois,
Eux-mêmes, s'avançaient à l'ombre de ces bois
Où pleura Madeleine, où sa grotte fidèle
Pleure encore aujourd'hui, pleure en mémoire d'elle !

Digitized by Google

XV

LE PAYSAGE

A ÉDOUARD I...

PEINTRE AVIGNONAIS.

Te voilà donc, ami, loin des vallons de France,
Chevauchant aux déserts, seul avec l'espérance ;
Ta palette en sautoir et tes pinceaux en main,
Te voilà poursuivant, jour et nuit, ton chemin
Dans cette illustre Égypte, où chaque pas soulève
Quelqu'un de ces tableaux dont tout artiste rêve!
Tantôt sur le chameau, barque sans aviron,
Navire du désert, a dit le grand Byron,
Tantôt sur l'eau du Nil, au roulis de la cange,

Digitized by Google

Tu vas, comme conduit par la main de quelque ange;
Tu passes tour à tour en ton errant essor
Du vieux Caire à Ghizeh, de Memphis à Louqsor,
Et prends de chaque site, aux feuilles du cartable,
La couleur authentique et le trait véritable.

Aussi prompt au réveil que le bloc de Memnon,
Tu pars chaque matin, oublieux d'Avignon!
Karnac t'ouvre ses murs incrustés de symboles.
La grande pyramide est près de là : tu voles
Mesurer du regard, dans le désert muet,
Ces éternels tombeaux dont parla Bossuet,
Qui, célant dans leur nuit des ombres inconnues,
Élèvent le néant des hommes jusqu'aux nues!
Au sommet du granit que le temps n'atteint pas,
Que vois-tu? Des Anglais qui prennent leur repas;
Et ce groupe bizarre, occupant cette cime,
Vaut presque la leçon de l'orateur sublime.

Des femmes au teint noir, sans voile sur le sein,
Les cheveux lourds de graisse et d'huile de ricin,
Vont à travers la plaine, étrange compagnie :
« Femmes, d'où venez-vous?— Des monts d'Abyssinie. »
Un fellah qui t'aborde, au retour de Philœ,

Digitized by Google

Te vend pour un centime un dieu qu'il a volé.
Ailleurs, un marchand juif t'offre, non sans mystère,
Des antiques — venus peut-être d'Angleterre;
Reliques à tromper l'œil d'un Champollion,
Que fabrique, a-t-on dit, la perfide Albion!
Mais, toi qui ne mords point au faux hiéroglyphe,
Tu rends la marchandise et chasses l'escogriffe.
Thèbes, d'ailleurs, t'appelle à ses ravissements;
Et tu n'as pas, je crois, à perdre tes moments.
Tu visitas hier les nécropoles sombres,
Tu gravis aujourd'hui des temples en décombres;
Tu ne peux te lasser de suspendre tes yeux
A ces entassements de blocs prodigieux,
Au temps des Osiris élevés sur le sable,
A ces vastes monceaux de pierre impérissable,
Qu'érigeait à ses dieux, dont il changeait les noms,
Un peuple adorateur des chats et des oignons!

O deuil, ô lourd sommeil de ces campagnes mortes,
Où l'on entre sans clefs dans Thèbes aux cent portes,
Où la ruine étale en tout lieu ses lambeaux,
Où le vide est partout, jusque dans les tombeaux!
Où l'on n'entend le soir, sur le Nil semé d'îles,
Que la plainte du fleuve — et de ses crocodiles!

Digitized by Google

A chaque nouveau site, à chaque pierre en deuil,
Tu jettes en passant un rapide coup d'œil.
En vain l'âpre soleil te consume et te ride;
Debout, de l'aube au soir, dans la plaine torride,
D'un colosse camard tu mesures les traits,
Ou consultes le sphinx... qui garde ses secrets.
Obélisques, frontons, piliers de marbre rose,
Tu reproduis la teinte, et la ligne, et la pose.
Voici dans ce rocher les Sépulcres des Rois;
Tu plonges dans leur ombre... Aux antiques parois,
Retrouvant quelque emblème, ibis ou scarabée,
Tu disputes au temps sa couleur dérobée,
Ou décalques au mur, d'un crayon singulier,
Des lunes, des soleils à tête de bélier!
Va toujours, cependant; va, cours de plaine en plaine;
De peur du tétanos, n'y dors qu'une heure à peine;
Ce soir, encor bien loin des fontaines d'Amrou,
Tu mangeras peut-être, assis dans quelque trou,
Le modeste régal que sert la Providence.
Heureux et bien heureux, en tes jours d'abondance,
Quand tu peux ajouter au croûton de pain bis
La patte d'un héron ou l'aile d'un ibis!

Ah! quelque enchantement que le Nil te prodigue,

Digitized by Google

Tout cela, ce me semble, est beaucoup de fatigue !
Parle sincèrement ; crois-tu qu'il soit besoin,
Pour faire une moisson, d'aller toujours si loin ?
Tel ne fut point l'avis des rois du paysage :
Ruysdael, sans s'appauvrir en frais de long voyage,
Sans aller seulement de Harlem à Vinkel,
Récoltait cent tableaux d'un éclat immortel.
Toute grandeur n'est pas dans le seul grandiose ;
Winants, qui le savait, et peignait de la prose,
Fidèle à son village, eût donné mille fois
Un pylône sacré pour un moulin bourgeois.
La nature, après tout, reste encor la nature.
Un arbre comme un temple a son architecture ;
Et Nicolas Berghem estimait sagement
Qu'une vache en un pré vaut bien un monument.
Toi-même, moins épris de l'ocre et du cinabre,
Toi-même sus trouver, près de ton cher Soumabre,
Aux endroits où le Rhône étale sa belle eau,
Tel sujet, tel motif d'esquisse ou de tableau
Dont Gautier fit l'éloge en ses *Salons* du Louvre.
Dieu sait, en quatre pas, tout ce que l'œil découvre !
Tout homme sachant voir peut, dans son horizon,
Faire un voyage immense autour de sa maison.
Assis au banc rustique où s'asseyait son père,

Digitized by Google

Il n'a qu'à voir passer dans l'ordre circulaire
Les jours et les saisons; et chaque heure des jours,
Chaque pas de ces mois dont Dieu régla le cours,
Donne à l'air, donne au sol, donne à l'arbre, à la feuille,
Plus de riches couleurs qu'un pinceau n'en recueille.
Il suffit d'un zéphyr venu d'un point des cieux
Pour que l'espace entier se transforme à ses yeux;
Et l'éternel tableau, grâces au Maître habile,
Marche éternellement devant l'homme immobile!

O cher artiste errant, ce système est le mien;
Je l'ai pris de bonne heure et m'en suis trouvé bien.
S'il apporte avec soi peu de gloire en partage,
Pour moi, frêle rêveur, il a maint avantage :
Je puis, au jour naissant, partir pour mes coteaux,
Sans, pour cela, qu'il faille aiguiser des couteaux,
Et de lourds pistolets me garnir la ceinture.
Insoucieux, je vais, je marche à l'aventure,
Et sans guide, au besoin, je saurai m'égarer.
Que si, dans mon sentier, je viens à rencontrer
Quelque digne passant, homme d'honnête mine,
Ou pâtre ou bûcheron qui devers moi chemine,
Je l'accoste et lui dis : *Bouen jour, tocco la man !*
Sans avoir avec lui besoin d'un trucheman;

Digitized by Google

Ou, si je vais, enfin, voir se lever l'aurore
(Car je suis de ceux-là, mon cher, j'en suis encore),
Je crains peu de trouver, aux lieux où je me plais,
Le plus beau des soleils terni par un Anglais!

Donc, quand, le front poudreux et la jambe lassée,
Tu seras satisfait de ta longue odyssée;
Quand tes yeux saturés auront, de jour en jour,
Assez vu de géants, du vieux Caire au Darfour,
Assez étudié lê pylône et la crypte;
Alors — comme Israël au sortir de l'Égypte —
Tu béniras le ciel; et, j'en nourris l'espoir,
A mes foyers, enfin, tu reviendras t'asseoir.
Tu connais l'humble toit, les bornes du domaine,
Et, par un vert sentier, ce bois qui vous y mène.
Là, de mes calmes jours si l'allure t'endort,
Si pour toi le repos est un trop rude effort,
S'il te faut à tout prix, sous peine de t'éteindre,
Des crayons à tailler et des toiles à peindre,
A de certains endroits nous conduirons tes pas,
Que Ruysdael, à coup sûr, ne mépriserait pas.
Tu pourras, à ton choix, reproduire les formes
De ces vieux blocs de pierre, entassements énormes,
Où, dans l'étroit chemin bordé de câprier,

Digitized by Google

Passe, de temps en temps, un jeune chevrier ;
Soit l'antique fontaine, au marbre usé par l'âge,
Qu'assiégent à midi les cruches du village ;
Soit les bords du ruisseau dont les grands bœufs, le soir,
Traversent deux à deux le tranquille miroir ;
Soit enfin — car du beau tout porte quelque trace,
Et le plus humble genre a son charme et sa grâce —
Soit, sous un vent léger qui la ride en ses jeux,
Notre petite mare au flot marécageux,
Où, parmi les reflets des mûriers et des vignes,
Naviguent deux canards — que j'appelle mes cygnes!

Digitized by Google

XVI

LA CRISE

A LÉLIO.

Ineluctabile tempus.

Qu'est-ce à dire? ta prose, ô mon joyeux artiste,
Exhale un son nouveau qui m'étonne et m'attriste!
— Tu vois devant tes pas s'accourcir l'horizon;
Tu ne sais quelle brume alourdit ta raison;...
Tu ne recherches plus le bruit, l'éclat, les fêtes;...
Soldat, tu fuis la guerre, et marin, les tempêtes;...
Le repos, désormais, soit faiblesse ou vertu,
Te séduit; en un mot, tu vieillis, m'écris-tu.
Vieillir! ah! le voilà ce grand mot redoutable!
Voilà ce mal cruel, terrible, inévitable,

Digitized by Google

Qui jadis faisait dire à nos sages aïeux :
« Heureux les jeunes morts, ceux-là sont chers aux dieux !
Heureux les affranchis du joug et de la peine
Qui laissent en partant la coupe encore pleine ! »
— Que faire ? reprends-tu, quel remède puissant
Opposer aux assauts de cet ennui croissant ?
N'est-ce pas au plus vieux, c'est-à-dire au plus sage,
De prêter sa science à l'autre, en ce passage ?
— Oui, frère, et sans retard à ton aide j'accours.
Je ne te ferai pas un bien savant discours;
Je dirai seulement, moins pédant qu'un Ariste :
Le remède est aux champs, si le remède existe.
L'ennui que tu ressens, tu sais s'il fut le mien !
A quiconque en est pris la ville ne vaut rien :
Pour l'âme qui, plus mûre, à la fin se replie,
Elle a trop de fracas, de rumeurs, de folie.
Il est triste d'y voir arriver tout un flux
De passants, de voisins que l'on ne connaît plus.
Les premiers sont partis, laissant leurs places vides
A ces nouveaux venus qui se pressent avides.
« Rangez-vous, s'il vous plaît, arrière, bons parents,
Place à vos héritiers ! » disent ces conquérants
Superbes, qui, du droit de leurs blondes moustaches,
S'estiment bons à tout, même aux plus rudes tâches.

Digitized by Google

Il faut, bon gré, mal gré, devant eux se ranger.
D'ailleurs, à tout ce monde on se sent étranger :
D'où sort cet avocat verbeux, que la fortune
D'un scrutin enverra bientôt à la tribune?
Le drôle a déjà fait du bruit dans le quartier.
Ne le connais-tu pas? Son père est ton portier.
Quelle est-elle, en sa fleur opulente et vermeille,
Cette reine des bals dont chacun s'émerveille?
Est-ce un oiseau du Nord, de passage entre nous?
Non, tu la fis sauter, enfant, sur tes genoux :
C'est la petite Annette, à ce point grande et belle!
Et ton fils aujourd'hui fait des sonnets pour elle.
Quel est ce cavalier si droit sur les arçons?
Tu l'as connu pleurant pour dire ses leçons.
Plus haut que toi du front, quel est ce beau jeune homme?
C'est ton propre neveu qu'il faut que l'on te nomme...

On sourit, et l'on passe, et, le long du chemin,
Rencontrant un ami qui vous serre la main,
Un pâle compagnon de vos gaîtés anciennes,
Aux rides de sa joue on soupçonne les siennes!...

Puis, il faut y songer, de ses soins indulgents
La ville ne soutient que les seuls jeunes gens.

Digitized by Google

Pour eux seuls épuisant ses tendresses complices,
Elle encourage tout en eux, jusqu'à leurs vices.
Le printemps, à ses yeux, ne fait rien de travers;
Mais malheur à l'automne et surtout aux hivers!
On aime, on souffre encor, mieux que cette jeunesse;
Si peu suffit au cœur, hélas! pour qu'il renaisse!
N'importe, on est tenu de garder son cœur froid;
Et de la douleur même on a perdu le droit!
Ah! la campagne, ami, dans sa bonté royale,
Envers qui la réclame est plus impartiale.
Elle n'exclut personne, et, d'un regard clément,
Douce mère, elle rit à tous également :
Qu'un vieillard au jardin, pensif, marche ou s'arrête,
La fleur le voit venir sans détourner la tête;
Le rayon de soleil, qu'il cherche pas à pas,
En se posant sur lui, ne se refroidit pas;
Et l'oiseau, quand paraît cette tête chenue,
S'il chantait sa chanson d'amour, la continue.
Que dis-je! si les champs de plus d'égards pieux
Entourent un passant, ce sera le plus vieux.
Les chênes toujours verts, témoins de bon présage,
Semblent le saluer de leurs bras chargés d'âge;
Un vieux mur, un vieux toit, couvert de brins fleuris,
Lui parle de printemps, même dans ses débris.

Digitized by Google

Il rêve au Dieu clément, et partout le rencontre.
La ville cache Dieu, la campagne le montre :
Il est dans cette fleur, il est dans ce granit,
Il est dans le rayon qui descend sur ce nid,
Il est dans le froment que sa main nous découpe,
Et jusque dans le vin dont il emplit ma coupe !

Le long de mes sentiers, je passe en te priant,
O Dieu, qui m'apparais toujours plus souriant !
Toute cette nature est ton visible empire ;
C'est bien toi que je vois, que j'entends, que j'aspire ;
Et j'envisage enfin, moins attristé du sort,
Le sein de cette terre où l'homme un jour s'endort ;
Sol fécond, sol béni, dont les métamorphoses
Redonnent forme et vie aux âmes comme aux choses,
Et qui, plein de parfums, de séve, de couleurs,
Des plus sombres débris fait ses plus belles fleurs !

Digitized by Google

XVII

A NOIRAUD

CHEVAL DE RÉFORME

Salut, vieux serviteur, cheval mélancolique,
Qui vers nous, en passant, tournes ton œil oblique;
Toi qui, baissant la tête et traînant le licou,
Ce soir, à la maison reviens je ne sais d'où,
Salut! — D'une pitié je me sens l'âme atteinte,
Quand, si triste et si las, et la prunelle éteinte,
Je te vois à l'étable, attaché dans un coin,
Tirer du râtelier quelques restes de foin!
A quoi peux-tu songer de cet air taciturne?...
Entre ces murs étroits qu'un demi-jour nocturne

Digitized by Google

Éclaire ; sous ce toit fait de vieux soliveaux,
Où pendent des colliers de bœufs et de chevaux,
Où l'errante araignée, à la vitre obscurcie
File en paix le réseau de sa toile épaissie,
Dis, à quoi songes-tu, pauvre déshérité ?...
Tu ne fus pas du sort toujours si maltraité.
Ses faveurs ont pour toi précédé son injure ;
Avant qu'il t'exilât dans une grange obscure,
Avant qu'il fît de toi, dans cet abaissement,
Des labeurs de la ferme un docile instrument,
D'un vulgaire ménage un serviteur vulgaire,
Tu fus un fier cheval de tournois et de guerre,
Un de ces beaux coursiers dont le maître orgueilleux
Raconte l'origine et cite les aïeux !

Superbe, en ce temps-là, tu portais avec joie
Une housse où l'or pur se tordait dans la soie ;
Entre tes blanches dents rongeant un frein d'acier
Au lieu de ce bâillon fait d'un chanvre grossier,
Les naseaux enflammés, la tête qui s'effare,
Tu partais aux premiers accords de la fanfare,
Et, comme ce cheval dont l'œil disait : « Allons ! »
Tu courais au-devant des sombres bataillons.
Les clameurs, les tambours, le canon, la musique,

Exaltaient, soulevaient ton poitrail héroïque !
Tempérant ton ardeur d'un instinct de pitié,
Tu passais sur les morts sans les toucher du pié,
Et, digne ami d'un chef dont tu servais la gloire,
Sentais autant que lui l'orgueil de la victoire !

Les jours passent pourtant, et les nobles travaux ;
Et quiconque vieillit fait place à des rivaux.
Usé par le service encor plus que par l'âge,
Tu vins un jour : c'était jour de foire au village.
D'un illustre soldat, toi, le fier compagnon,
Tu marchais, amené par un vil maquignon.
Il prôna tes vertus aux hommes de la grange,
Et, le dirai-je, hélas ! te vendit en échange,
O tristesse ! ô leçon pour ton ancien orgueil !
Contre une jument grise à qui manquait un œil !

— Dès lors, noble animal, ta sombre destinée
Glisse de jour en jour sur la pente inclinée.
On te met au labour, et, d'un air de chagrin,
Tu creuses le sillon préparé pour le grain.
Plus de propos flatteur, de main qui te caresse.
Par un injuste maître accusé de paresse,
Tout labeur te réclame impitoyablement :

Digitized by Google

Tu portes au moulin les sacs lourds de froment;
Tu portes aux marchés, où le pays s'attroupe,
La fermière massive avec son fils en croupe;
Et chaque jour, enfin, accablé de jurons,
Tu vas distribuer l'herbage aux environs.
Bientôt, rude ouvrier toujours plus subalterne,
Tu seras un de ceux qu'on met à la citerne;
On te verra tourner, pour puiser un peu d'eau,
Tourner sans fin, les yeux sanglés d'un noir bandeau,
Morne, et ne pouvant plus, d'un revers de ta queue,
Écarter de tes flancs l'ardente mouche bleue!

A ce vent de malheur qui te blanchit le crin,
Marche donc jusqu'au bout, marche et ronge ton frein.
Sois le vivant débris, sois l'ombre de toi-même!
Pour moi, je te contemple, et tu m'es un emblème
De ce peuple des champs que j'aime avec amour.
Il passe, comme toi, de la guerre au labour.
Ils partirent jadis, vigoureux et superbes,
Ces hommes qui sont là, bêchant, sarclant nos herbes
Le sourire à la bouche et le cœur affermi,
Ils allèrent montrer la France à l'ennemi!
Puis on les vit rentrer chez leurs parents modestes,
De nouveau se plier aux fatigues agrestes,

Digitized by Google

Vieillir de jour en jour, penchés sur les sillons,
A leur porte, l'hiver, s'accroupir en haillons,
Et disparaître enfin sans reflet dans l'histoire.
De l'homme et du cheval ainsi passe la gloire !

Ah ! du moins, épargnons l'hôte venu chez nous :
Je veux, à l'avenir, par quelques soins plus doux
Alléger ton exil, consoler ta vieillesse ;
Que parfois, au talus des coteaux, on te laisse,
Libre de tout lien, tondre en paix le gazon ;
Que ta crèche ait toujours du fourrage et du son :
Enfin, quand tu mourras, quand, sur ton lit de pierres,
L'heure qui guérit tout fermera tes paupières,
Je veux qu'on rende honneur aux mânes du coursier !
Notre vieux garde-chasse, autrefois cuirassier,
Qui sonna du clairon dans les grandes batailles,
D'une musique en deuil suivra tes funérailles :
Il est mort ! dira-t-il aux échos d'alentour,
« Il est mort ; ouvre-toi pour lui, dernier séjour,
Brumeuse région, des vieux bardes connue,
Royaume de l'éclair, du vent et de la nue,
Où l'âme du coursier retrouve en s'envolant
Les ombres des chevaux d'Achille et de Roland ! »

Digitized by Google

XVIII

L'USINE

A M. J. S.

1860

Au versant d'un coteau, seul parmi les ombrages,
Je les lisais hier, ces éloquentes pages
Où ta plume, abordant les rudes vérités,
Raconte les travaux du peuple des cités,
Où se dévoile à tous, dans tes sombres peintures,
L'enfer des ateliers et des manufactures! —
Dans ce gouffre sans fond, le volume à la main,
Pas à pas je suivais ton lugubre chemin,
M'étonnant d'y trouver, cœur pensif qui frissonne,
Tant de hideux secrets que pas un ne soupçonne!

Digitized by Google

Tel est d'un crayon sûr l'industrieux pouvoir,
Ce qu'il peint à l'esprit, l'œil même croit le voir :
Je voyais donc se perdre et s'agiter dans l'ombre
Tout un peuple fiévreux de travailleurs sans nombre,
Pour qui le Dieu clément semble, hélas ! n'avoir fait
Ni l'azur ni les fleurs, inutile bienfait.
Race morne et proscrite, engeance condamnée ! —
Avec toi, j'assistais à leur âpre journée :
Je les voyais sortir, sitôt que le jour luit,
Des obscurs galetas, des antres où, la nuit,
Le vieillard et l'enfant, et l'homme et sa femelle
Sur un grabat commun croupissent pêle-mêle.
Où vont-ils à travers les sombres carrefours ?
Harassé dès l'aurore et marchant à pas lourds,
Où va le père ? Il va, dans une infecte usine,
Mettre en jeu quelque énorme et hurlante machine ;
Haletant, nu, sinistre, alourdi de stupeur,
Il va vivre, s'il peut, au sein d'une vapeur
Qui ronge les poumons et dessèche la gorge,
Nourrir une fournaise, attiser une forge,
Soulever des marteaux, pousser un balancier,
User sa chair saignante à des engins d'acier,
Heureux si ce métal qui vous happe et vous broie
Ne l'attire lui-même et n'avale sa proie !...

Digitized by Google

Où va la mère, sombre et hâtive en chemin?
Reprendre aussi la tâche et le joug inhumain;
Dans une étroite chambre où l'on manque d'haleine,
Elle va jusqu'au soir tordre un fil, une laine,
Tresser, battre, carder, assouplir un tissu,
Exécuter sans fin l'ordre une fois reçu,
Et songer, tout le jour, à sa triste mansarde
Où pleure un nouveau-né que personne ne garde!
Où va, de son côté, le petit de douze ans?
Recommencer à jeun des travaux épuisants;
Dans un air ténébreux et chargé de blasphèmes,
Faire un métier mortel pour les hommes eux-mêmes;
Il va, pour quelques sous qui lui sont disputés,
Subir tant de rigueurs, tant de brutalités,
Que l'enfant, au sortir de ce fatal repaire,
Regagne un jour le toit, plus flétri que son père.
Et l'aïeul, où va-t-il? Ne parlons point d'aïeux.
Les hommes de trente ans sont ici les plus vieux!
Seigneur, Seigneur, enfin, loin de toute famille,
Sous sa pâleur malsaine, où va la jeune fille?
Est-ce pour ces métiers où se jaunit le front,
Est-ce pour cette vie où l'âme se corrompt,
Est-ce pour cette honte et pour cette torture
Que vous mîtes au jour la frêle créature?...

Digitized by Google

Elle sort aujourd'hui pure encor, — mais ce soir
L'ange qui la gardait n'osera plus la voir!

Ils rentrent donc, la nuit, au lieu qui les rassemble:
Sont-ils heureux du moins de sè revoir ensemble?
Non; l'époux, bien avant d'atteindre la maison,
A, dans quelque taverne, égaré sa raison.
Il revient, le cœur plein de lie et de querelle.
« D'où sors-tu? dit la femme élevant sa voix grêle;
Car, aux durs traitements d'un régime oppresseur,
Elle-même a perdu ses instincts de douceur. —
Misérable, est-ce là ce que tu nous rapportes?
Combien, sur ton passage, as-tu cogné de portes?
— Tais-toi! réplique-t-il, tais-toi, si tu ne veux
Que j'arrache à ton front ce reste de cheveux... »
Et la rixe écumante aussitôt se déchaîne,
Et les rugissements et les coups et la haine
S'entre-choquent dans l'air; et tandis qu'au dedans
La discorde sévit, hurle, grince des dents,
Souvent la nuit d'hiver, dans le taudis infâme,
Ajoute aux attentats de l'homme et de la femme:
Il neige, le vent siffle; et, dans le tourbillon,
Un enfant meurt de froid sous son dernier haillon!

Digitized by Google

Tel est, sévère esprit, dans ta prose nouvelle,
Un exemple des mœurs que ton pinceau révèle :
Chaos dont nul rayon n'éclaire la noirceur;
Formidables tableaux, qui font que le penseur
Hésite, ballotté de problème en problème,
Et qui de l'homme heureux glacent le bonheur même !

Afin que cette empreinte en moi se grave mieux,
Sur un de tes feuillets j'avais fermé les yeux :
Quand je les ai rouverts, j'ai vu, changeant de scène,
Un groupe de fermiers qui traversaient la plaine.
Troupe heureuse ! Autour d'eux, la campagne et les bois
Riaient, et les oiseaux chantaient à pleine voix.
Le chef de la tribu, grave et doux patriarche,
S'avançait au milieu, ferme encore en sa marche ;
A sa droite, une femme au front pur, à l'air sain,
Allait, portant un fils qui pendait à son sein.
Deux autres folâtraient sur la verte pelouse.
Enfin, jeune et robuste, à côté de l'épouse,
Un homme cheminait et lui montrait du doigt
Le verger tout en fleurs d'où s'élevait leur toit.

Te voilà bien, disais-je, en ton plus vrai domaine,
Te voilà bien chez toi, noble famille humaine,

Digitized by Google

Vieille race d'Adam, que, dès le premier jour,
Dieu mit dans un jardin de délice et d'amour!
Qu'irais-tu faire ailleurs, prise par une amorce?
Tu possèdes ici tes vertus et ta force.
C'est ici que les fils connaissent les aïeux,
Que le père est vaillant, que l'enfant est joyeux,
Et que la femme, heureuse, attentive et fidèle,
Peut répondre au berceau quand le berceau l'appelle!

Digitized by Google

XIX

LA RENTE

A UN HOMME DU JOUR

Non, garde ta science et ton agiotage !
Devant ce doux vallon, mon paisible héritage,
Ne me demande pas quel en est le produit,
Si les prés, ou les bois, où ton souci me suit,
Si la vigne au soleil, sur la côte pierreuse,
De bénéfices nets sont une source heureuse,
Et si l'on ne pourrait — tranchons le mot brutal —
Tirer de mon domaine un meilleur capital.
Oui, je l'avoue, ami, de l'or qu'il représente
On ferait sans effort une plus lourde rente;

Digitized by Google

Et tel que je connais pour un homme entendu,
Héritier du domaine, eût bien vite vendu :
Vite, il eût de ce sol, dont il voit les cultures
De la grêle et du vent courir les aventures,
Vite, il eût de ces bois au labyrinthe vert,
Qui ne produisent rien que fagots pour l'hiver,
Vite, il eût de ces fleurs dont on ne saurait vivre,
Fait un chiffre quelconque inscrit sur le Grand-Livre,
Ou chez l'agioteur, avec son bulletin,
Un placement très-gros, s'il n'est pas très-certain.
Pensons-y toutefois, et, moins prompt en affaire,
Permets, un jour encor, permets que je diffère.

L'or a bien des attraits, tu le dis, j'en conviens ;
Mais la terre où l'on vit n'a-t-elle pas les siens ?
Eh quoi ! ce frais vallon, cette riante plaine,
Ces jardins, où le soir embaume son haleine,
Ces coteaux que la vigne orne de cent festons,
Ces prés aimés du pâtre et blanchis de moutons,
Ces taillis où, l'été, sous le frêne et le tremble,
Pour boire la fraîcheur, en famille, on s'assemble,
Ne valent-ils donc pas, devant le cœur humain,
L'or que le vieux Shylock fait sonner dans sa main ?
Quoi ! ce calme horizon dont la paix vous entoure,

Digitized by Google

Ce docile terrain que soi-même on laboure,
Ce morceau de pain bis qu'on n'a pas acheté,
Et ce loisir heureux, et cette liberté
De venir et d'aller, de rentrer à son heure;
Cette placidité d'une chère demeure
Dont jamais l'importun, à Paris familier,
Ne trouble de son pas le tranquille escalier;
Et ces longs entretiens au coin de la terrasse,
Avec son doux Virgile, avec son cher Horace,
Auraient-ils à ton sens moins de prix, moins de poids
Qu'un or qui vous parvient sali par tant de doigts? —
N'est-ce rien, n'est-ce rien, lorsque dans son domaine,
Le matin ou le soir, pensif, on se promène,
Que de faire lever du sol, à chaque pas,
Quelque cher souvenir qui nous parle tout bas?...
Cet orme était celui sous qui, l'heure venue,
Ma mère chaque jour, à sa place connue,
S'asseyait; et c'est là que, dans la paix du soir,
Longtemps elle priait, sans cesser de nous voir.
Ce généreux pommier, qui sait combien je l'aime,
Est sorti d'un pepin semé par elle-même.
Vois-tu ce frêne antique aux noirs et rudes nœuds?
Un autel fut dressé dans son flanc caverneux,
Et mes sœurs, quand vient mai, qui refleurit nos landes,

Digitized by Google

A la Madone agreste y tressaient des guirlandes.
C'est là, près du torrent, au murmure des bois,
Qu'enfant je lus *René* pour la première fois.
C'était un soir d'automne, et sur les plaines sombres
La nue à chaque instant courait en larges ombres,
Et, secouée au vent, la feuille des rameaux
En tombant sur la page y dérobait les mots !...
N'est-ce pas ici même, enfin, — pourquoi le taire ?
Que tous deux, réunis au sentier solitaire,
Elle et moi, nous allions, quand la fleur du chemin
Lentement s'effeuillait de sa main dans ma main ;
Et que le vent léger, qui la nuit s'y balance,
Exhalait des soupirs moins doux que son silence ?...
Non, non, si tout cela cesse un jour d'être cher ;
Sans un noir déplaisir, sans un regret amer,
Si l'on vend un matin son paradis intime,
Et si le lingot d'or a seul droit à l'estime,
N'en parlons plus. C'est bien. Je ne suis, j'y consens,
Qu'un rêveur qui du monde ignore encor le sens,
Et je reste à jamais indigne, quand il passe,
De regarder Giton ou Turcaret en face !...

Adieu ! — Songe après tout, grand homme du report,
Que le temps où l'on cause est un capital mort !

Digitized by Google

XX

A MONSIEUR CLAUDE

Fortuna non mutat genus.

Que dit-on ? qu'à Paris, ce but longtemps rêvé,
Tu vas te prélassant au plus haut du pavé ?
Que l'aveugle fortune, en ses jeux si fantasque,
Sur ta face rustique a mis un brillant masque ;
Et qu'à vouloir juger d'après tes seuls dehors,
Nul ne soupçonnerait le berceau d'où tu sors?
Jean, qui vient de Paris, et qui, pour une affaire,
Prudent, n'y demeura que le temps nécessaire,
De ton luxe orgueilleux s'est trouvé le témoin.
Il osa même un jour te suivre... mais de loin.
Rentré dans le village, aux béantes oreilles,

Digitized by Google

Il conte maintenant ta gloire et tes merveilles :
« Rien n'égale, dit-il aux badauds du pays,
Le faste qu'il a vu de ses yeux ébahis.
Claude était dans un char incrusté de dorures ;
Trois laquais suivaient Claude, ornés de chamarrures ;
Claude, pur de tout hâle, avait ce teint vermeil
Qu'ont les gens bien nourris et dormant leur sommeil;
Il portait à son doigt, ce grand homme de Claude,
Un éclair, soit rubis, soit brillante émeraude !
Tandis que ses chevaux longeaient les boulevards,
Claude enfin promenait aux vitres des bazars
Un coup d'œil nonchalant et fier, qui semblait dire :
« Je n'ai qu'à désirer, je suis dans mon empire.
« Saluez-moi, je règne et me nomme l'Argent ! »
Au village ameuté, voilà ce que dit Jean;
Et chacun se souvient du temps où ton jeune âge
Jouait dans le pays un autre personnage,
Quand, nu-pieds, tu pillais les vignes du canton,
Et revenais, souvent, bleu de coups de bâton.

C'est bien; des jeux du sort montré comme un exemple,
Sois le fier parvenu que la ville contemple,
Possède une maison et des chevaux de prix.
A quoi te sert pourtant ce superbe Paris ?

Digitized by Google

La main qui t'a couvert d'insolentes richesses
A-t-elle sur ton âme étendu ses largesses?
En tapissant tes murs, a-t-elle également
Décoré ton cerveau de quelque ameublement?
N'es-tu plus cet esprit aride et sans culture
Qu'ébaucha, sans y voir, la grossière nature,
Et qui, même à prix d'or, ne saurait prendre part
Aux illustres festins que nous apprête l'art?

Si, devant les trésors qu'à son peuple il découvre,
Tu marches, pas à pas, sous les arceaux du Louvre,
Tu dénombres en vain, dans leurs cadres divers,
Les chefs-d'œuvre du temple admirés de travers.
Devant les Titien, devant les Véronèse,
Ton informe génie est-il bien à son aise?
Saurais-tu dire en quoi, plus suave et plus grand,
Raphaël Sanzio diffère de Rembrandt?
En quoi du Pérugin la ligne froide et chaste
Censure de Rubens la débauche et le faste?
Non; tu passes, distrait, inerte, et sans savoir
Que l'homme a besoin d'art pour tout, même pour voir!

Ce n'est pas tout de voir, compère, il faut entendre.
Entre dans ce théâtre et tâche de comprendre.

Digitized by Google

Rachel, ce soir, débite aux esprits enchantés
Les grands vers immortels que Phèdre a sanglotés.
Que dis-tu de cet art qui vous prend aux entrailles?
Dieu me damne! je crois, mon ami, que tu bâilles.
La grande Melpomène est pour toi sans appas.
« C'est sublime! » dit-on; fort bien. Tu ne vois pas
Ce qui des auditeurs peut séduire l'élite.
Tu demeures pour Phèdre aussi froid qu'Hippolyte,
Et tu goûterais mieux, sur deux ais de sapin,
Quelques bons coups de pied reçus par un Scapin.
On chante à Ventadour : vas-tu prendre une stalle?
Tu la prends, car il sied en ce lieu qu'on s'étale;
La mode ainsi le veut et tu suis le troupeau.
C'est Rossini qu'on donne; est-il rien de plus beau?
Le ténor, débarqué l'autre soir de Russie,
Dit sans effort sa note à souhait réussie;
Desdémone a le chant de l'oiseau, la diva
Étincelle et jamais si haut ne s'éleva!
Qu'en dis-tu? C'est divin. Cependant sois sincère :
Tu sais une musique aussi bonne et moins chère,
C'est celle qui jadis, aux danses du hameau,
Enflait pour tes pareils l'outre d'un chalumeau.

Poursuivons. Dans la sphère où ton orgueil te porte,

Digitized by Google

Des intimes salons franchiras-tu la porte?
Là, seul dieu de Paris, règne ce dieu léger
Qui de forme et d'allure est habile à changer :
L'esprit, ce combattant à qui nul ne résiste,
Cet errant pèlerin, ce docteur, cet artiste,
Qui touche, en se jouant, soit aux fleurs du chemin,
Soit aux aspérités de tout savoir humain.
Il rapproche les temps, il réunit les âmes;
Les vieillards sont par lui rajeunis, et les femmes
Aux plus graves discours mêlent ce rire clair
Qui de la raison même est le chant ou l'éclair!
Tous parlent; parle aussi; précieuse ou menue,
Présente une monnaie à payer ta venue!
Mais non; tu n'entres pas. Quoi qu'on en dise, l'or
Pour franchir tous les seuils ne suffit point encor;
Et tel noble indigent passera, haut la tête,
La limite enviée où tel riche s'arrête!

En vain tu lutteras et tu te roidiras;
Honteux de ton berceau comme les fils ingrats,
Tu voudras — écolier mis trop tard à l'étude —
Tout transformer en toi : langue, esprit, attitude.
Tes efforts, brave Claude, y seront superflus!
Horace — un des auteurs que tu n'as jamais lus —

Digitized by Google

Dit : « Chassez la nature et refermez la porte,
Par une brèche au mur elle rentre plus forte...
— La fortune au-dessus de l'âme qui s'en sert,
Dit encor quelque part ce même auteur disert,
Est un soulier trop large, et celui qui le chausse
Fait rire les passants de sa démarche fausse. »

Ainsi, dans ce Paris tu vis au jour le jour,
Opprimé sous ton or, stérile, et tour à tour
Voulant et n'osant pas regagner ton village.
Oh! que tu ferais bien, dans un jour de courage,
D'y rentrer et d'oser, par quelque large don,
De tes anciens mépris acheter le pardon!
A ces obscurs foyers, nids de l'humble misère,
Généreux revenant, quel bien tu pourrais faire!
Que ce destin serait facile et beau pour toi,
Parti comme un fuyard, d'y rentrer comme un roi;
De semer les ducats où manquent les oboles;
D'apprêter un asile aux vieillards, — des écoles
A cent jeunes rôdeurs, fléau de leurs voisins,
Qui, pieds nus, vont voler, comme toi, les raisins;
D'être enfin, par un or sur qui l'œil de Dieu brille,
A tout ce triste peuple un père de famille!

Digitized by Google

Conviens-en, mon ami, cela serait meilleur
Que de vivre au milieu de ton Paris railleur,
Seul, perdu dans le flot du torrent qui circule,
Étalant au hasard ta pourpre ridicule,
Et non moins déplacé dans ce monde des arts
Que, par un jour de fête, un âne au Champ de Mars!

Digitized by Google

XXI

LES DOUZE VERTUS[1]

AU FRÈRE IRÉNÉE.

Jeune homme aux yeux baissés, qui, ton livre à la main,
Grave et silencieux, passes dans le chemin;
Toi qui, portant au front la candeur d'un lévite,
Fuis le plaisir qui chante et l'amour qui t'invite;
Puisqu'un même sentier, suivi discrètement,
Nous réunit ce soir, — viens, causons un moment!

Au retour de la ville, où de longs jours d'étude

1. Les frères de la Doctrine chrétienne font usage d'un petit manuel intitulé *les Douze Vertus d'un bon maître*.

Digitized by Google

T'ont fait cet air pensif, cette froide attitude,
Tu rentres au village, et ton projet, dit-on,
Est d'ouvrir une école aux fils de ce canton.
Pour ton pieux dessein que Dieu te récompense,
Jeune homme! un pareil but est plus haut qu'on ne pense.
Réponds-moi cependant : avant qu'il soit franchi,
Sur le seuil redoutable as-tu bien réfléchi?
Sinon, diffère encore, et, sévère à toi-même,
Fais en face du ciel ton examen suprême.

Auras-tu, pour un art si modeste et si haut,
Toute l'âpre science et tous les dons qu'il faut?...
Toi, rebelle aux amours et chaste comme un prêtre,
Sens-tu pour les enfants, rien qu'à les voir paraître,
Les tendresses d'un père en ton cœur s'émouvoir?...
As-tu, pour le répandre, un abondant savoir?
Et dans chaque terrain, soit ingrat, soit fertile,
Sauras-tu le semer comme un semeur habile?...
Adroit comme une femme et froid comme un docteur,
Connais-tu des leçons la juste pesanteur?
Pendant que tu nourris la jeune intelligence,
Sais-tu ce que le cœur lui-même a d'exigence,
Et combien délicate est, à son tendre éveil,
La plus belle des fleurs qui croissent au soleil?. .

Digitized by Google

As-tu cet œil perçant qui voit et lit dans l'ombre,
Et qui déchiffre un être en ses replis sans nombre?
Discernes-tu l'enfant inerte du rétif?...
Es-tu sévère et doux? — patient? — attentif?
Es-tu juste? es-tu droit comme doit l'être un juge?
Au coupable, qui va du prétexte au refuge,
Sauras-tu, sans faiblir, prescrire un châtiment,
Quand tu voudrais peut-être, ému secrètement,
Et sauvant à regret la forme extérieure,
Serrer entre tes bras ce bel enfant qui pleure?...
Aimes-tu ton pays d'un généreux amour?
As-tu l'ambition de lui donner un jour
De nouveaux serviteurs, qui, braves dès l'enfance,
Voudront sous le drapeau mourir pour sa défense?...
Quoi de plus? habillé, nourri de charité,
Ne souffriras-tu pas de tant d'austérité,
Et, de ton pauvre seuil, verras-tu sans envie
Ceux qui vont moissonnant les roses de la vie?

Si toutes ces vertus, jeune homme, sont en toi,
Avec celle qui fait les prodiges — la foi!
Va, ne balance plus : au village où nous sommes,
Façonne des esprits et des cœurs, fais des hommes!
Et ne compte jamais sur le prix mérité.

Digitized by Google

Car telle est, mon ami, notre humaine équité :
La gloire est ainsi faite, une palme immortelle
Ombrage Phidias, décore Praxitèle;
On vante leur ouvrage, on méprise le tien.
Tailler du marbre est tout; faire des hommes, rien !

Digitized by Google

XXII

ÉLOGE DE L'HIVER

A LÉLIO.

Benedicite, gelu et frigus, Domino
Benedicite, glacies et nives!...
(DANIEL, III, 69, 70.)

Quatre mots de latin, copiés d'un prophète,
Commencent bien l'éloge et sont un digne en-tête.
Oui, le sauvage hiver lui-même a ses attraits;
Vainement ton pinceau, calomniant ses traits,
Lui prête un masque sombre aux yeux chargés de larmes;
Moi qui l'ai vu de près, je connais mieux ses charmes,
Et je puis te le peindre, ami, non sans raison,
Comme une bonne et douce et clémente saison!

Digitized by Google

Ce n'est plus, il est vrai, les beaux jours et leur joie;
Ce ne sont plus les fleurs sous qui la branche ploie;
De l'herbe et du ruisseau ce n'est plus la chanson;
Le riche été qui dort, couché sur sa moisson;
Ce n'est plus même, avec ses tristes harmonies,
L'automne couronné de guirlandes jaunies;
C'est toutefois encor, dans son austérité,
Un temps dont s'est épris quiconque l'a goûté!

Il est, il est surtout, par un ciel de décembre,
Des jours de douce paix, des jours aux reflets d'ambre,
Où l'âme, à la clarté du pâle rayon d'or,
Comme une fleur d'hiver, s'épanouit encor.
On peut, même en foulant le froid tapis de givre,
Marcher d'un pas joyeux et s'applaudir de vivre!
On peut, devant un feu qui petille au foyer,
Voir, sans ombre au cadran, les heures ondoyer. —
Moi-même, devançant l'aube qui va renaître,
Que de fois de mon lit je passe à ma fenêtre!
A travers mes vitraux, que de fois, attentif,
Je vois poindre là-haut ce premier jour furtif
Qui, de mes froids coteaux rasant les silhouettes,
Propage à l'orient ses clartés violettes! —
Des vapeurs de la nuit émergeant par degrés,

Digitized by Google

Les sommets tour à tour pointent, mieux éclairés,
Jusqu'à cette minute où l'astre qui s'épanche
Couvre de sa splendeur toute la plaine blanche.
O lumière! ô réveil! — En vain, de son manteau,
L'âpre saison revêt la plaine et le coteau;
En vain mes hauts tilleuls, sans feuille et sans murmure,
Découpent sur le ciel une aride ramure;
A ce divin rayon qui plonge du ciel clair,
Tout s'est transfiguré dans un immense éclair,
Et chacun des troncs nus où le reflet se pose
Semble, dans un saint temple, une colonne rose!

Puis viennent des moments de tranquille douceur:
La prière attendrie, et l'étude sa sœur;
Quelque poëte ancien, vieux maître dont soi-même
On se chante tout haut le passage qu'on aime;
Quelque sage inspiré, — Marc-Aurèle, Augustin,
Platon, — que l'on feuillette un peu chaque matin.
On compare, on médite, on relit une page.
L'esprit qui de tout voile importun se dégage,
Dans un clair demi-jour, voit mieux se détacher
La vérité qu'il fut si longtemps à chercher.
L'heure pourtant s'écoule, et le soir tombe vite,
Dont la cloche à prier de nouveau nous invite.

Digitized by Google

Ah! pour de pareils jours, trop rapides instants,
Combien je donnerais de vos jours de printemps!...
Jours de paix solitaire, où le sage s'enferme;
Jours de repos fertile et de travail en germe,
Où, comme le sillon couve son grain, l'esprit
Prépare sa moisson qui dans l'ombre mûrit!

N'en est-il pas de même, ô vieil ami, d'un âge
Où la tombe, déjà, se montre au voisinage?
Quand la mort, qui vers nous s'approche doucement,
Nous dispose au sommeil par le recueillement!
L'âme, à cette saison, se replie et s'apaise;
Sous la neige des jours qui descend et lui pèse,
Elle est encor légère, et, fuyant tout bas lieu,
Elle se sent monter, toujours plus près de Dieu!
Un air plus transparent l'enveloppe et la baigne;
La terre n'a plus rien qu'elle désire ou craigne;
Et, du côté des cieux, l'horizon plus ouvert
Lui montre ce printemps qui va suivre l'hiver!

L'aurais-je cru, mon Dieu, quand la jeunesse folle
M'entraînait, le front ceint de sa blonde auréole,
Que je verrais venir, sans plainte et sans ennui,
Cette rude saison qui se lève aujourd'hui?

Digitized by Google

Eh bien, si je n'ai plus ces ivresses de l'âme
Que la fièvre des sens échauffait de sa flamme ;
Si je n'ai plus l'élan qui pousse aux fiers travaux,
D'un autre âge plus mûr je tiens des dons nouveaux.
Si je n'ai plus l'éclat du matin qui se lève,
J'ai la sérénité du jour, quand il s'achève.
Si je n'ai plus l'espace ouvert sur l'avenir,
A défaut des longs vœux j'ai le long souvenir !
Je vous revois passer à travers une brume,
Tristes bonheurs d'un jour, perdus sans amertume !
Comme le voyageur, sorti d'une cité
A l'heure où vient la nuit dans sa tranquillité,
A chaque pas qu'il fait dans la sombre étendue,
Saisit moins la rumeur derrière lui perdue,
Ainsi vous expirez, à ce tomber du jour,
O voix que la distance affaiblit tour à tour !
Ainsi vous expirez ; et, tandis que j'avance,
J'entends mieux les conseils que Dieu donne au silence.
Tandis que du passé les fantômes trompeurs
S'en vont l'un après l'autre, ainsi que des vapeurs,
Le vrai, de plus en plus, me montre sa figure.
Il se fait dans mon âme, et plus haute et plus pure,
Ce doux je ne sais quoi de grave et de pieux,
Qui se répand du cœur sur le front des aïeux ! —

Digitized by Google

Comme un navire en mer, déjà voisin des côtes,
Voit les cimes vers lui venir toujours plus hautes,
Je vois, de jour en jour, s'approcher et grandir
Les cimes du tombeau qui semblent resplendir!

O Dieu! si près du bord, sur les eaux endormies,
Prolonge-moi le cours de ces heures amies :
Après tant de faux biens goûtés confusément,
Laisse-m'en savourer le chaste enivrement.
Seul en ce coin désert, lieu que j'aime et qui m'aime,
Oublieux de la terre, oublié d'elle-même,
Permets que, sous tes yeux, plus calme chaque jour,
Je m'apprête en silence aux fêtes de l'amour,
Et que mon âme enfin, semblable à l'hirondelle,
Au rivage sacré s'élance à tire-d'aile!

FIN DE LA VIE RURALE

Digitized by Google

TABLE

PREMIÈRE PARTIE

PENDANT

QUE

LA TERRE EST EN FLEURS

Digitized by Google

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE

PENDANT
QUE
LES MOISSONS MURISSENT

Digitized by Google

TROISIÈME PARTIE

PENDANT

QUE

LES ARBRES S'EFFEUILLENT

Digitized by Google

ÉPITRES RUSTIQUES

Digitized by Google

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [1427]

Digitized by Google

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

J. AUTRAN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

II

LA

VIE RURALE

JOURNAL DE CAMPAGNE

M · L

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1875

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

J. AUTRAN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Sept forts volumes in-8°

Chaque volume forme un ouvrage à part et se vend séparément.

Prix du volume : 6 fr.

I. Les Poëmes de la mer.

II. La Vie rurale.

III. La Flute et le Tambour.

IV. Sonnets capricieux.

V. La Lyre a sept cordes.

VI. Drames et Comédies.

VII. Lettres et Notes de voyage.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [1131]

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google